

Madjid Lhocine

# LE MAÎTRE DES RÊVES

L'éveil de Kléo



Une vieille légende raconte que certains êtres dans le monde possèdent des dons exceptionnels. Les uns servent leurs intérêts et agissent contre l'humanité. Les autres se fondent parmi le commun des mortels, leurs capacités n'étant employées que pour le bien. Cette légende est méprisée comme bien d'autres. Elle n'a pourtant rien d'imaginaire. Ces êtres existent et les plus néfastes d'entre eux influencent le destin des hommes.

On raconte aussi qu'il existe toujours un de ces êtres, au fil du temps, détenant un pouvoir bien particulier. Dès lors qu'il contrôle ses songes dans son sommeil, il peut acquérir n'importe quelle capacité, ses seules limites étant son imagination ; et surtout, son cœur. Cet être est appelé le Maître des Rêves.

Il n'en est toujours qu'un présent sur Terre. Il protège l'existence jusqu'à son dernier souffle de vie. Un Maître des Rêves naît pour la vie, meurt pour la vie. Un cycle normal pour un sauveur.

Cependant, il en fut autrement pour celui qui apparut à notre ère.

*Cette histoire est celle du jeune Kléo, Maître des Rêves de notre temps. Pourquoi lui, direz-vous ? Car il fit ce qu'aucun autre Rêveur n'avait réalisé avant lui...*

## 1. Un rêve très réel

Il voulait se réveiller. Cette pression était insoutenable !

Il rêvait. Et il savait qu'il rêvait, chose très étrange. Un sentiment indescriptible l'habitait. Non, plutôt des sentiments : peine et joie, peur et courage, haine et amour. Des pensées contraires qui lui traversaient l'esprit en continu. Il luttait pour les refouler. Pour se réveiller. Il n'y arrivait tout simplement pas.

Autour de lui, des lumières voletaient. Certaines bleues, d'autres blanches, leurs mouvements semblaient aléatoires. Il percevait des sons émanant d'elles, des sortes de soupirs mélodieux. De là venaient peut-être ces sentiments opposés qui le persécutaient. Au loin, le ciel n'était qu'azur infini. À ses pieds, le sol se composait de nuages blancs immaculés.

Un paysage céleste si beau qu'il s'y serait perdu en contemplation si son esprit ne le comprimait pas ainsi. Il devait se réveiller. Cela devenait trop lourd à supporter. Trop douloureux !

Alors, venait la chute.

Il passa au travers des nuages. De l'autre côté, la nuit remplaça soudainement le jour. Il continua de tomber, le vertige saisissant son abdomen comme les griffes acérées d'un aigle.

Le paysage se révéla rapidement, d'abord par les lumières des habitations, puis par les lopins de terre géométriques se dessinant. Bientôt sa maison apparut. Entourée de champs et de pylônes électriques, elle grossit dangereusement. C'était inévitable, il allait la percuter et c'en serait fini. Il mit ses mains devant son visage à quelques mètres de l'impact. Le noir total l'envahit, de même qu'un pic d'adrénaline avant la fin.

Et le réveil tant espéré arriva.

Ce rêve, Kléo Lucien le vivait chaque nuit depuis le début de l'été. Toujours la même scène, ces mêmes lumières et cette descente fulgurante.

Assis dans le RER, le jeune homme, pourtant lecteur passionné, avait du mal à se concentrer sur son livre. Les images de son rêve lui occupaient

trop les pensées. Il rentrait du lycée, situé dans le dixième arrondissement de Paris, pour la banlieue sud. Quand le train sortit du tunnel souterrain, le soleil était presque couché. Rien d'étonnant vu les heures de retenue dont il avait écopées le matin même.

– Ce n'est pas la première fois, Monsieur Lucien, avait constaté sa CPE<sup>1</sup>. Vous ne me laissez pas le choix, je veux une copie double, minimum, au sujet des rêves. Vous semblez passionné par le sujet, non ?

Qu'aurait-il pu répondre ? Encore une fois qu'il était prisonnier de ses rêves ? Delphine Chapuis, la CPE en question, aurait peut-être rajouté une heure de plus.

N'arrivant définitivement pas à se concentrer sur Garion et la découverte de ses fabuleux pouvoirs de sorcier<sup>2</sup>, il rangea l'ouvrage dans son sac à dos. Ses grands yeux marron clair tournés vers le paysage sombre défilant à grande vitesse, il repensait à sa sanction du jour, cette dissertation sur les rêves. Il avait d'abord mis en évidence les travaux de spécialistes tels que Freud : « *Qu'est-ce que le rêve ? Un travail permanent de l'inconscient qui prend le pas sur le conscient, la manifestation des désirs cachés ou des peurs de l'esprit, le voyage intérieur, etc.* » Puis il poursuivit sur l'influence des rêves dans les différentes cultures ancestrales et sa *fonction mystique, divinatoire*. Il finit ses explications, tenant déjà sur deux copies doubles, par une ouverture : « *et si le rêve, tout comme notre état conscient, avait une influence sur notre réalité, sur nos agissements ? Voilà une question à approfondir !* »

Le lycéen sortit du train à la station Saint-Rémy, le terminus. Loin de Paris, la ville du même nom était plutôt calme. Kléo se retrouvait seul sur le chemin du retour, où les pavillons laissaient souvent la place aux espaces verts. La fin du mois de septembre était agréable, une brise douce et tiède faisait remonter les odeurs des arbres. Il aimait cette période où l'été refusait, encore pour quelques semaines, de quitter les lieux.

Il ralentit involontairement sa marche. Des images de son rêve lui revenaient par flashes. Depuis quelques jours, elles s'invitaient toutes seules dans son esprit alors qu'il était éveillé : « Je préférerais rêver de voler ! » se dit-il en secouant la tête et en accélérant le pas.

Il leva les yeux vers un ciel parsemé de nuages où apparaissaient les premières étoiles. Sa machine à rêver personnelle joua alors sa propre mélodie. Le décollage était discret. Les mains relâchées le long de son corps, ses talons, puis la pointe de ses chaussures, quittaient le sol. Il

---

<sup>1</sup> Conseillère Principale d'Education.

<sup>2</sup> Les contes de la Belgariade de David Eddings

s'élevait lentement, pour se retrouver au-dessus des lampadaires, puis des maisons. Avec un dernier regard pour la terre ferme, il fusait à la verticale, par la seule force de sa pensée. Il était alors libre de traverser les espaces les plus insolites dans le monde.

Ce n'était là que fantôme, il le savait. Mais ses envies de lévitation avaient le mérite de lui faire oublier ses visions répétitives.

Kléo poussa la porte de sa maison.

– Marianne, je suis rentré.

– Salut Amour, ça a été le lycée aujourd'hui ?

– Oui, on va dire ça...

– Tu es toujours dans ton coin, c'est ça ?

– Personne ne me parle. Je commence à en avoir assez...

Marianne Lucien, la personne qui comptait le plus aux yeux de Kléo, toujours là pour lui, du berceau à aujourd'hui. Il parlait avec elle sans détour de ses moindres problèmes. Elle l'écoutait attentivement, comme n'importe quelle mère. Lui, à la différence des autres fils, l'appelait par son prénom. L'intéressée s'en sentait rajeunie.

Et jeune, Marianne l'était. Elle avait mis Kléo au monde à l'âge de dix-sept ans, ce qui lui en faisait trente-quatre à présent. Ses cheveux ondulés étaient bruns, ils tombaient en cascade au début de fines épaules, et entouraient un visage encore plus blanc que celui du fils, d'un teint de porcelaine. Ses yeux brillaient d'un marron sombre, presque noir, une intelligence pleine de tendresse s'y reflétait.

Kléo avait sauté un niveau au collège. Envoyé dans la capitale en terminale, ses repères furent bousculés. Les premiers temps, ses nouveaux camarades s'étaient intéressés à lui : d'où venait-il ? Il venait des Yvelines. Quel était son genre de films, de musique ? Il adorait « tous genres de films tant que l'histoire l'emportait, tous genres de musiques tant que la mélodie l'entraînait ». Des réponses sobres mais encourageantes pour nouer un premier dialogue. Cela s'arrêta là toutefois.

Sans prévenir, la jeune mère ébouriffa avec énergie les cheveux raides et drus de l'adolescent. Ce dernier pesta. Il s'en suivit une séance de coiffage où Kléo se concentra à l'extrême pour les replacer en arrière. En fine psychologue, Marianne savait que pendant ces instants narcissiques, il oubliait tous ses autres soucis. Elle trouvait alors toujours les bons mots. Et aujourd'hui, ces mots étaient simples :

– Dis-moi, Travolta, est-ce que tu as essayé de les aborder ?

– Non, répondit-il, tout occupé à ses mèches.

– Leur demandes-tu comment ça va, les salues-tu le matin ?

– Non plus, dit-il concentré sur une touffe récalcitrante.

– Plaisantes-tu avec eux ?

– Non. Pourquoi ?

– Parce que le problème est là. Comment veux-tu que les gens viennent à toi si tu ne leur apportes rien ? Tu faisais déjà ton associable du temps où tu étudiais à Gif. Il faut que tu apprennes à donner de ta personne pour recevoir par la suite. Montre leur qui tu es.

– Et qui je suis au juste ? Rien de plus qu'un petit campagnard fan de lecture, de films et d'arts-martiaux. Je n'ai rien de spécial.

– C'est là que tu te trompes. Tu es un garçon intelligent, très vif d'esprit, et avec un humour incomparable.

– Arrête, tu en fais trop là.

– Bon, oublions l'humour, tu es nul, c'est vrai. Mais tu as des qualités et tu ne les vois pas. Est-ce que tu veux bien faire une chose pour moi Amour ?

– Tu sais bien que je ne peux rien te refuser.

– La prochaine fois que toi et tes futurs amis avez un moment de libre, propose-leur de sortir. Allez, je ne sais pas moi, en boîte ou au ciné. Crée-toi une opportunité, une ouverture, comme dans ton Kung-fu.

– Ça n'est pas vraiment la même chose, Marianne. Dans les arts-martiaux, l'ouverture sert à frapper, pas à lier des amitiés.

– Eh bien frappe. Frappe leurs esprits.

L'ouverture se créa un après-midi d'octobre.

Comme toujours, le cadet de la classe restait un peu en retrait. Un sourire en coin flottant sur ses lèvres, Kléo observait ses camarades. La Terminale Scientifique 2, regroupée dans le préau du lycée, discutait de tout et de rien. Le cours de philosophie était annulé. La grippe faisant sa rentrée prématurément, leur professeur en payait les frais.

Une occasion que Kléo n'allait pas hésiter à saisir. Tout à son plan pour se rapprocher de sa classe, il en oubliait son rêve nocturne.

Un rêve qui se manifesterait d'ici peu.

– Ça franchement, c'est le kiffe ! Pas de Raspafe cet après-midi et ses longs discours sur le libre arbitre. Ça vous dit un bowling ?

– Si tu paies Vincent, répondit une jeune fille. Tu te fais toujours inviter, il y en a marre.

– Ma chère Lydia, tu plaisantes ? s’offusqua Vincent d’un air théâtral. Tu lis beaucoup trop de romans à l’eau de rose, on est dans le monde moderne, ma vieille. L’égalité homme-femme, c’est le mot d’ordre aujourd’hui. On a payé pendant des centaines d’années, à vous maintenant.

Des éclats de rires résonnèrent. Un enseignant sortit de l’une des salles de cours donnant directement sur le préau pour les sommer de faire moins de bruit. Après cette intervention, Lydia répondit à Vincent :

– Macho un jour, macho toujours. Il n’y a plus de galanterie de nos jours, je rêve !

– Ça n’est pas de ma faute, se défendit Vincent sur le même ton. Vous avez demandé l’égalité au siècle dernier. Et maintenant que vous l’avez, vous vous plaignez !

– Il a raison, intervint un autre garçon qui s’accouda sur l’épaule de Vincent. Si tu veux être traitée comme un mec Lyd’, eh ben sois un mec.

De nouveaux éclats de rires retentirent et un magazine s’abattit sur le cou du second railleur.

– Aïe, mais ça déchire ! cria-t-il. Qu’est-ce qui t’prend Karinou ?

– Ça Sadio, c’est pour te moquer d’une jeune fille sans défense ! Allez viens Lydia, laissons ces deux goujats là où ils sont.

Là-dessus, la redresseuse de torts agrippa son amie par le bras, déterminée à s’éloigner. La jeune fille était fâchée et ce n’était là qu’un euphémisme. Ses traits asiatiques, durcis par la colère, calmèrent quelque peu Vincent.

– Tranquille Karine, reprit-il. Je suis limité, mon oncle me file pas de tunes en ce moment. Je blaguais, tu me connais.

– Une blague de très mauvais goût ! De toute façon, il fait trop beau pour rester cloîtré dans un bowling.

– Je peux payer. J’ai assez pour que tout le monde puisse faire au moins deux parties !

Les têtes se tournèrent vers le fond du préau.

Sentant les regards s’appesantir sur lui, Kléo réalisa alors ce qu’il venait de dire. Malgré son mètre quatre-vingt, il se sentit très petit face à ses camarades. Il ne pouvait plus reculer maintenant.

– Enfin, reprit-il, si vous voulez bien de moi pour cet après-midi je veux dire. Je ne veux pas vous embêter.

Il regretta aussitôt ces quelques mots hésitants.

– Tiens, mais c’est que le p’tit Kléo joue les gars friqués, lança Sadio. T’es sûr qu’tu veux pas aller taper la discute avec les Secondes plutôt ?

Quelques rires se firent entendre. Sadio était comme ça, dès que quelqu'un parlait, il ne pouvait s'empêcher de vanner. D'habitude, Kléo se taisait, se refermant sur lui-même. Aujourd'hui, il poussa son courage un peu plus loin :

– P'tit Kléo ? Tu me corriges si je me trompe, j'ai deux ou trois centimètres de plus que toi. C'est pas vrai le géant ?

Un silence se fit dans le hall, une interrogation naquit sur les visages. Ce fut le fou-rire général, une fois de plus.

– Eh ben Sadio, il t'a remis en place le « p'tit Kléo », dit Vincent hilare. Avec plaisir pour moi, Kléo. Surtout si tu paies....

– Pour nous aussi, répondirent Karine et Lydia en chœur.

– Tu es tout le temps plongé dans tes bouquins, enchaina Lydia joyeuse. Ce sera l'occasion de te connaître un peu mieux.

Gêné, Kléo ne sut pas quoi répondre. Sa mère avait raison, la remarque de Lydia était vraie.

– Bon, finit-il par dire, allons-y !

Certains décidèrent de rentrer chez eux, un contrôle de physique-chimie hantant leur esprit. La douzaine restante longea la rue du Château-Landon pour prendre le métro aérien. Pour des adolescents, il n'était pas difficile de se faire remarquer dans un aussi petit espace. Les crises de fous rires, trouvant leur source dans le duo que formaient Vincent et Sadio, se conjuguèrent aux batailles rangées de sarbacanes et de boulettes de papier. Les voyageurs présents dans leur wagon furent tellement incommodés qu'ils sortirent tous, deux stations après leur arrivée.

Assis au fond du wagon, Kléo observait toute cette agitation, content de son initiative.

Tout allait pour le mieux quand, le temps d'un clignement d'yeux, son rêve se rappela à lui. Il revit ces lucioles lui tourner autour. Quand les sensations liées à leurs soupirs lui revinrent, il secoua la tête énergiquement. *Je ne vais pas penser à ce maudit songe maintenant !* s'imposa-t-il.

Son regard se porta sur Lydia qui, à deux sièges de lui, tentait tant bien que mal d'éviter des projectiles fusant de toutes parts. Elle reculait de plus en plus dans sa direction. Le métro tangua brusquement à un virage et elle tomba à la renverse. Kléo la réceptionna avant la chute.

– Merci, dit-elle en se redressant, encore un peu et je m'aplatissais comme une crêpe.

– Je t'en prie.



– Dis-moi, quelque chose ne va pas ? Tu es tout rouge.

– Non, non ça va. C'est juste que pour un mois d'octobre, il fait très chaud.

Déstabilisé par ce contact physique, son visage avait en effet viré au rouge pivoine. Elle s'assit à côté de lui, ce qui n'améliora en rien sa teinte. Ses yeux verts le fixaient. Avec son teint légèrement halé, ses cheveux châtain foncés tombant raides sur ses épaules, la jeune fille avait fait son nid quelque part dans l'esprit de Kléo.

Il resta un certain temps à ne rien dire, intimidé. Son cœur battait à tout rompre. Dans sa tête, les questions défilèrent. N'allait-il pas l'ennuyer à ne rien dire ? Ou bien allait-il l'ennuyer s'il se mettait à parler ? Et si elle se disait qu'il n'avait aucune conversation ? Après tout, à part avec Marianne, il avait très peu échangé dans sa vie, en particulier avec une fille.

Sa volonté de s'intégrer reprit toutefois le dessus sur ses émotions :

– Sadio et Vincent sont toujours comme ça quand ils vont quelque part ?

– Eh bien, si tu appelles « comme ça » le fait de se comporter comme des oies sauvages en pleine migration, oui, toujours. Ils n'ont pas leur pareil pour marier ambiance et chaos. Je me demande comment serait la classe sans eux ?

– Tu les connais bien, on dirait.

– Sadio, Vince, Karine et moi, on se connaît depuis le collège. Ils font les malins mais ils sont gentils comme tout. Ils nous ont souvent défendues à l'école.

Lydia était empreinte de nostalgie en parlant.

– Je vois. Comme deux petites sœurs qu'on embête à la moindre occasion ?

– C'est un peu ça oui, dit-elle en riant.

Nouvelle accélération de son rythme cardiaque à ce son cristallin ! Comment n'avait-il pas remarqué son rire plus tôt ?

– Et toi Kléo, tu as des frères et sœurs ?

– Non, je suis fils unique. Je vis avec ma mère. Mon père est mort avant ma naissance.

– Oh, dit-elle navrée, j'ai été un peu trop curieuse pour le coup.

– Tu ne pouvais pas savoir. Et puis, ce n'est pas comme si je l'avais connu.

Ils continuèrent ainsi à parler pendant tout le trajet. Lydia lui confia comment elle percevait les profs de cette année, comment depuis toujours,

les « Deux Ombres » qu'étaient Vincent et Sadio se retrouvaient derrière elle à chaque contrôle, comment s'était construite, puis défaite, puis reconstruite son amitié avec Karine. Comment son père, Monsieur le Ministre, l'initiait à la politique :

– À chaque fois qu'il te parle, on dirait qu'il essaie d'obtenir ton vote. Il dirige en ce moment le Ministère de la Défense. Il n'est pas souvent là mais il fait tout pour que Maman et moi soyons bien. Pour mon anniversaire, j'ai eu le droit à un baptême de l'air en Alpha-jet. J'ai remercié malgré moi le pilote de la Patrouille de France par une vidange de mon estomac. La honte !

Kléo était intrigué. Que faisait une fille de ministre dans un lycée moyen comme Colbert ? Bien sûr, ses gardes du corps, aussi discrets qu'imposants, l'accompagnaient partout. Deux armoires à glace habillés en civil qui faisaient mine d'observer le paysage parisien dans le wagon voisin.

Une interrogation aussitôt oubliée en entendant parler d'Alpha-jet. Il lui fit alors part de sa passion pour les avions de tous types, de son envie permanente de se retrouver dans les airs, d'être libéré de la gravité.

Pendant cette petite parenthèse, il ne remarqua pas le regard qu'elle posa sur lui. L'espace d'un instant, Lydia fut hypnotisée par ce garçon qui, en parlant, lui faisait vivre ce qu'il décrivait. Elle se dit qu'avec de telles paroles pendant son vol, elle aurait probablement apprécié la balade.

– J'ai la conviction que rien n'est impossible, continua-t-il, emporté par ses pensées. J'adore les histoires fantastiques, tu sais ? On rit souvent des contes et légendes. On les prend pour de simples distractions mais je suis sûr que des elfes ont foulé cette terre, que les mots « Sorcières » ou « Mages » avaient un sens auparavant. La magie ici-bas est reniée parce qu'on n'a pas la preuve de son existence. Mais a-t-on la preuve de son inexistence ? Moi j'y crois. Euh, tu dois sûrement me prendre pour un enfant de penser ça ?

Kléo s'arrêta, de peur de s'être trop exprimé sur ses passions.

– Non, non ! Ta manière de voir le monde n'a rien d'enfantine. Si ça peut te rassurer, je pense pareil. Si aujourd'hui on ne croit plus en des choses aussi merveilleuses, en quoi peut-on croire alors ?

Ce fut à son tour de regarder Lydia avec d'autres yeux. Si l'extérieur le troublait déjà, l'intérieur le captivait. L'instant fut furtif. Un croisement de regards complices qui arrêta le temps. L'instant de leur vraie rencontre.

Les futurs candidats au bac arrivèrent au bowling, non loin de la gare Montparnasse. En entrant sur la droite, un espace réservé permettait de jouer au billard. Un touriste Japonais enseignait à une femme – son épouse visiblement – l’art de placer les boules dans la langue du soleil levant. Kléo se surprit à comprendre les mots de cette leçon toute en rituels. *Je regarde trop d’animés japonais !* supposa-t-il.

À hauteur du couple, il eut un temps d’arrêt. Le paysage céleste et les lumières, au-dessus des nuages, lui apparurent de nouveau. Cette fois, les sentiments contraires qui l’envahirent furent plus puissants, ils le contraignirent à garder les yeux fermés. Une sorte de stridulation résonna à ses oreilles. *Stop ! Pas maintenant, laissez-moi, maudites lucioles !* se dit-il en secouant vivement la tête.

– Hey Poto, qu’est-ce qui t’arrive ? Ça va ? Ah je sais, tu pleures déjà pour la tune que tu vas lâcher !

Toute l’influence de cette vision se dissipa et Kléo ouvrit les yeux, soulagé. La main de Sadio s’était posée sur son épaule pour l’entraîner vers l’accueil.

Dans son dos, Karine l’observait, intriguée.

Sur la piste, les lancers s’enchainèrent. Sadio et Vincent firent leurs fanfarons. L’un écartait les jambes tandis que l’autre lançait la boule de manière très bancale en passant par ce pont humain, tel un pingouin sur la banquise. Tout alla bien jusqu’au moment où une boule de quatorze kilos dévia de sa trajectoire pour percuter le pied gauche de Vincent, qui tomba à la renverse. Nouvelle explosion de rires, aussitôt refroidie par l’employé du bowling, visiblement irrité qu’une bande de lycéens vienne troubler son après-midi.

– Punaise, ils ne sont pas marrants les étudiants, dit Sadio refroidi. Vince, si j’deviens comme ce gars à la fac l’année prochaine, fous-moi un coup de latte s’té plait !

– La fac ? Parce que tu crois que tu vas avoir le bac ? T’as vu la Vierge ou quoi ?

– Pff, t’inquiète, j’l’aurai.

– Vous êtes mal partis tous les deux, dit Karine, une boule à la main. Poussez-vous bande de cancre, à moi de lancer !

Ils firent ainsi trois parties, riches en rires, cascades et gouttières pour les plus malchanceux. Kléo n’avait jamais joué de sa vie. Il avait pourtant, dès ses premiers lancers, réalisé strikes et spares. Quand il vit ses

nouveaux amis le féliciter sans discontinuer, il fit dès le quatrième tour des scores moyens. Il craignait des jalousies mal-placées.

Le regard de Karine se fit encore plus insistant.

Entre les lancers, il discutait sans s'arrêter. Cinéma, football, basket, histoire, livres : Kléo apparut alors comme un grand bavard. Mais un bavard intéressant !

Au sortir de la salle de jeux, tout le monde se dispersa, le remerciant vivement. Seuls Karine, Lydia, Sadio et Vincent restèrent avec lui. C'est en leur compagnie qu'il se dirigea jusqu'au quartier des Halles, dans le centre de Paris.

– Tu habites loin d'ici Kléo ? lui demanda Karine.

– Oui, à Saint-Rémy dans les Yvelines. J'y vis avec ma mère.

– Et ton père, où est-il ?

Karine reçut un coup de coude discret de la part de Lydia.

– Il a fait un accident lorsqu'il se rendait à l'hôpital, le jour de ma naissance. On a retrouvé sa voiture carbonisée dans un fossé.

– Oh...

– Eh Poto, intervint Sadio, ça fait pas loin pour toi Paname ? T'as pas un bahut dans ton bled ?

– Mon ancien lycée s'est écroulé en juin dernier. La veille au soir, il y avait beaucoup de vent. Et le lendemain, plus rien à part des décombres.

À l'évocation de ce point de sa vie scolaire, Kléo crut discerner un vif intérêt de la part de Karine. La jeune fille l'observait encore avec insistance, tout comme au bowling. Il l'interrogea muettement du regard. Elle finit par tourner la tête vers la route comme si de rien n'était.

– C'est cool ça, réfléchit Vincent à voix haute, les bras croisés derrière la tête. Ton lycée qui s'effondre, plus de cours pendant un bon moment. Des vacances avant l'heure quoi !

– Voici à quoi ressemble un futur chômeur Kléo, dit Lydia en désignant du pouce le garçon, encore pensif.

De cette remarque partit une dispute sans fin. Sadio bondit sur l'occasion pour vanter Lydia, qui se fit alors secourir par Karine, qui se fit chambrer à son tour par Vincent. Les deux garçons rigolèrent alors, plus complices que jamais, alors que les filles ne cessaient de leur crier dessus et de les taper. Un moment, ils regardèrent Kléo et lui adressèrent un clin d'œil, l'air de dire : « *T'as vu ? Elles démarrent au quart de tour !* ».

Après trois bons quarts d'heure de marche, les cinq adolescents arrivèrent au forum des Halles. Avant de partir, Kléo eut droit à de grandes

accolades dans le dos de la part des garçons. Les filles, elles, se penchèrent sur ses joues, ce qui le perturba un tantinet – surtout lorsque Lydia l’embrassa.

Sa mère avait visé juste, il suffisait de « frapper les esprits ». Que de temps perdu à faire l’élève modèle, à toujours avoir le nez plongé dans des manuels. Son côté « premier de la classe » les avait sans doute froissés.

Pour la première fois, il ne lut pas d’histoire durant le trajet en RER. Il n’aurait pu se concentrer sur les exploits de ses héros littéraires. Ses pensées allèrent de son comportement absurde à sa classe, de sa classe à Lydia, de Lydia à ... Lydia, à cette discussion avec elle dans le métro, à leur manière de voir les choses, si similaire. Et à ces yeux verts qui le troublaient tant !

Plus les stations passaient et plus le wagon se vidait. Kléo était presque isolé dans son compartiment après Massy-Palaiseau.

Seul un homme, situé à l’autre bout du wagon, restait présent. Il regardait par la fenêtre d’un air assez étrange. Intrigué, le lycéen finit par observer ce sexagénaire à la peau mate, presque métissée, et aux cheveux bouclés et grisonnants. Une barbe de trois jours lui donnait un aspect légèrement négligé, aspect que sa tenue décalée n’arrangeait pas. Même si le temps restait encore clément pour un mois d’octobre, il était habillé de manière trop légère. Une chemise kaki à manches courtes, accompagnée de lunettes de soleils vissées sur le haut du crâne, laissaient penser qu’il revenait d’un voyage à l’étranger.

Il sembla à Kléo voir l’inconnu tourner les yeux vers lui, un sourire inquiétant sur les lèvres. Une vision qu’il ne put confirmer. Un son aigu l’obligea à fermer les yeux et à se boucher les oreilles. Une stridence de près de dix secondes résonna puissamment en lui. Un temps qui lui parut une éternité tant cela était douloureux. Quand le phénomène cessa, il rouvrit lentement ses paupières. L’homme avait disparu.

La résonance persistait dans ses tympanes. Elle se propageait de la tête aux pieds. Kléo se sentit alors envahir par une sensation inconnue. Tout son corps vibra anormalement, comme si son esprit n’était plus en phase avec lui. Un étrange chant parvint à ses oreilles, composé de centaines de voix soupirant à l’unisson. Le phénomène le surprénait sans l’apeurer. Il lui semblait avoir déjà entendu ce chant auparavant. *Comme dans mes rêves, réalisa-t-il. Non, pas encore !*

Sa vision se troubla, jusqu'à se perdre. Quand elle revint, il se vit en contre-plongée, la tête collée à la vitre du train, éclairé par une lumière bleutée. Il dormait. Ou plutôt, son corps dormait. En suspension près du plafond, Kléo réalisait être à l'extérieur de lui-même.

Puis ce fut l'ascension.

Il avait l'impression de ne plus rien peser. Sans savoir comment, son esprit traversa le toit du wagon et monta vers le ciel. Un passant observant la voie ferrée en cet instant aurait pu voir une somme de lumières, telle une masse de pure énergie scintillant au crépuscule, s'élever furtivement.

Kléo dépassa les oiseaux. Il arriva bientôt au-dessus d'une étendue de nuages et sa montée s'arrêta. Son corps reprit forme. Il aperçut alors des lumières par centaines, se déplaçant telles des feux-follets. *Oui, je rêve à nouveau. Sauf que je ne dormais pas cette fois ! Que m'arrive-t-il ?*

Les lumières allaient et venaient, virevoltant dans tous les sens. Les soupirs, issus de leur ballet aléatoire, l'envahirent à nouveau d'une profonde tristesse et d'une immense joie. C'est ce moment que choisirent ces lucioles bleues et blanches pour s'exprimer.

– C'est lui ? demanda une voix masculine.

– C'est lui, répondit une autre.

– Il est bien vieux, la tâche ne sera pas facile, constata une voix de femme. Sa venue n'est pas habituelle. Et il ne maîtrise pas ses songes.

– Certes, dit la première voix, mais nous n'avons pas le choix. C'est lui, pas un autre.

– Tout comme nous l'avons été, il sera formé.

– Où suis-je ? demanda Kléo. Est-ce que je rêve ? Qui êtes-vous ?

– À ta première question, nous te dirons que tu te trouves dans ce que vous autres appelez les Cieux. À ta seconde question, nous t'indiquerons que tu évolues dans un rêve, qui existe ailleurs. Enfin, à ta dernière question, réponds-y par toi-même. Ton cœur sait déjà qui nous sommes, tu l'as simplement oublié.

– Je ne comprends rien.

– Il n'y a rien à comprendre, jeune Kléo, dit la première voix d'homme. À présent, retourne d'où tu viens. Tu nous rejoindras une fois ton devoir accompli, une fois l'Existence préservée. Nous t'accompagnerons du mieux que nous le pourrons. Accepte-nous.

– Mais quel devoir, quelle existence ? Vous acceptez, c'est-à-dire ? Si je rêve, pourquoi je ressens cette chaleur ? Pourquoi je sens le vent ? Et puis enfin, qui êtes.... Aaaaahhhh !

Kléo n'eut pas le temps de finir sa question. Il quitta les nuages et ces lumières bavardes, attiré à toute vitesse vers le sol. La peur de l'impact le prit au ventre durant toute sa chute, jusqu'à traverser de nouveau son train, puis percuter son corps. Il s'y réveilla en sursaut, seul dans le wagon. À la vue du paysage, le train ne semblait pas avoir marqué d'arrêt, seules quelques minutes étaient passées.

La lévitation était quelque chose de très volatile dans les rêves les plus agréables de Kléo. Ce songe, aux sensations si réelles, venait de lui donner de manière forte la possibilité d'avancer dans le vide. Il lui semblait qu'en le voulant simplement, sur l'instant, il aurait pu se décoller de son siège.

Mais des questions envahissaient déjà son esprit. Que s'était-il passé ? C'était la première fois qu'il rêvait de cette scène en dehors de chez lui. Pour la première fois, ces lumières lui avaient parlé ! Et cet homme étrange au fond du wagon ? N'était-il qu'un fantôme de son imagination ou avait-il réellement été présent ?

Arrivé à Saint-Rémy, Kléo ne savait que penser. Ce rêve avait changé quelque chose en lui. Il le sentait mais n'arrivait pas à déterminer précisément quoi. La vibration dans son corps était moindre, mais elle persistait, comme un écho. *N'était-ce vraiment qu'un rêve ?* se demanda-t-il. Anxieux, il avança sur le quai de la gare, sans pouvoir s'empêcher de jeter des coups d'œil en direction du wagon d'où il était sorti.

Quand il arriva chez lui, Kléo dit à peine bonsoir à Marianne et monta dans sa chambre. Son canapé-lit prestement déplié, il s'y allongea sans même se déshabiller. Trop d'émotion pour la soirée ! Lui qui d'habitude regardait le ciel chaque soir avant de se coucher oublia son instant de contemplation.

Si Kléo s'était dirigé vers la fenêtre, il aurait pu voir que l'homme du train l'observait depuis le sapin d'en face, ce sourire inquiétant aux lèvres. Chose encore plus étrange, il aurait constaté que l'homme en question n'avait aucun appui sur le sapin.

## 2. Les U.S.E.S. sur les ondes

– Cat ? Eh, oh, Cat, tu m'écoutes ?

– Fais comme tu le sens Chris, tu as carte blanche...

Catherine Duvaud, responsable des Unités Spéciales d'Enquêtes Scientifiques des services spéciaux français, avait du travail en perspective, et peu de temps pour le réaliser. Alors, en ce début de septembre, quand Christian Tran vint la trouver, elle détacha à peine les yeux du dossier qui l'occupait. Les pages continuaient de se tourner au rythme machinal de sa main.

Les USES, quatre lettres pour un service très particulier. Une cellule qui réceptionnait tous les dossiers dont le contenu restait un mystère pour les autres départements. Les collaborateurs de Catherine, à quatre-vingt-pour-cent des civils sous le sceau du secret-défense, devaient orienter, sinon déterminer les pistes à suivre en cas de risques graves pour la nation. Tous connaissaient leur métier. Ils l'avaient prouvé à de nombreuses reprises, durant les enquêtes commandées par la DGSI<sup>3</sup> et la DGSE<sup>4</sup>. Triés sur le volet, la plupart étaient docteurs dans une spécialité : médecine, physique, chimie, biochimie, génie électronique. Les moins diplômés sortaient de prestigieuses écoles, telles que Polytechnique, Centrale ou le M.I.T. aux Etats-Unis.

Christian Tran, l'un d'eux, faisait actuellement montre de résistance sur un sujet.

– Regarde au moins mes résultats ! C'est très perturbant.

– Le Service Action a besoin d'une cinquantaine d'analyses de terrain, un peu partout dans le monde. La DGSI me tanne pour savoir si de nouveaux procédés de surveillance « discrets », via internet, sont disponibles. Les rapports de la police scientifique sur des crimes récents sont confus, ils veulent des contre-expertises. Disons qu'aujourd'hui n'est pas le meilleur moment pour d'autres questions.

---

<sup>3</sup> Direction Générale de la Sécurité Intérieure.

<sup>4</sup> Direction Générale de la Sécurité Extérieure.



– C’est de la routine. Transmets-moi les dossiers les plus chauds et je répartirai le boulot. Mais il faut absolument que tu voies ça. Tu te souviens, mes émissions d’ondes électromagnétiques dans les Yvelines ?

– Oui, tu m’en avais vaguement parlé.

Sous l’impulsion du Président de la République de l’époque, les premières enquêtes menées par la cellule donnèrent des résultats aussi positifs qu’inattendus pour si peu de moyens. Des attentats avaient été déjoués, des circuits de drogue démantelés, des espionnages extérieurs dénoncés, des interventions en terrain de guerre appuyées et menées avec succès.

Catherine était sous la responsabilité du général Xavier Barnabé, directeur de la DGSE, et co-directeur des USES. Pour éviter des jalousies, il partageait cette fonction avec son homologue de la DGSI, le général Thomas Poncet.

– Vaguement ? Mais enfin, je t’ai expliqué mille fois leur schéma particulier. Le caractère elliptique et aléatoire de leurs fréquences.

– Et j’ai mille fois fait semblant de m’y intéresser, dit la jeune femme avec un sourire forcé tout en tournant à la volée de nouvelles feuilles.

– Cat, les fréquences ne sont pas aléatoires. Elles augmentent de manière constante. Les ondes prennent en puissance. Et c’est très étrange, cette forme elliptique. S’il te plaît, viens jeter un œil, je n’y comprends rien.

En soupirant, elle finit par se lever. L’homme d’origine asiatique était un bras droit implicite pour elle. Il ne la dérangeait jamais pour rien.

Ils quittèrent le bureau de la responsable, en murs de verre épais, donnant pleine vue sur le reste du service. Les USES se trouvaient dans les locaux de la DGSE, au boulevard Mortier à Paris. Toute l’aile leur étant consacrée dans le bâtiment s’articulait en un immense espace de travail ouvert. Les collaborateurs y avaient leur propre bureau, où reposaient pour la plupart des ustensiles scientifiques, tous plus originaux les uns que les autres. Les chimistes et biologistes bénéficiaient eux de laboratoires aux stores sombres, dans le fonds du bâtiment. Le bureau de Christian Tran se trouvait proche d’immenses écrans d’observations dans l’espace central.

– Alors, dit Catherine, je t’écoute.

– J’ai fait un graphique montrant l’évolution des ondes, de juillet à aujourd’hui. Je n’observais cela qu’à l’échelle quotidienne jusqu’à présent. Je pensais que les fréquences ne suivaient aucune logique d’émission. Mais regarde !

D'un clic, l'analyste ouvrit une fenêtre informatique sur l'un de ses trois écrans personnels. Le graphique évoluait en dents de scie. Cependant, la tendance était nettement à l'évolution verticale.

– Ça ne t'interpelle pas ? interrogea Christian.

– Ça le devrait ?

– La fréquence a augmenté de deux-cents pour cent en trois mois. Regarde les chiffres, ça se calcule en gigahertz maintenant, c'est énorme !

– Chris, rappelle-moi l'endroit d'où partent ces ondes ?

– Une petite ville des Yvelines, Saint-Rémy.

– Et comment est organisée la distribution électrique à Saint-Rémy ?

– Aucune idée, il faudrait que je regarde les photos satellites.

– Je l'ai déjà fait, ne t'embête pas. La ville est entourée de pylônes électriques. Avec les éruptions solaires de ces derniers mois, il est très probable qu'un phénomène électromagnétique se soit produit et développé. Je parie que si tu reprends les données du centre spatial, elles seront corrélées aux augmentations de fréquence de tes ondes.

– À quel moment t'es-tu renseignée sur tout ça ? demanda Christian, impressionné.

– Il y a deux mois, juste avant mes congés.

– J'aimerais avoir ta capacité d'analyse. Et moi qui restais focalisé sur mes résultats. Et pour la forme elliptique ?

– Les ondes ont dû épouser la forme des éruptions solaires. J'y retourne, Barnabé et Poncet doivent déjà me harceler de mails. Oublie cette histoire d'ondes, ce n'est rien de bien méchant.

– Ok, merci Cat.

Catherine se redirigeait vers son bureau. Un regard en oblique vers Christian, qui mettait son casque audio pour se replonger dans le travail en musique, la fit un peu culpabiliser. Même si elle était quasiment sûre que le phénomène se justifiait, elle n'avait fait qu'exposer une théorie non vérifiée. L'activité magnétique observée par l'analyste ne se manifestait que la nuit. Autre chose que les éruptions solaires devait donc expliquer les ondes. « *J'ai trop de choses à faire pour y réfléchir.* » décida-t-elle en se replongeant dans ses dossiers.

– Je veux un balayage complet de la zone ! Tracez les phénomènes anormaux : provenance, sens de la perturbation, durée de la manifestation.

Etudiez le rapport de Domme dans ses moindres détails ! Examinez le terrain : empreintes, objets. N'importe quoi qui pourrait nous faire remonter à la source. Une dernière chose : je veux ça maintenant, alors magnez-vous !

– Oui Général. Je mets l'équipe sur le coup. Les premiers résultats seront disponibles dans une heure.

– Trop long. Le ministre de la défense veut savoir ce qu'il se passe au plus tôt. Vous avez trente minutes.

– Mais Chef, le balayage...

– Trente minutes, Catherine, pas une de plus. Disposez !

C'était la mi-octobre. Catherine Duvaud sortait du bureau du général Barnabé, les dents serrées et une furieuse envie non assouvie de claquer sa porte.

Le système de Renseignements d'Origine Electromagnétique, ROEM comme l'appelaient les initiés, de la Direction du Renseignement Militaire venait d'être perturbé une Impulsion Electro Magnétique – ou IEM plus vulgairement. Frenchelon, le nom de ce ROEM, s'était arrêté pendant une demi-seconde.

Cela avait suffi à déclencher le branle-bas de combat un peu partout au sein des services secrets. Le responsable des systèmes informatiques nationaux avait averti son supérieur, qui lui-même avait contacté le patron de la DGSE, boulevard Mortier. Dans le même temps, le chargé de surveillance du ministère de la défense avait téléphoné au ministre, jugeant la situation très sensible.

Et voilà que les USES devaient s'en charger. Avec rapidité et efficacité, cela s'entendait.

En apprenant le déclenchement d'une IEM, l'étude de Christian revint en tête à Catherine. Soit il s'agissait d'un hasard des plus étranges, soit, depuis plus de deux mois, on avait tenté de perturber le collecteur d'informations le plus névralgique de l'Etat français. Et cela avait réussi ce soir. La coupure de Frenchelon n'était pas en soi une preuve de piratage. Les techniciens de Domme, dans le Périgord, devaient déjà effectuer leurs premiers scans du système pour le déterminer. Elle espérait qu'aucun lien ne serait fait.

Mais ce n'était pas là l'inconnue la plus sérieuse. Aujourd'hui, le problème de Catherine était de ceux qu'elle ne pouvait résoudre d'un claquement de doigts tant l'équation était complexe. Et pour cause, elle contenait une variable aléatoire appelée Xavier Barnabé. En termes

d'humeurs comme de missions prioritaires son patron était une vraie girouette. Capable de taper du poing pour une enquête concernant des lumières bizarres dans le ciel, au détriment d'une attaque inexplicée d'un groupuscule non identifié.

Elle prit l'ascenseur, claquant nerveusement du talon pour évacuer ses nerfs. Depuis quand Barnabé lui mettait-il la pression ? Ce n'était pas la première crise qu'ils avaient à gérer ensemble !

Les portes automatiques s'ouvrirent deux étages plus bas, dans les locaux dédiés aux USES. À travers les murs de verre du couloir, elle vit ses collaborateurs en mouvement, tenant papiers et rapports divers. À son arrivée, la frénésie diminua.

– Nous n'avons pas beaucoup de temps, dit-elle. Le Général veut des résultats rapidement. Simon, tu vas déterminer le centre d'émission de l'onde !

– Ok Cat, j'établis un périmètre de...

– Illimité ! Si ce truc est assez puissant pour déstabiliser nos ordinateurs, je ne veux prendre aucun risque.

– Très bien.

– Christian, cherche des cas similaires dans la région. Relevés météo, presse à sensations. Remonte aussi loin qu'il le faut.

– C'est déjà fait. Il n'y a rien de connu en Ile-de-France ou ailleurs dans le pays. Par contre, j'ai repéré l'origine de l'onde.

– Déjà ? Simon, oublie la recherche. Alors, d'où émane-t-elle ?

– J'ai analysé la résonance qui a touché Frenchelon. La répercussion de l'onde suivait un modèle mathématique bien défini. Après avoir transposé ce modèle...

– Abrège. Je ne doute pas de tes résultats.

– Très bien, dit Christian, déçu de ne pas faire son exposé. L'onde a comme centre une voie ferrée dans le sud de la région parisienne. À l'heure de l'impulsion, un RER est passé. Il s'agit du deuxième wagon en partant de la tête du train. J'ai contacté les services de la RATP, une seule personne était présente dans ce wagon. Elle est descendue en gare de Saint-Rémy.

Le regard de Chris appuya l'implicite qui se cachait derrière sa réponse. Catherine se fustigea intérieurement de sa bêtise. Il s'agissait bien de la ville où l'ingénieur avait repéré des phénomènes ondulatoires anormaux.

– Voilà l'origine de notre phénomène, dit-elle. Il s'est passé quelque chose dans ce train qui a déclenché une IEM.

Quelques murmures d'étonnement se propagèrent.

– Ce n'est pas sérieux, madame Duvaud, dit l'un des scientifiques sur un ton moqueur. Je vous rappelle qu'il s'agit d'une impulsion électromagnétique à haute portée. Comment un individu a-t-il pu provoquer une telle action dans un espace aussi réduit ? Vous savez tout le matériel nécessaire à un tel déploiement d'énergie ?

– Qui vous parle d'un individu Philippe ? L'ai-je seulement évoqué ?

– Il me semble que non, dit l'homme avec suffisance.

– Pouvez-vous me donner l'heure exacte de l'IEM, je vous prie ?

– 19 heures, 11 minutes et 45 secondes.

– Christian, le passage du train sur le lieu d'émission s'est fait à quelle heure ?

– 19 heures, 11 minutes, et 43 secondes, heure de la RATP. Soit 45 secondes pour nous.

– L'individu qui est sorti de gare était-il équipé ?

– Pas d'après la RATP. Mais leurs vidéos sont de qualité médiocre.

– Vous voyez, Philippe, dit Catherine d'un ton maternel, le seul paramètre qui se modifie précisément à l'heure d'émission est le passage de ce train. La question est, je vous l'accorde, de quelle manière une telle chose a pu être provoquée dans un transport en commun ?

– Mais enfin, s'indigna l'intéressé, c'est aberrant. Comment pourrait-on créer une IEM sans matériel ?

– C'est ce que je vais vous charger de trouver. Vous êtes très au fait des nouveaux procédés de contrôle des flux informatiques à distance. Vous trouverez peut-être des indices.

L'analyste, la soixantaine passée, leva des yeux horrifiés vers Catherine. Son corps se raidit d'irritation. Ex-responsable des USES, Philippe Lambert ne supportait pas d'être traité comme un collaborateur lambda. Encore moins de la part de sa remplaçante.

– Je m'y emploie de suite, Madame, dit-il en détachant chaque syllabe.

– Phil, dit Christian, je vous envoie par mail la modélisation de l'onde sur le terrain.

– Faites donc, Monsieur Tran. Et veuillez m'appeler Philippe.

– Vous m'avez formé. Appelez-moi Christian, voyons. Même Cat...

– Je vous appellerai comme je vous ai toujours appelé ! s'impatienta l'ex-chef. Maintenant, envoyez-moi ce fichu fichier que je fasse ce que certains ne connaissent pas ici, de la recherche !

Marmonnant entre ses dents, Philippe Lambert se dirigea vers son bureau. « Il est irrécupérable » soupira Christian. L'Asiatique se dirigea vers le bureau de Catherine, qui s'était rapidement isolée après la réunion de crise. Il frappa à la porte en verre épais.

– Entrez. Ah, Chris, je peux t'aider ?

– Je sais que tu vas être très occupée dans les jours à venir. Mais je voulais te poser une question.

– Cram bic (je ne sais pas), dit la jeune femme tout en souriant.

– Quoi ? Ah j'oubliais, tu parles vietnamien. Donc tu sais à quoi je pense. Pourquoi cette étude s'il n'y a pas de réponse logique ? Je l'ai vu à ton regard, tu ne t'étonnes jamais de rien d'habitude.

– Très perspicace. Déjà, je voulais occuper notre bon vieux Philippe. Il faut absolument que nous sachions qui est ce voyageur. Si ce à quoi je pense est possible, alors même les petits génies qu'abritent ces murs ne voudront jamais me croire. Je ne vais pas te mentir, je refuse encore d'admettre une telle chose moi-même. Et Christian, excuse-moi, j'aurais dû prêter plus d'attention à ton étude sur ces ondes. J'ai été négligente.

– C'est pardonné. Bon sang, on dirait que de jours en jours, il émet des ondes de plus en plus puissantes. Ce soir, il a eu comme un pic d'émission. J'ai peur des réponses qu'apportera l'enquête.

– Moi aussi, dit la jeune femme pensivement.

### 3. Question d'audace

- Tu es prêt, Kléo ? demanda Karine, en garde face à lui.
- Plus que jamais ! répondit-il avec un sourire, prenant lui-même une posture de combat ?
- Très bien. Alors, HAJIME ! (commençons)

Le combat s'engagea. Deux adversaires aussi doués que vifs s'affrontaient à la force des pieds et des poings.

Les trois semaines qui suivirent le bowling furent des moments de pure joie pour Kléo.

Il savait déjà Sadio et Vincent joyeux farceurs. Il les ignorait sportifs. Inconditionnel de football, Vincent s'entraînait en semaine dans un club de la banlieue nord de Paris. Les dimanches matins, il jouait en plus sur les terrains situés à la porte de Pantin. Là-bas, Sadio et lui retrouvaient d'autres joueurs. Certains de leur âge, d'autres plus âgés, tous prenaient plaisir à partager leur passion pour le ballon rond.

Tout naturellement, Kléo commença lui aussi à être un mordu de foot. Sous les regards amusés de Karine et Lydia, ses débuts s'étaient soldés par de maladroites tentatives de touche de balle, il rencontrait plus souvent le vide qu'autre chose. Grâce aux conseils de ses deux nouveaux amis, ses mouvements se firent plus précis de semaine en semaine. Il commença à anticiper dribbles et passes, si bien qu'il parvenait à intercepter quelques ballons.

Sadio pratiquait l'athlétisme. Spécialiste du cent mètres et du demi-fond, il se préparait pour une rencontre régionale prévue fin novembre. Aussi suivait-il un régime strict, à base de protéines et de fibres, pour ne pas prendre de graisse sans perdre en muscles. Son acolyte n'avait de cesse, pendant les repas du midi, de le narguer. Tandis que Sadio mangeait sans grande conviction sa gamelle, Vincent se régalaient de hamburgers et de paninis qu'il allait chercher non loin du lycée. Il n'hésitait pas à ouvrir les emballages en polystyrène jaune sous ses yeux d'affamé. Kléo, qui

mangeait avec le groupe de quatre tous les midis, lui demanda un jour pourquoi il était aussi cruel.

– Tu ne comprends pas ? lui avait-il chuchoté à l'oreille. C'est la clé de sa future victoire. Quand il sera dans les starting-blocks et qu'il aura la dalle, il repensera à ma tronche en train de bouffer ces cochonneries. Il sera tellement en rage qu'il dépassera tout le monde. Il se dira que plus vite il en finira, et plus vite il pourra me le faire payer.

Après son explication quelque peu tordue, Vincent avait cherché des arguments plus subtils. Il était le coach psychologique de Sadio, les tentations qu'il lui présentait étaient un peu comme « la carotte qui attend l'âne à la fin du trajet ».

Bien entendu, tout cela avait fini par un coup de magazine sur la tête du coach. Karine avait un seuil de tolérance très limité. Seuil que Vince dépassait constamment.

La jeune fille d'origine japonaise pratiquait le Budô, à la bonne surprise de Kléo. Ce nom regroupait tous les arts-martiaux japonais : jujitsu, iaïdo, karaté, judo, aikido. Karine était la petite-fille d'un maître renommé. Le jeune homme le connaissait pour avoir effectué un stage avec lui lors de son passage à Paris, deux ans plus tôt : maître Takeshi Ishiguro.

En ce soir de novembre, l'adolescent échangeait avec elle quelques techniques nipponnes.

Petit, Kléo avait commencé par le judo-jujitsu, pour évoluer vers le karaté, le taekwondo, puis le Kung-fu qu'il poursuivait depuis. Peu importait la discipline, il s'y donnait à fond trois à quatre fois par semaine. Admiratifs de son assimilation rapide, ses différents professeurs ne pouvaient le blâmer que d'un manque d'endurance, conséquence de son asthme chronique.

Avec Karine, il mobilisait actuellement toutes ses ressources. Du combat à distance à la lutte rapprochée, la jeune fille d'un mètre soixante à peine anticipait tous ses mouvements aisément. Sur la fin, elle lui fit une clé au bras. Non sans peine, Kléo s'en libéra par un coup de pied audacieux. L'Asiatique, aussi souple qu'un serpent, avait de suite riposté par un coup de pied fouetté. Baissé par réflexe, Kléo balaya sa jambe d'appui. D'instinct, il sut qu'elle allait rouler en arrière pour se relever. Il fondit sur elle, puis la bloqua définitivement par les bras.

– MATTE ! (Arrête !), dit Karine essoufflée. Tu es plutôt fort. Il est très rare que je perde, sans me vanter.



– Ça n’a pas a été facile, répondit Kléo, penché sur ses genoux. Une seule personne a nécessité que je m’engage entièrement dans un combat. Ce jour-là j’ai perdu. Aujourd’hui, ce n’était pas loin d’arriver, je ne tiens plus debout. Merci pour la leçon.

– Merci à toi aussi. On remettra ça, je veux ma revanche ! Et oui, il faudrait que tu travailles ton endurance. Tu souffles comme un bœuf !

– Quand tu veux pour un autre combat. Mais Karine, pourquoi as-tu souhaité que l’on s’entraîne sans personne ?

Son amie sourit étrangement à cette question. Elle l’avait en effet invité à venir seul au dojo de son grand-père, dans le quinzième arrondissement de Paris. Il était attenant au pavillon familial – habitation rare dans la capitale – sur l’avenue Félix Faure. Construit en pierres anciennes grises, la résidence avait des aspects de manoir.

Utilisé occasionnellement lors des passages de l’aïeul en France, le dojo ne servait qu’aux entraînements personnels de Karine. Tous les soirs, elle passait une à deux heures dans l’espace décoré traditionnellement. Le sol se constituait d’un parquet en bois clair vitrifié. Les tatamis étaient plutôt fins : noirs sur les bords, tressés en bambou au centre, ils n’en étaient pas moins de bons tapis pour chuter en souplesse. Un autel à la mémoire des ancêtres de la famille Ishiguro était dressé contre le mur faisant face à l’entrée. Sur les murs latéraux, faits de lattes de bois sombres, des armes et des portraits de différents maîtres gardaient les lieux. Deux plaques de bois verticales s’y faisaient face, avec collée sur chacune une longue bande de papier blanc calligraphiée en noir. Karine, devant l’interrogation muette de son ami, lui expliqua que son grand-père était l’auteur de ces kanji<sup>5</sup>. Ils symbolisaient les valeurs de sa famille : paix, honneur et courage.

– Je savais que tu allais me le demander, répondit malicieusement cette dernière. D’abord, je ne voulais pas qu’une certaine Lydia te voit en mauvaise posture face à moi.

Cette remarque fit rougir le jeune homme. Ainsi, il était découvert. Lui qui se croyait discret n’avait pas échappé au regard attentif de la meilleure amie.

– Euh, je ne vois pas pourquoi... balbutia-t-il.

– Si tu veux un conseil, ne tarde pas. Lydia ne laisse pas les garçons du lycée indifférents.

---

<sup>5</sup> Caractères japonais.

– C’est la seule raison ? questionna-t-il précipitamment.

Après s’être rapprochée de lui, Karine le regarda fixement, d’une manière très solennelle. Mains derrière le dos et la tête levée, son kimono blanc aux manches larges se fit immobile.

– Je voulais savoir si ma première impression à propos de toi était bonne.

– À savoir ?

– À Montparnasse, je t’ai observé. Après tes premiers lancers, tu as fait exprès de rater tes coups. Quand j’ai su que tu pratiquais les arts martiaux, j’ai été très curieuse. Je me suis dit que vu la manière dont tu te contrôlais à un simple jeu, tu ne devais pas être mauvais au combat. Je ne me suis pas trompée.

– Merci pour ce compliment.

– J’ai cru comprendre que tu allais participer au tournoi de full contact<sup>6</sup> de l’Institut du Judo le mois prochain ?

– Oui. J’espère y retrouver ce type qui m’a mis KO l’année dernière – Kléo se passa nerveusement la main derrière le crâne à l’évocation de ce souvenir.

– Je pense que tu feras des éclats. La salle t’est ouverte si tu veux t’entraîner.

– Merci Karine, c’est sympa !

Ils se saluèrent, chacun dans leur propre style d’art-martiaux. Bras le long du corps, la Japonaise se courba légèrement. Kléo quant à lui referma sa main gauche sur son poing droit, à hauteur du visage.

Les deux camarades se douchèrent puis se retrouvèrent au rez-de-chaussée du pavillon. Karine avait insisté, pas question que Kléo « rentre chez lui le ventre vide après tant d’efforts ! ».

Ils avaient rarement l’occasion d’échanger seul à seul, toujours pris dans la tornade de fous rires que soufflaient avec assiduité Vincent et Sadio. Dans une cuisine digne de celle d’un restaurant, il comprit comment deux héritières d’hommes puissants, en France pour l’un, au Japon pour l’autre, atterrirent à Colbert.

Karine avait vécu les premières années de sa vie à Tôkyô. Les Ishiguro détenaient la majorité des parts de DenkiPowa, la société électrique fournissant une bonne partie des besoins énergétiques de la capitale nipponne.

---

<sup>6</sup> Discipline d’origine américaine où plusieurs styles de combat peuvent se rencontrer.

Quand elle eut six ans, ses parents émigrèrent à Paris pour les affaires familiales. Il était alors question de négocier avec l'Etat pour acquérir le savoir-faire nucléaire, principale source d'électricité de l'Hexagone.

Karine en fut très triste. Elle lui parla de ses liens avec son grand-père paternel. Dernière-née de la famille, elle affichait fièrement être sa préférée parmi tous ses cousins. Jii-san (grand-père) comme elle l'appelait affectueusement, avait toujours du temps à lui consacrer. Ce fut une vraie déchirure de partir loin de lui. Depuis sa venue dans la capitale française, jamais elle n'avait manqué de lui écrire. Toujours au moins une lettre par semaine – avec l'aide de sa mère.

Sédentaire par excellence, Maître Ishiguro venait malgré tout la voir. Entre arts-martiaux et balades, ces moments étaient précieux pour la petite-fille.

Quand elle fit son entrée à l'école primaire, Karine parlait couramment français. Ses parents lui avaient offert les services d'un précepteur dès son plus jeune âge. La petite étrangère qu'elle était eut tout de même du mal à s'intégrer. Tout lui paraissait trop différent, trop inconnu. Elle s'était sentie bien seule, loin de tous ses cousins. Toutefois, une petite fille qui ne l'avait pas lâché d'une semelle, de ce premier jour, jusqu'aux dix années suivantes, était venue à son secours.

– Il fallait voir ça, Kléo. Lydia avec une paire de lunettes épaisses comme des loupes – elle met des lentilles maintenant – qui vient devant moi et me dit : «T'as l'air gentille, je peux m'asseoir à côté de toi ? ». J'ai tout de suite su qu'on allait être de bonnes amies.

– Je me pose la question, pourquoi vos parents ne vous ont pas inscrites dans le privé ?

– Au Japon, les établissements publics et privés ne sont pas forcément décalés en termes d'éducation. Mes parents ont pensé que c'était pareil en France, et surtout à Paris. Pour Lydia, elle m'a un jour dit que son père en avait eu l'idée. Politiquement, il montrait qu'il faisait « confiance à l'école de la République ». À la base, il était prévu qu'elle aille dans le privé au lycée. Mais bon, on a rencontré les deux autres fous et ça a tout changé.

Arrivées au collège, elles rencontrèrent Vincent. Fanfaron en cours, il leur donna d'abord l'image d'un enquiquineur. Mais quand « la fille de Bruce Lee » et « La Bigleuse » furent embêtées par la terreur de l'établissement, un élève de la classe supérieure, Vincent n'hésita pas à sauter sur l'opresseur. La lutte héroïque se termina par des éraflures pour

le justicier déchu. À l'infirmierie, en lui apportant des gâteaux, elles découvrirent une autre facette de lui.

– Il y a une raison s'il fait l'idiot tout le temps. Il a perdu ses parents en primaire. Il vit dans la famille de son oncle, le frère de son père. Surtout, je ne t'ai rien dit ! Il n'en a plus jamais reparlé depuis le collège.

Sadio arriva un an plus tard. Il avait changé d'établissement, de ville, et ne connaissait donc personne. Naturellement, Vincent le mit tout de suite à l'aise.

– La pire rencontre du siècle ! On est partis en Ecosse l'année dernière avec les profs d'anglais. Ils ont failli se faire arrêter à Edimbourg. Ils avaient escaladé la statue de Sherlock Holmes à Picardy Place. Si Madame Fagnot n'avait pas été présente... Depuis six ans, rien ne les touche quand ils sont ensemble.

Karine revenait sans cesse sur Sadio, son petit côté timide avant « l'effet Vince », les « leçons » qu'elle lui donnait lorsqu'il devenait lourd, ses vêtements trop larges qu'il portait petit, sa démarche bien droite de garçon fier. Pour la première fois, Kléo vit la Japonaise rire franchement à l'évocation de ces détails. Devant l'air amusé de son camarade, Karine se rendit compte qu'elle en disait trop.

– Mais il est malheureusement irrécupérable, dit-elle en rougissant. Contaminé par Vince comme je te disais. Et je dois à chaque fois les calmer à coups de journaux. Si ce n'est pas navrant à leur âge !

– Mouais, un vrai démon ce Sadio, hein ?

– Toi aussi tu vas goûter à mes magazines si tu continues de les fréquenter, tu sais ? menaça-t-elle.

– C'est donc pour eux que vous êtes venues à Colbert, Lydia et toi ?

– Oui tout à fait. Si cela a été facile pour moi – je suis très autonome ici comme tu peux le voir – Lydia a dû faire des pieds et des mains pour que son père cède. La condition était qu'elle accepte d'avoir des gardes du corps en permanence. Au début, elle se faisait escorter en berline à Colbert. Pour ses seize ans, quand son père lui a naïvement promis qu'il lui offrirait ce qu'elle voudrait, tu sais ce qu'elle a demandé ?

– Dis-moi.

– Un abonnement Imagin-R.

Tout en mettant à bouillir de l'eau sur l'énorme piano en fer de la vaste cuisine, Karine sortit deux sachets de nouilles de leur emballage. Elle les disposa dans un large bol traditionnel bleu et blanc puis mit de l'eau à bouillir dans une casserole.

– Karine, que trouves-tu à tous ces magazines ? Tu n’as pas l’air de quelqu’un intéressé par les stars.

– Ah ça ! Ils me servent surtout de bâton pour Sadio et Vince.

– Tu ne le penses pas vraiment. Allez dis-moi.

– Tu vas trouver ça bête. Quand je regarde ces photos et tous ces évènements mondains, je sais que tout ça est futile. En même temps, quand je vois à quoi ont mené les rebondissements de l’histoire entre le prince William et Kate Middleton, ça me passionne, je n’y peux rien. Des contes de fées, du suspens, des scandales, des trahisons. Là où tu trouves ton inspiration dans les livres et les films, moi je l’ai dans les excentricités de ces soit disant célébrités.

– En même temps, les goûts et les couleurs ne s’expliquent pas, sourit Kléo. Encore heureux que tu ne sois pas fan de gothique...

– À moi de jouer les curieuses. Pourquoi es-tu si timide ? Elle t’aime bien. Lance-toi, invite-là !

Karine versait l’eau bouillante dans les bols, de dos, quand elle posa la question. Kléo ouvrit la bouche mais aucun son ne sortit. *Une petite vengeance par rapport à Sadio*, soupçonna-t-il.

Même si la présence de Lydia, du premier cours le matin au dernier le soir le troublait, il n’en montrait rien. Quand il s’adressait à elle, il trouvait le moyen de parler à tout le groupe, ne voulant pas paraître trop proche.

La peur de l’échec y était sans doute pour quelque chose. Son expérience en la matière était limitée. Mais cette entente mutuelle, cette discussion hors du temps dans le métro, ces regards si perçants qu’ils se lançaient furtivement. Tout était là pour l’inciter à être plus audacieux.

– Je... commença-t-il, mal à l’aise. Tu es sûre ?

– Je la connais, ma Lydia. Et puis, ce n’est pas comme si elle ne m’avait pas parlé de toi. Les pâtes doivent être molles, maintenant. Mange avant que ça refroidisse.

– Mais tu sais, je... Karine, c’est tout nouveau pour moi.

– Et tu crois que c’est quoi pour elle ? Ah les garçons, faut tout leur expliquer ! J’essayais de stimuler ton esprit d’initiative tout à l’heure. Beaucoup s’intéressent à Lydia. Mais elle n’en n’a rien à faire. Elle est toujours dans sa bulle humanitaire et artistique.

– Sa bulle humanitaire ?

– Encore la preuve que tu n’as pas assez parlé avec elle. Elle est volontaire dans plusieurs associations et fait partie d’une troupe de théâtre. Bref, tu es le premier garçon dont elle me parle. Enfin, le premier depuis...

Oublie, tu es le premier qui vaille le coup. J'ai l'œil partout, je t'ai vu dans le métro quand tu l'as rattrapée.

– Tes nouilles sont délicieuses, tu aurais de la sauce soja ?

– Kléo, tu m'écoutes ?

– Ou peut-être un œuf cru pour rendre le bouillon onctueux, ça manque de protéine.

– Tu me promets au moins d'y réfléchir ?

– Oui, oui.

Le courrier du cœur s'arrêta là. Karine le regarda plonger la tête dans son bol et fit de même, un sourire de satisfaction au coin des lèvres. Peut-être allait-elle se libérer de ces interminables appels téléphoniques : « Tu crois qu'il a remarqué mes boucles d'oreille aujourd'hui ? Pourquoi il n'a pas répondu quand j'ai demandé qui voulait du pain au self ? Il en a pris après, t'as vu ! Et t'as vu quand il a souri à ma blague, tu penses que ça voulait dire quelque chose ? ». Lydia était une fille géniale mais exaspérante quand un garçon l'intéressait. *J'espère qu'elle oubliera totalement ce souvenir grâce à Kléo*, songea-t-elle un peu moins joyeuse.

Kléo mangeait d'un bon coup de baguettes. L'effort avait été important pour lui. La Japonaise se satisfaisait de cette soirée pour une autre raison. Un pressentiment était né le jour du bowling. Une intuition qui ne l'avait plus quittée depuis. En l'invitant à cet entraînement privé, elle n'avait fait que suivre l'une des nombreuses devises de son grand-père : « Ne juge de la valeur d'un être humain qu'après avoir échangé quelques passes avec lui ».

*Il n'est pas seulement bon en combat.* se dit-elle en fermant le portail de sa demeure derrière Kléo. *C'en est bien un mais il l'ignore. D'où vient-il ?*

Après le départ de son ami, elle appela son aïeul à Tôkyô.

Il était vingt-deux heures passées quand la serrure de la porte d'entrée cliqueta au rythme de tours de clé. Un « Kléo ? » retentissant parvint de la cuisine. Marianne était rentrée tard elle aussi. Comme tous les jeudis soirs, elle avait animé un cours d'histoire dans la permanence de l'école primaire. Les participants y étaient nombreux et de tous âges. Son fils faisait souvent partie des auditeurs, du moins jusqu'à sa rentrée parisienne.

Kléo la trouva accoudée au bar de la cuisine américaine, sur l'un des trois tabourets, devant un plat de jardinière de légumes et de poulet. À la

télévision était diffusé Les Experts. Sa mère adorait cette série, elle ne ratait jamais un épisode.

– Alors, Grissom a enfin avoué ses sentiments à Sarah ? demanda Kléo en l’embrassant.

– Merci de casser la surprise ! Tu as faim ? Tout est encore dans le four.

– J’ai mangé chez Karine, merci. Tu devrais voir son pavillon, c’est hallucinant. Et son dojo, je suis jaloux ! Lydia et elle ont beau venir d’un autre milieu, quand on leur parle, elles sont si simples. Et puis Lydia...

– Et les devoirs dans tout ça jeune homme ?

– Faits chez Karine, tu me connais. Donc je te disais, Lydia...

– Je me pose la question de plus en plus, interrompit-elle de nouveau. Tu n’es plus le même depuis quelques semaines. Tu changes.

Kléo eut un peu peur. Sa mère prenait un ton plutôt sérieux.

– Détends-toi Jackie Chan, je t’embête, dit-elle avec sourire. On dirait que cette idée de t’envoyer au lycée sur Paris a été bénéfique. Et cette Lydia, tu n’arrêtes pas d’en parler. C’est ta copine ?

– Euh non, pas du tout, je..., rougit Kléo.

– En tout cas elle te plaît, Amour. Tu ne peux rien me cacher, tu me connais toi aussi. Je veux juste que tu bosses sur une petite chose.

– Tout ce que tu veux, dit-il, soulagé de ne pas aller plus loin sur ce sujet glissant.

– Lève-toi à l’heure. Ta CPE a encore appelé aujourd’hui. J’ai essayé de lui expliquer que tu faisais peut-être de la narcolepsie. Elle n’avait pas l’air convaincue. Mais bon, on ne doute pas des paroles d’une parente d’élève.

– Tu l’as bien vu Marianne, je ne le fais pas exprès. Je ne sors pas de ces rêves.

– Ça me préoccupe d’ailleurs. Je te vois souvent t’agripper la poitrine, comme si tu avais mal. Tu n’as pas essayé de...

– ... me coucher plus tôt ? Si mais rien n’y fait. Je ressens une gêne seulement dans mon sommeil, rassure-toi. Tu as entendu le médecin, aucun problème cardiaque ou pulmonaire.

Kléo fit le tour du bar américain pour se rapprocher de sa mère :

– Marianne, je voulais te demander un service.

– S’il s’agit de passer ton permis, tu peux...

– Non, pas du tout. Je voudrais inviter quelques amis pour mon anniversaire la semaine prochaine.

Sa mère acquiesça en lui caressant la joue. Son adolescent de fils était décidément beaucoup trop sage, elle le regrettait presque. Le seul reproche qu'elle pouvait lui faire était ses pannes de réveil. S'il était possible d'appeler cela ainsi.

Marianne se levait exprès plus tôt, tentant de le sortir des bras de Morphée. Rien n'y faisait. La première fois, elle avait même cru son fils tombé dans le coma. Kléo se réveillait tout le temps aux environs de sept heures. Les cours commençant à huit heures quinze, il subissait les foudres de madame Chapuis trois jours sur cinq.

– Je me chargerai de tout, dit la jeune mère avec un bisou sonore sur sa joue.

Kléo l'étreignit affectueusement, puis monta dans sa chambre. Les anniversaires s'étaient toujours déroulés de la même manière dans la famille. Un gâteau fait maison, des bougies et quelques DVD, il n'y avait que deux participants à la fête. Organiser un repas représentait une vraie révolution.

Il prévint ses quatre invités par texto. Autre révolution, il était équipé depuis septembre d'un téléphone portable. Sa mère avait insisté pour le lui acheter. Lydia, Karine, Vincent, Sadio : tous répondirent immédiatement par l'affirmative. Le destinataire afficha un sourire exalté chaque fois que le petit objet faisait ce bruit de sifflet de train à vapeur annonçant un message.

Fidèle à son rituel nocturne, Kléo observa les étoiles, pensif. Le ciel était dégagé. *Les derniers moments de résistance de l'été passé*, pensa-t-il. Le sapin se balançait tel un métronome, le vent prenait en puissance avec la fin de l'année.

Il se sentait coupable envers sa mère. Il avait omis de mentionner certaines choses au sujet de son rêve. Celui-ci ne lui apparaissait plus simplement quand il dormait mais en plein jour. Dès qu'il fermait les paupières trop longtemps, il voyait ces feux-follets et se sentait comme aspiré par leurs soupirs.

Et ces douleurs nocturnes. Depuis peu, elles le touchaient même éveillé. Cela l'avait obligé à s'arrêter lors d'un entraînement de kung-fu, il y a dix jours. Kléo ressentait un tiraillement qui partait de la base de son abdomen pour remonter à son cœur. Parfois passager et léger, à d'autres moments aussi long qu'insupportable, il lui coupait le souffle dans les meilleurs jours. Dans les moins bons, il le tétanisait de douleur. Kléo avait



cru à une crise cardiaque le soir de la première grosse attaque. Ce soir dans le métro, il avait gardé sa main crispée sur sa poitrine.

Ses pensées reprirent à nouveau le chemin de sa future soirée. L'anniversaire allait être une excellente occasion de partager l'intimité de sa demeure avec ses amis.

Tout comme eux l'avaient fait avec lui. Si chez Sadio la mère se chargeait de distribuer de belles calottes sur la tête de son fils unique, chez les Da Silva, Tonton Abilio menaçait souvent de ses bras massifs de garagiste d'assommer son farceur de neveu. Des instants d'hilarité que Kléo gardait précieusement en mémoire. La maison de Lydia restait un mystère sur lequel elle n'aimait pas s'attarder. « Trop prout-prout » justifiait-elle.

Il déplia son clic-clac puis s'installa dans son lit. La couette ramenée sur ses épaules, Kléo ferma les yeux. Ce soir, des pensées légères allaient l'accompagner dans son sommeil. *Ce soir, peut-être que ce maudit rêve me laissera en paix*, pensa-t-il avant de sombrer.

## 4. La piste improbable

– Tu es sûre Cat ? On ne devrait pas avertir Barnabé au moins ?

– Pas pour l’instant. Je vais enquêter en solo. Toi, tu vas chapeauter le service.

– Et si le général nous demande plus d’infos ?

– Tant que la Défense ne bouge pas, Barnabé ne pensera qu’à la Syrie, la situation nous échappe là-bas. Quant à Poncet, il s’en soucie comme d’une guigne. Tu as bien vu, il a coupé sa visio dès qu’il a pu. Ne lance aucune recherche. Le nom de ce jeune ne doit pas apparaître dans nos bases. Ok ?

– Tu peux compter sur moi.

Les deux collègues sortaient du bureau du général Barnabé, tendus et anxieux. Catherine marchait sur des œufs. Avec Christian, elle venait de rassurer les grands patrons et le ministre Deschain, présent par visioconférence, sur la potentielle intrusion dans les bases de Frenchelon.

Une semaine après la manifestation, les résultats du scannage des serveurs de la base de Domme, qui abritait la cellule principale dédiée à Frenchelon, avaient parlé. Comme le subodorait Catherine, rien n’avait été piraté, zéro trace de consultation de dossiers ou d’utilisation satellitaire, hormis par des agents habilités.

Frenchelon, la combinaison des mots French (Français) et Echelon : l’Echelon français. Ce système de renseignement s’inspirait fortement d’Echelon, son grand frère américain développé durant la seconde guerre mondiale. Frenchelon gardait la même utilité qu’à l’époque : prévenir les menaces. Seulement, cette lutte avait un sens beaucoup plus large qu’à l’origine.

L’onde électromagnétique avait touché toute la région parisienne, pas seulement le boulevard Mortier. Catherine avait eu la présence d’esprit de vérifier que des incidents de ce genre s’étaient produits au même moment dans d’autres secteurs. Un contact de l’AFP<sup>7</sup> lui avait signalé un arrêt de la

---

<sup>7</sup> Agence France Presse

circulation des dépêches, plusieurs administrations, publiques ou privées, avaient fait de même un peu partout en Ile-de-France. Cela écartait d'avantage la thèse du piratage par une IEM.

Lors de la réunion matinale, Christian était resté sur la théorie première de Catherine, à savoir l'influence hasardeuse d'éruptions solaires dans une région où les tours d'alimentation électrique ne manquaient pas. Un charabia pour le commun des mortels, qui avait eu raison du général Poncet. Ce dernier était retourné à ses affaires courantes aux Services Intérieurs, quelques minutes après le début de l'exposé.

Un demi-mensonge sur lequel Catherine comptait pour gagner du temps. Il y a trois semaines, elle avait donné ses premières conclusions à ses deux patrons dans ce sens-là. À l'époque, Xavier Barnabé avait chargé sa subalterne d'approfondir la piste du RER, et d'y faire les relevés nécessaires.

Ce qu'elle avait découvert continuait de la troubler.

La visite du wagon ne donna rien de probant. Une onde ne laissait aucune empreinte quand elle se propageait. Mais les analyses de Christian s'étaient révélées intéressantes.

Lors de phénomènes électromagnétiques se manifestant dans un milieu homogène et isotrope – dont les propriétés physiques ne variaient pas, sinon très peu – une onde se propageait à vitesse constante. À force de gommages et d'outils de modélisation, Christian avait fait apparaître la propagation de l'onde sur la région en images de synthèse. Comme pour ses premières observations à Saint-Rémy, celle-ci avait une forme elliptique et non pas circulaire. Le plus étrange restait encore à venir.

Catherine s'était rendue dans les services de surveillance de la RATP. Après une petite pression en tant qu'agent factice de la Police Judiciaire – avec un badge de fonction des plus officiels – elle avait obtenu les vidéos des quais de la ligne B. De médiocre qualité, les premières images lui confirmèrent qu'un seul voyageur occupait le wagon durant l'IEM. Ce dernier était bien descendu au terminus, Saint-Rémy.

Les images vidéo tressautaient. Les pas de l'individu vers la sortie s'étaient fait lents et hésitants, il se cramponnait aux bretelles de son sac à dos comme s'il s'agissait d'une protection. À plusieurs reprises, il s'était retourné vers son wagon, attitude typique d'un fuyard ou de quelqu'un de traumatisé.

Christian avait confirmé par modélisation informatique ce qu'ils avaient envisagé tous les deux. L'impulsion avait bien pris sa source dans

le corps de l'individu. Des ondes résiduelles en émanaient. Et plus précisément dans sa tête.

La vidéo de surveillance du hall de sortie, beaucoup plus nette, avait révélé un adolescent au visage aussi stupéfait qu'inquiet. À peu de chose près, la responsable des USES dut avoir la même expression en découvrant son mystérieux voyageur.

Catherine prit l'ascenseur avec l'analyste :

– Comment s'y est-il pris Chris ? Il n'avait pas de matériel apparent sur lui !

– Et il n'a pas touché à son sac une seule fois alors qu'il émettait encore après l'IEM.

– Un implant dans le corps peut-être ?

– J'adore la SF mais quand même ! On parle d'un implant qui déploierait une énergie telle que l'onde arrive jusqu'au nord-est de Paris. Cat, pourquoi tu ne veux pas prévenir Barnabé ?

– Je ne sais pas, dit-elle en sortant de l'ascenseur. En attendant, pas un mot à l'équipe !

Sans laisser le temps à son collaborateur de répondre, elle se dirigea vers son bureau, interrogative. *Il faut du gros matériel pour un tel déploiement. Cela relève tout bonnement de la science-fiction, il a raison !*

D'habitude, Catherine ciblait le problème, écrivait les variables puis établissait son plan d'enquête avec deux éléments : des faits confirmés et son esprit. En termes de faits, elle ne disposait que d'une identité révélée par l'utilisation d'une carte de transport : Kléo Lucien, dix-sept ans le vingt-huit novembre prochain, en classe de terminale au Lycée Colbert, dans le dixième arrondissement de Paris, résident de la commune de Saint-Rémy. Un début bien maigre pour résoudre le mystère.

Surtout, le suspect la déroutait. À supposer qu'il eût déclenché l'IEM volontairement, quel aurait été le mobile ? Piratage, terrorisme, espionnage ? *Ce garçon n'a pas le profil pour ces trois jobs*, songea-t-elle en pénétrant dans son bureau.

Aujourd'hui, la mascarade explicative avait suffi au ministre. Il venait de classer l'incident en ordonnant un audit poussé sur la sécurité des bases de données. Mais Catherine savait que le général Barnabé reviendrait à la charge tôt ou tard. Moyen-Orient, Afrique subsaharienne ou Amérique du Sud, des dossiers mondiaux brûlants requéraient pour l'instant l'attention du chef des opérations extérieures.

*J'agis en sous-marin, comme pour Double-Dragon, songea-t-elle. Chris a encore raison, qu'est-ce qui me prend ?*

En temps normal, Catherine pouvait s'octroyer les services des hommes de la Défense, tout comme ceux de l'Intérieur. Elle avait le statut d'agent de terrain de par son passé commando. En n'enquêtant pas ouvertement sur l'affaire de l'IEM, elle se privait de ces appuis tactiques.

Par le passé, cela lui avait valu la place qui était la sienne aujourd'hui. Mais à l'époque, Xavier Barnabé la couvrait. Catherine risquait de perdre sa confiance.

*Ce lycéen n'est pas banal. L'exposer ne te permettrait pas de maîtriser ce que tu découvrirais. Tant que tu ne sais rien, n'en parle pas !* « Partout où nécessité fait loi, hein Mathieu ? », dit-elle à haute voix en observant la photo d'un homme en tenue militaire sur son bureau. Elle suivait son instinct, tout comme Mathieu l'aurait fait. Tout comme Mathieu l'avait fait avant elle, avant de quitter ce monde.

L'après-midi, Catherine prit sa voiture garée dans le parking souterrain de la DGSE. Elle traversa Paris pour arriver devant les locaux du journal Le Monde. Le bâtiment du quotidien international avait du caractère. Un planisphère géant, en noir et blanc, couvrait toute la façade de l'immeuble situé devant le métro aérien. Deux choses attiraient le regard des badauds du boulevard Auguste Blanqui. La première, des mots de Victor Hugo, datant de 1872, écrits à la gloire de l'écriture et de la liberté d'expression. La seconde, une caricature d'un dessinateur bien connu du journal : deux colombes aux ailes en forme de journaux, tenant dans leur bec un rameau d'olivier, se faisaient face aux extrémités du planisphère. Un symbole de paix.

La jeune femme n'était pas une lectrice assidue du Monde. Elle appréciait toutefois le message communiqué pour fêter les soixante-ans du quotidien. L'histoire de cette façade n'avait pas de secret pour elle car l'homme qu'elle venait voir la lui avait racontée le jour où elle l'aida à déménager pour ces locaux.

– Allo ?

– C'est Cat. Tu peux descendre s'il te plait ? Je serai au café.

– On ne vous apprend pas à dire bonjour dans les services secrets ?

– Bonjour et dépêche, dit-elle en souriant.

– Donne-moi cinq minutes.

Catherine rentra dans le bar un peu plus haut sur le boulevard. Elle s'installa en salle et commanda un café, un verre d'eau, ainsi qu'un diabolo-fraise.

Le café était pour elle. Le diabolo-fraise pour l'homme qui entra peu après elle dans l'établissement, un sourire enfantin collé sur les lèvres. Grand et fin, il avançait vers Catherine d'une démarche souple, presque nonchalante. Ses larges épaules et sa stature témoignaient toutefois d'un corps athlétique. Ses cheveux bruns bouclés, presque crépus, sa peau mate ainsi que son visage au nez bosselé et aux pommettes saillantes trahissaient ses origines méditerranéennes. De toute sa physionomie ressortaient des yeux marron-clairs espiègles. Archétype même du journaliste, il portait une chemise blanche unie, un pantalon kaki ainsi qu'une veste classique en cuir noir.

– Alors, que puis-je pour toi Catwoman ?

– Arrête un peu avec ce surnom Farid, c'est nul. Comment vas-tu ?

– Pas si mal pour quelqu'un qui a failli se prendre une roquette. C'est le bordel là-bas, on ne comprend pas qui attaque qui.

– Tu... Une roquette ? s'étrangla-t-elle en buvant son café. Tu comptais m'en parler quand ?

Farid Messaoudi, grand reporter pour le quotidien français, couvrait des événements d'ordre international. Il connut Catherine lors de l'un de ses voyages d'investigation en plein Darfour<sup>8</sup>. Après avoir percuté le mur du silence, de rigueur chez les militaires en mission, il réussit à obtenir un semblant d'interview sur la présence militaire française. En remerciements de ces quelques mots lâchés à la volée par la jeune Commando, Farid avait aidé à sa manière le détachement officieux dans le camp de réfugiés. Présent depuis longtemps sur le terrain de ce drame humain, il avait renseigné efficacement le commandant de Catherine sur la routine des rebelles, leurs déplacements quotidiens, les lieux où l'on pouvait assurément les trouver. L'opération dont était chargée la section d'élite, éliminer un marchand d'armes important de la région, se fit avec plusieurs semaines d'avance. La reconnaissance du terrain s'était limitée à une simple vérification des dires du journaliste.

Catherine sut alors que ce reporter n'était pas un chasseur de scoops mais un vrai professionnel, soucieux de l'information donnée et de son impact.

---

<sup>8</sup> Zone de conflit meurtrier entre le nord et le sud du Soudan depuis les années 2000.

– Du calme, ma mère m’a assez enguirlandé depuis le bled. Elle voulait rentrer en France quand je lui en ai parlé mais mon père l’a raisonnée. Je vais bien et je suis toujours ton fidèle serviteur, avec des acouphènes en plus. Bon, qu’est-ce que je peux faire pour toi ?

La jeune femme lui tendit un papier plié.

– J’ai besoin que tu me trouves un maximum d’informations sur ce garçon. Tout ce que tu pourras trouver : famille, histoire, passe-temps, qualités, défauts, passé judiciaire.

– Passé judiciaire ? Catwoman, tu peux vérifier ça sur les bases des RG<sup>9</sup> non ? À moins que...

– Tu as deviné, je ne veux pas l’exposer.

– Ok, je vais voir avec une source à la préfecture de police de Paris. De quoi est suspecté ce Kléo Lucien ? Kléo, bizarre comme prénom !

– Il y a plus bizarre, crois-moi. Difficile à dire, mais c’est en lien avec la perturbation des systèmes électroniques. Farid, pas un mot à ce sujet pour l’instant, d’accord ?

– Juste une dernière question. Je dois m’inquiéter ?

– Le temps nous le dira.

Farid ne pousserait pas plus loin sa curiosité de journaliste. La morale et l’éthique, ainsi qu’une bonne dose d’intuition, passaient avant la course à l’évènement chez l’homme de trente-quatre ans. Cela lui valait cette reconnaissance de la profession et cette ascension plutôt rapide au Monde. À vingt-cinq ans, il rédigeait déjà ses premières chroniques pour le journal aux deux colombes de papier. Derrière l’aspect blagueur du personnage se cachait quelqu’un d’extrêmement rigoureux sur ses sujets.

Pour toutes ces qualités, Catherine lui rendait la pareille dès qu’elle le pouvait. Sans qu’il ne l’exige, elle avançait ponctuellement ses supérieurs sur des informations destinées à être divulguées aux médias sous peu.

– Ok, répondit-il après un moment. Je me mets dessus. Ah, que ferais-tu sans moi ? Je te deviens indispensable, on dirait.

– Attention, tes chevilles enflent, sourit-elle en se levant. Si tu n’as pas de sujets sur le feu, cela m’arrangerait que ce garçon soit une priorité.

– À une condition.

– Laquelle ?

– Un gros bisou de ta part ! Mais sans les moustaches, Catwoman.

---

<sup>9</sup> Renseignements Généraux

Sur un autre sourire, Catherine sortit du bar sans accorder à Farid cette avance pour service rendu. Acteur né, l'homme bouda, jouant avec la touillette de son diabolo. Elle devait au moins lui accorder une chose, il avait l'art de calmer son anxiété par le rire.

Reprenant le volant, la jeune femme décida d'aller faire un tour du côté du dixième arrondissement, au lycée Colbert.



## 5. Surprises de taille

Les lumières tournaient autour de lui. Leurs soupirs incessants lui remplissaient les oreilles d'un bourdonnement d'émotions. Il se sentait tantôt peiné, tantôt en extase. Par moments, les deux à la fois le prenaient. L'alternance de ces sentiments était telle que Kléo n'arrivait plus à en distinguer les nuances. Se libérer de cette pression lui était impossible, il n'identifiait pas l'origine de ses troubles. Ce flux affectif en continu le submergeait.

Depuis peu, la douleur à la poitrine persistait au réveil. Son corps lui transmettait un message, il souffrait. À chaque battement, son cœur percutait avec fracas sa cage thoracique. Le souffle court, il ne pouvait s'empêcher de penser que son muscle vital allait finir par lâcher. Ce n'était pas normal. Même si les médecins n'avaient rien décelé, il avait forcément quelque chose.

La scène maintenant familière se répétait. Dès qu'il se sentait monter vers le ciel, il cherchait à s'alourdir pour revenir sur la terre ferme. Une tentative vaine, il ne contrôlait pas son corps. Il dépassait le plafond nuageux pour arriver devant ces lucioles soupirantes. Leur balai l'inquiétait et l'intriguait à la fois. Se mouvant de manière aléatoire, les lumières stagnaient à son arrivée. Certaines d'entre elles entamaient alors un déplacement circulaire autour de lui. Ce phénomène l'obligeait à avancer sur ce sol immaculé fait de nuages. D'ailleurs, il n'avait pas vraiment l'impression de marcher. Volait-il ? Une question sans importance quand son esprit était tiraillé de toutes parts.

Peur et courage, joie et tristesse, haine et amour, lucidité et confusion, raison et folie, ordre et désordre, simplicité et extravagance, humilité et vanité. Ses émotions s'amplifiaient durant cet étrange voyage. Combinés, ces parfaits contraires lui comprimaient la tête dans un étau. Une détresse mentale comme il n'en avait jamais connu et qui, il le sentait, le rendrait fou sous peu.

Il cherchait alors à s'échapper, à rebrousser chemin dans cette étendue vierge.

Malheureusement, il s'enfonçait encore plus dans la tourmente. Et la souffrance physique croissait, de l'abdomen au cœur. Parfois, il sentait comme un feu le brûlant intérieurement, à d'autres moments comme des poignards le perçant de toutes parts. Il se réveillait alors, la main crispée sur son thorax, allongé sur son clic-clac.

Ce dernier vendredi de novembre ne faisait pas exception aux jours passés. Kléo reprenait son souffle, massant nerveusement sa poitrine endolorie. Des gouttes de sueurs perlaient sur tout son corps. Si le lycéen appréciait les premiers moments de ce songe, ceux où il s'envolait vers les cieux, la suite lui était de plus en plus pénible.

Il se hâta pour les cours. En retard, une fois de plus, mais moins qu'à l'accoutumée. Ces crises physiques lui permettaient de sortir plus vite du pays de Morphée.

Marianne était partie depuis plus d'une heure. La fin d'année arrivait. Elle devait s'occuper des lettres de vœux, ainsi que des préparatifs de la fête du jour de l'an de la ville. Tout cela sans compter la rédaction du discours de Monsieur le Maire pour l'occasion. La mère célibataire, pilier d'organisation dans la petite circonscription, épaulait Claude Passani dans la gestion quotidienne comme pour certains de ses dossiers. Bienveillant, Kléo lui devait sa dérogation pour Colbert. Comme tout bon élu, son réseau d'influence s'étendait bien au-delà de Saint-Rémy, notamment à l'Académie de Paris.

Kléo descendit l'escalier en colimaçon. Marianne lui avait laissé un plateau contenant l'essentiel pour bien commencer la journée sur le bar de la cuisine américaine. Un « Dépêche-toi de te préparer marmotte ! » écrit sur un petit bloc-notes.

Le retardataire prit une « douche-éclair ». L'idée lui venait de Sadio et Vincent. Lors d'un voyage au sport d'hiver, ils avaient eu la malchance de tomber sur le seul chalet des Pyrénées dont la chaudière avait lâché. Le propriétaire des lieux leur avait naturellement offert la location pour le reste du séjour. En contrepartie, les cinq matins restant avant leur retour à Paris. Ils avaient dû s'asperger de poignards liquides. Dix secondes avait été leur seuil de tolérance pour attaquer les pistes un minimum propres.

Se séchant et s'habillant à toute vitesse, Kléo fila pour arriver à la gare RER. Après quinze minutes d'attente interminable sur le quai, il s'installa

dans le train, direction la capitale. Assis côté fenêtre, il repensa à ses troubles nocturnes. Perdait-il la tête ? Quelle personne normale faisait le même rêve tous les jours pendant six mois ? Et cette douleur chronique ? Devait-il consulter quelqu'un à nouveau ?

Les yeux perdus dans la grisaille matinale, Kléo ne vit que tardivement l'image renvoyée par la vitre. Quand il se focalisa sur le reflet de l'intérieur du train, il le vit, au milieu des usagers.

Là où les gens étaient habillés de manière chaude et classique, l'homme en chemise d'été le fixait intensément. Il tenait d'une main la barre de soutien métallique, un sourire inquiétant étirant ses lèvres sous un début de barbe grisonnante. Son haut, toujours à manches courtes, avait des motifs excentriques cette fois.

Kléo tourna vivement la tête vers le groupe de personnes. L'homme n'y était plus. Sa voisine de siège, une vieille dame, sursauta à sa réaction. Effarouchée, elle quitta sa place à la station suivante sans que le jeune homme n'y prêtât attention. Son regard restait fixé sur la barre métallique.

Il descendit à la Gare du Nord pour un sprint final vers son établissement. Malgré sa bonne foi, il savait qu'il allait écoper d'une nouvelle heure de dissertation. La petite course lui fit du bien néanmoins. Reprenant son souffle devant l'entrée de l'établissement, il ressentait moins le malaise lié à ses douleurs fantômes.

Madame Chapuis était absente de son bureau. « Le proviseur l'a demandée à l'étage, lui expliqua Pierre, un surveillant. File en cours Kléo, c'est ton jour de chance ! ». Il avait histoire-géographie ce matin. Très conciliante pour le jeune Kléo, Madame Peyret l'invita simplement à aller s'asseoir quand il se présenta, tout confus.

Du fond de la classe, les Deux Ombres le mimèrent en train de souffler sur des bougies imaginaires, les joues gonflées par l'effort. Leur manière à eux de lui souhaiter un joyeux anniversaire en silence. Depuis le début de la semaine, ils étaient excités à l'idée de visiter sa « chaumière de paysan » comme ils l'appelaient.

- T'ai-je autorisé à t'installer à côté de moi ? demanda Lydia.
- Et moi, t'ai-je autorisée à me donner ton avis ?
- Ah bah ça y est, tu deviens comme eux ! Je craignais de voir ce jour arriver. Tu es passé du côté obscur...
- Qu'est-ce que tu viens de dire ?
- Que tu devenais comme Vince et Sadio.

– Non, tu as dit « côté obscur », sourit Kléo. Tu as enfin vu La Guerre des Etoiles ?

– L'épisode I, oui.

– Alors, comment as-tu trouvé l'histoire ? Tu ne trouves pas que Yoda...

– Kléo, intervint l'enseignante, sois en retard en silence s'il te plait.

– Désolé Madame.

Le professeur eut un sourire compréhensif à son égard. Elle qui croyait son brillant petit historien en herbe trop sérieux constatait que sa jeunesse le rattrapait.

Cette semaine, Kléo s'était retrouvé plus souvent à côté de Lydia en cours que Karine qui lui laissait volontiers sa place. Et leur complicité se renforçait avec un naturel déconcertant. Lundi dernier, quand Kléo s'assit à côté d'elle pour la première fois, ce fut l'amorce.

– Newton a dû se tromper, lui avait-elle soufflé pendant qu'il s'installait.

– À quel sujet ?

– Eh bien, pour la pomme. Elle n'a pas forcément été attirée par la Terre. L'inverse doit être aussi faux d'ailleurs.

– As-tu une preuve de cette nouvelle théorie ? avait-il rétorqué, se décontractant quelque peu.

– Oh mais oui, et elle se trouve juste à ma droite ! Tu n'étais pas si attiré que ça par le devant de la classe finalement. Ravie de te voir assis à côté de moi, pour une fois...

– Ne t'y habitue pas. Si tu deviens aussi bavarde que les deux ombres, je retourne avec les élèves sérieux !

Un jeu de vanes commença alors entre les deux amis sous l'œil amusé de Karine.

À la pause de dix heures, Sadio les observa se diriger ensemble vers les distributeurs. Lorsque la lumière se fit dans son cerveau, ses lèvres n'eurent pas le temps de remuer qu'il reçut un coup de coude bien placé d'un démon asiatique.

– Aïe, mais Karinou,...

– Il n'y a pas de « Karinou », coupa-t-elle. Tu vas pour une fois garder tes blagues vaseuses ! Et c'est valable aussi pour toi Vince !

– Ça va, ya rien de méchant ! Si on ne peut plus rire de... Non, non c'est bon, on dira rien, hein Sadio ? Soit gentille, range ton magazine.

Les yeux plissés par le soupçon, Karine s'exécuta, plaçant son hebdomadaire dans son sac comme si elle rengainait un sabre.

– On peut en discuter entre nous au moins, non ? hasarda prudemment Vincent.

– Pour dire quoi ? demanda Karine.

– Bah ouais, Vince, pour dire quoi ? reprit Sadio. Ils s'kiffent et puis voilà.

– Juste que j'étais content pour Lydia. Regardez-là.

Les trois camarades se trouvaient sous le préau, juste à côté de leur salle de classe, à observer leur amie. Des spasmes de rires l'agitaient à chaque remarque de Kléo. Ensemble, ils montèrent un petit escalier en direction des distributeurs de boissons surplombant la cour. La jeune fille était accrochée au bras du jeune homme. L'expression de son visage était lumineuse. Une scène qui, ils ne le savaient pas encore, se répéterait régulièrement.

– T'as raison frérot ! On dirait presque qu'il n'y a rien eu l'année dernière.

– Presque Sadio, dit Karine. Plus un mot à ce sujet. Si on veut qu'elle oublie, on doit oublier nous aussi.

– Tu n'es pas possible, s'exclamait Lydia devant la machine pendant que Kléo commandait un café. Et depuis quand les Jedis devraient forcément être des hommes ?

– Il y a des femmes, tu le verras dans le deuxième volet. Je dis juste qu'elles sont un peu moins représentées. La distribution aurait peut-être été différente si ça n'avait tenu qu'à moi. Et puis regarde, Natalie Portman a tout de même le rôle d'une reine, ça n'est pas rien. Prends des films comme « Jeanne d'Arc », « Le Cinquième Élément », « À armes égales », « Jacky Brown », et même « La Boum » tiens ! Tous ont des femmes dans le rôle principal.

– J'avais mal compris. Pendant un moment je te croyais macho.

– Mais qui te dit que ce n'est pas le cas, Femme ?

– Je le sais, c'est tout, Presqu'homme.

– Touché ! Tu m'as eu là. Au fait, pour ce soir, c'est toujours bon ?

– Quelle question ! Je ne raterai ce voyage en rase-campagne pour rien au monde.

– Ah les Parisiens ! Pour vous, dès qu'on dépasse le périphérique, on est loin de la civilisation. En tout cas, ça me fait plaisir que vous veniez tous les quatre.

– Le plaisir est partagé.

Nouveaux regards complices, nouvel entrecroisement des pensées, nouvel arrêt temporel. C'est au moment où le bip du café sonna que Lydia et Kléo réalisèrent qu'ils étaient accrochés l'un à l'autre. Hésitants et gênés à la fois, ils se détachèrent pour prendre leurs gobelets fumants de la machine.

Ils eurent spontanément le même réflexe, chercher où se trouvaient Vince et Sadio. Par chance, ils disputaient un « deux contre deux » devant l'un des paniers de basket avec Martin et Jeff, deux autres camarades.

Les cours finissaient tôt le vendredi. La bande des quatre était censée venir au repas en voiture en fin de journée. Cela laissait à Kléo le temps de faire quelques courses. Il se rendit à la supérette en prenant la rue Louis Blanc jouxtant le lycée, puis traversa le pont passant au-dessus de la voie ferrée proche de sa salle d'anglais. L'adolescent y percevait ponctuellement l'écho percutant d'un train sur des rails quand il était en cours. Il pénétra dans le petit commerce, à la première rue à droite.

Kléo y revit à nouveau le vieil homme.

Il choisissait des légumes quand les miroirs disposés au-dessus des étalages lui renvoyèrent la silhouette bronzée en chemise d'été. Impossible de se méprendre, l'homme mystérieux sortait par les portes automatiques, jetant un coup d'œil furtif à Kléo au passage. Lâchant son sac à dos et ses provisions, le lycéen courut vers lui. À l'extérieur, personne.

– Jeune homme, veuillez me suivre dans le magasin s'il vous plaît !

Le vigile, un grand homme en costume sombre, avait posé une main ferme sur l'épaule de Kléo. Il se confondit en excuses, expliquant qu'il avait cru reconnaître quelqu'un.

– Mon sac est encore au rayon Fruits et Légumes, Monsieur. Je comptais revenir.

L'homme le laissa finir ses courses sans cesser toutefois de le fixer. Kléo s'irritait moins de cette surveillance que de ce vacancier fantôme.

Les quatre invités arrivèrent à dix-neuf heures pile. En leur ouvrant la porte, Kléo fut ravi de voir une scène habituelle. Que ce soit à Paris ou

ailleurs, Karine et Lydia criaient sans arrêt sur Vince et Sadio. Les garçons, eux, jouaient leur rôle d'innocentes victimes, comme d'habitude.

– Bienvenue !

– Ben dis donc, sympa la baraque, dit Vincent. T'es pas si mal loti que ça.

– Je n'ai pas à me plaindre, sourit Kléo. Ne restez pas là, entrez !

Pénétrant dans le vestibule, ils retirèrent leurs chaussures. Le sol était recouvert d'un parquet sombre et brillant. Ils furent agréablement surpris d'être réchauffés à son contact. « C'est le chauffage au sol, expliqua Kléo. On utilise la géothermie<sup>10</sup>, ça fait des économies ». Les murs du salon invitaient à l'évasion. De couleur blanc-crème, ils étaient ornés de cadres photos avec Kléo et sa mère dans différentes parties du monde. Des sites mythiques, comme les grandes pyramides d'Égypte, au Temple d'Argent au Japon, à chaque cliché il était possible de passer d'un continent à l'autre. Leur ami, de tout petit à aujourd'hui, avait visiblement beaucoup voyagé. Un canapé d'angle en cuir noir était disposé devant un équipement home-cinéma complet. La pièce, longiligne, était plus profonde qu'il n'y paraissait. Sur la gauche, une bibliothèque en ébène, contenant livres et DVD, faisait face à une cuisine américaine. Au centre trônait une table allongée, de la même couleur que le meuble. Couverts et boissons sucrées y étaient déjà disposés. Une cheminée en pierres anciennes ainsi que des poutres en bois verni au plafond, apportaient une touche rustique à l'ensemble. Les amis de Kléo étaient séduits par cette décoration épurée et chaleureuse à la fois.

– Bonsoir, les jeunes ! Moi c'est Marianne, la maman de Kléo. Alors, les deux joyeux loufoques à la bouche ouverte doivent être Vincent et Sadio, c'est bien ça ?

La maîtresse de maison leur tendit la main avec un immense sourire.

– Euh, bégayèrent ensemble les intéressés en la lui serrant. Enchanté Madame.

– Appelez-moi Marianne. Et toi, tu dois être Karine.

– Oui. Ravie de faire votre connaissance.

– Et voici la ravissante Lydia.

Marianne avait par instinct deviné qui était qui en découvrant les quatre visages. Rien n'échappait au regard ni aux oreilles d'une mère, l'adjectif

---

<sup>10</sup> Consiste à utiliser la chaleur sous-terrainne pour alimenter un foyer en chauffage.

qualifiant Lydia n'était pas placé au hasard. Elle ne savait pas, jusqu'à aujourd'hui, que son fils aimait les yeux verts.

– Heureuse de vous rencontrer.

– Depuis le temps que Kléo me parle de vous tous. Bon, allez vous laver les mains et revenez illico-presto. Amour, tu leur montres la salle de bain ?

– Oui, oui, dit Kléo, les oreilles étrangement rouges.

Dans un calme olympien, tout le monde traversa le reste du salon pour se retrouver dans une vaste pièce aussi moderne que stylisée. Dans la salle d'eau, les murs carrelés de céramique bleue et blanche offraient un décor à l'orientale. Les mosaïques peintes sur la céramique, en courbes et en symétrie, invitaient à voyager au Maghreb.

– Ouah, ça m'épate vieux, dit Vince. Vous avez un très bon décorateur.

– Tu pourras la féliciter directement, elle est cuisinière ce soir. Ma mère est très bricoleuse à ses heures. Et puis, en tant que diplômée d'histoire, les idées ne lui manquent pas.

– Ce qu'elle est jeune, dit Karine. Elle a dû t'avoir très tôt !

– On la prend souvent pour ma grande sœur quand on sort en dehors de Saint-Rémy.

Les hors-d'œuvre confirmèrent aux adolescents que Kléo avait une super maman. Marianne leur avait préparé une macédoine de légumes agrémentée d'œufs et de crevettes fraîches, le tout accompagné d'une sauce à l'aneth faite maison. Ce fut régalés par cette entrée en matière qu'ils dégustèrent un gigot d'agneau avec pommes de terre rissolées et haricots verts. Une sauce aux champignons, gouteuse à souhait, nappait le plat.

– Madame..., dit Sadio la bouche pleine. J dois vous dire, normalement j fais vachement gaffe à c'que j mange à cause de l'athlé. Mais là, j'peux pas, c'est trop bon. Vous déchirez ! Aïe, mais quoi Chun Lee, qu'est-ce que j'ai fait encore ?

– T'es pas possible, avale avant de parler ! Excusez-le Madame.

– Ha ha, ce n'est rien, ne le frappe pas voyons. Et appelle-moi Marianne ! On n'est pas à l'Elysée non plus. Merci Sadio, c'est très gentil. Lydia, j'ai cru comprendre que tu faisais du théâtre ?

– Oui, sourit la jeune fille en regardant Kléo qui faisait mine d'être ailleurs. J'aime bien les œuvres majeures de Racine et de Shakespeare. D'ailleurs ma troupe présentera « Le songe d'une nuit d'été » en mars prochain. Mais ce que j'aime par-dessus tout, ce sont les pièces modernes.



– Il faut avoir un certain talent pour la comédie. Tu dois être douée.

– Je tiens ça de mon père. Vous devez le connaître.

– Je l’ai vu deux ou trois fois à la télé. Il m’a l’air compétent et... politique. Et ta maman, que fait-elle ?

– Elle est agrégée d’économie et donne des conférences un peu partout dans le monde. Ces temps-ci, je vois plus les gardes du corps que mes deux parents. Ils se sont rencontrés à Sciences-Po<sup>11</sup>. Quand j’ai choisi la voie scientifique l’année dernière, ils ont crié au loup !

– Il faut faire ce que l’on aime. Que souhaites-tu faire après le lycée ?

– Anthropologie et archéologie en option. Je n’ai suivi la voie scientifique que dans ce but. Je projette d’aller étudier à Alicante. Ma mère est d’origine espagnole, ce sera l’occasion de perfectionner mon autre langue.

– Oh, hablas español, intervint Kléo. Estas segura de tû ? Tû proyecto de estudias me parece un poquito demasiado ambicioso... (Oh, tu parles espagnol. En es-tu sûre ? Ton projet d’études me paraît un peu trop ambitieux).

– Nada es imposible. Mirate, ahora tienes el valor de hablar conmigo, mientras que antes... (Rien n’est impossible. Regarde-toi, aujourd’hui tu as le courage de me parler, alors qu’auparavant...).

Malgré leurs connaissances en castillan, Karine et les deux autres garçons bottèrent en touche. Seule certitude pendant cet interlude, Kléo avait perdu la joute verbale. La dernière phrase de Lydia fit revenir son visage au rouge framboise.

Le repas terminé, Karine aida Marianne à faire la vaisselle. Sadio et Vincent, après avoir sommairement visité la chambre de leur ami – trop remplie de livres à leur goût – décidèrent de s’amuser dans le jardin. Armés du bâton et de l’épée d’entraînement de Kléo, ils s’adonnèrent à un combat aux mouvements aussi hasardeux que l’était leur imitation de l’accent chinois.

– Ils sont amusants, dit Marianne qui les observait de la cuisine.

– Désespérants, vous voulez dire ! Même majeurs, ils se comportent comme des enfants.

– Tu sais, malgré mes trente-quatre ans, je me joindrais bien à leur combat de Samourais.

– Les Samourais avaient plus d’honneur et de tenue que ces deux-là. Ah, je vois ce que vous voulez dire. J’exagère un peu les choses,

---

<sup>11</sup> Ecole des Sciences-politiques.

heureusement qu'ils sont là pour nous faire rire. Surtout pour Lydia, vous savez !

– Ah oui ?

– Oui elle,...

Karine s'arrêta net, réalisant qu'elle commettait une bévue. Elle se mordit les lèvres de dévoiler ainsi des choses personnelles à une parfaite inconnue. De par sa douceur et sa bienveillance, Marianne invitait sans le vouloir à la confiance.

– Disons juste que l'année dernière a été très difficile pour elle. Heureusement qu'ils étaient là. Je suis de mon côté obligée de jouer les méchants flics pour équilibrer les choses, vous comprenez ?

La mère de Kléo répondit par un sourire silencieux. Son ami avait de qui tenir cette gentillesse innée et naturelle. Karine s'interrogeait toutefois. Cette femme savait-elle ce que la Japonaise avait découvert il y a peu au sujet de son fils ?

Lydia découvrait avec surprise l'univers créé par Kléo dans sa chambre. L'espace était réduit mais très bien agencé. La pièce mansardée contenait un nombre incalculable de livres et de films rangés dans des étagères faites sur mesure.

Une véritable flotte aérienne protégeait ce sanctuaire littéraire et cinématographique. Où qu'elle promenât son regard, elle tombait sur divers modèles d'avions miniatures : du P-51 utilisé lors de la Seconde Guerre mondiale, au Mig-29 russe ou encore le F18 américain.

Au fond de la pièce se trouvait, suspendue au plafond, une toile de projection. Juste en-dessous, tout un équipement audiovisuel faisait face au canapé transformable : lecteur Blu-ray, DVD, magnétoscope, console de contrôle des enceintes placées stratégiquement dans toute la pièce. Rien ne manquait pour s'offrir des séances de cinéma maison.

– Je ne savais pas que le fils caché de Scorsese habitait ici. Ça a dû te coûter une petite fortune tout ça.

– Ma mère me gâte un peu trop à vrai dire. À la mort de mes grands parents, elle a hérité de cette maison inhabitée. Elle a vendu sa maison d'enfance en Bretagne, ce qui lui a permis de tout rénover de ses mains. J'aimerais avoir son don pour le bricolage. Il ne restait plus beaucoup d'argent après ça. Alors elle s'est mise à faire les commissaires priseurs et les brocantes. Elle continue d'ailleurs, tout le matériel que tu vois ici est le fruit de négociations serrées.

– Je l’admire, dit-elle en effleurant les livres disposées sur la bibliothèque. S’occuper de toi toute seule aussi jeune...

– Marianne n’a jamais voulu refaire sa vie, répondit Kléo pensivement. Lydia, crois-tu que l’on puisse aimer une personne à tel point qu’à sa disparition, on ne songe même pas à combler le vide qu’elle nous laisse ?

La jeune fille se détourna des ouvrages pour regarder Kléo, accoudé à la fenêtre, perdu dans ses pensées. Quand il était interrogatif, son regard se dirigeait vers le haut, comme si la réponse se trouvait dans les astres. Les différents aspects de sa personnalité apparaissaient successivement à Lydia. Autant de spirales qui l’hypnotisaient et la fascinaient à chaque nouveau virage.

À l’arrivée du jeune homme à Colbert, elle l’avait d’abord cru introverti et renfermé sur lui-même. Totalement faux, Kléo était un bavard invétéré ayant toujours quelque chose à dire, parfois à la limite de la saturation mentale pour qui l’écoutait. Lydia mettait ça sur le compte de son enthousiasme permanent.

Elle l’avait par la suite cru confiné dans son monde plein d’optimisme. Encore faux, sa langue s’était déliée cette semaine. Lydia avait découvert quelqu’un très au fait des réalités économiques et politiques. Kléo s’inquiétait de ce « monde civilisé qui basculait dans des dérives matérielles et idéologiques ». Pour lui, le cœur du sujet était complètement négligé : l’Homme. Pour un peu, elle l’avait presque confondu avec son père.

Comme pour n’importe quel garçon, elle pensait que les réflexions sentimentales n’étaient pas son fort. Et ce soir, elle avait de nouveau tort. Une sensibilité particulière émanait de cette inquiétude pour celle qui lui avait donné la vie.

– Je ne sais pas, répondit-elle. J’aime à croire qu’aimer quelqu’un, c’est le porter à jamais dans son cœur, au même titre que son père ou sa mère.

– La mienne n’a jamais semblé triste ou seule. Si tu la voyais au quotidien, elle est si joyeuse. Je ne pense pas être vaniteux en disant que j’ai la meilleure mère du monde. Mais je me demande, sa vie de femme, qu’en fait-elle ?

Il semblait vraiment préoccupé par cette question. Même à ce moment là, Lydia ne pouvait empêcher les papillons dans son ventre de battre frénétiquement des ailes. Kléo réveillait des sentiments qu’elle pensait ne plus jamais avoir pour personne.

– Droite ou gauche ? demanda-t-elle.

– Quoi ?

– Droite ou gauche ? Réponds sans réfléchir.

– Euh, disons gauche.

S'asseyant sur le rebord de la fenêtre, face à lui, Lydia lui retira de l'index le cil tombé sur sa joue.

– Bon côté, tu as le droit à un vœu !

– Ça t'en fera deux, Poto ! cria Sadio faisant irruption avec tous les autres, un gâteau dans les mains.

Naturellement, Kléo eut droit au « Joyeux anniversaire » chanté en chœur par sa mère et ses amis. Gêné et content à la fois, il souffla les bougies de ses dix-sept-ans.

Et les cadeaux suivirent. Sadio et Vincent lui offrirent un lecteur mp3.

– Tu nous faisais pitié sans écouteurs dans les oreilles quand t'arrivais le matin, dit Vincent. T'as huit gigas de mémoire dans ce petit joujou.

Karine lui offrit un Katana de verre. Kléo voulut refuser quand il sut la provenance du sabre japonais.

– C'est un honneur pour mon grand-père et moi. Lui-même me l'a suggéré. Il m'en sculptera un autre, tu me vexerais en ne l'acceptant pas. Et attention à toi si tu persistes, j'ai mon magazine dans mon sac à main !

Lydia lui offrit une veste en cuir très tendance. Mise sur ses épaules, elle donnait tout de suite à Kléo une autre allure en épousant parfaitement sa silhouette longiligne.

– L'hiver est presque là et tu dois mettre quelque chose de classe. Fini le look trop sérieux. À défaut de parler comme un vrai jeune, tu vas y ressembler, vieux pépé.

– Mais tu es folle ! s'exclama Kléo. Ça a dû te coucher cher.

– Pas plus que de te voir dans cette veste informe en plein novembre.

Pas fan de mode pour un sou, sobriété était le maître mot dans les achats vestimentaires de Kléo. Ses pulls et pantalons ne portaient la griffe d'aucune marque connue. Ses baskets, sans être bas de gamme, n'avaient pas de virgule ou de jaguar sur les côtés. Sans être ostentatoire, et avec un côté très classique, il se distinguait par un genre trop mature pour son âge.

– Papi te dit merci !

Il la gratifia d'un bisou sur la joue. Surprise par l'audace de son ami, elle ne contrôla pas elle non plus ses rougeurs aux joues.

La soirée se poursuivit par des jeux de sociétés. Du Uno au Monopoly, deux escrocs de premier ordre se faisaient remonter les bretelles par trois femmes en colère. Sadio posait les mauvaises cartes de manière si anodine

dans le jeu de rapidité que Karine ne s'aperçut du subterfuge qu'au troisième tour de table. Quant au jeu de plateau, Marianne ne put que constater l'erreur de confier la banque à Vincent. Les Deux Ombres se retrouvèrent privées d'une nouvelle part de Forêt Noire, à la satisfaction de toute la table.

Il était un peu plus d'une heure du matin quand la joyeuse troupe décida de prendre la route, direction Paris. Poignées de mains improvisées pour les garçons, embrassades pour les filles, et la Toyota Yaris de Lydia quitta l'allée lentement. La semaine dernière, ils avaient fêté en grande pompe son permis fraîchement obtenu en boîte de nuit, un souvenir hilarant pour Kléo. Vincent était complètement soûl quand ils en sortirent. Une Renault Mégane noire aux vitres teintées suivit quelques secondes après.

– Qu'est-ce que c'est, cette voiture derrière eux ? s'enquit la mère.

– Les gardes du corps de Lydia, répondit son fils, le regard fixé sur la Toyota dont il ne percevait plus que les feux. Ils sont tout le temps postés à la sortie du lycée.

– Ils auraient pu rentrer manger un bout.

– Ils doivent se faire les plus discrets possibles. Ordre de Lydia la terreur.

– Oh, je vois. Bon, moi je vais faire dodo, dit-elle en embrassant son fils sur la tête. Bonne nuit, mon chéri.

– Marianne ?

– Oui, répondit-elle en se retournant avec un sourire, les bras croisés sous sa veste longue.

– Merci pour ce soir.

Après un petit clin d'œil, Marianne rentra et ferma la porte derrière elle. Elle le connaissait sur le bout des doigts, il était parti pour l'un de ses instants de contemplation. Malgré la température assez fraîche, le ciel était dégagé et l'hypnose astrale agit très vite sur le jeune sagittaire. Encore et toujours les mêmes pensées : « *Et si je pouvais m'en rapprocher, de toutes ces étoiles? Et si je pouvais les côtoyer au-delà des nuages par la force de mon esprit ?* ».

Un bruit de craquement le ramena sur terre. Il provenait du sapin. Kléo avança, méfiant. Plus il se rapprochait, plus les contours d'une silhouette derrière le tronc s'affirmaient. Quelqu'un se dissimulait grossièrement.

– Montrez-vous ! cria le jeune homme.

L'inconnu finit par s'éloigner du tronc. L'ombre des branches ne permettait que de discerner sa forme, sombre et en mouvance. Quand il se rapprocha des réverbères de la maison, l'adolescent ne put s'empêcher d'avoir un léger mouvement de recul.

– Salut Gamin.

– Vous ! Je n'hallucinai pas. C'était vous dans le train il y a un mois ? Et aujourd'hui ? Que venez-vous faire devant chez moi ? Je vous suggère de repartir d'où vous êtes venu. Tout de suite !

L'homme à la chemise hawaïenne était une nouvelle fois présent. Jusqu'ici, Kléo n'avait pas fait gaffe au reste de sa tenue : un pantalon en toile claire et des sandales. Mains derrière le dos, l'homme le regardait d'une étrange manière de ses yeux sombres.

– Calme-toi, j'ai à faire avec toi. Et tu vas devoir m'écouter.

– Vous m'avez entendu ? dit Kléo, une tension dans la voix. Passez votre chemin Monsieur ! Je ne plaisante pas.

– Ecoute le même, j'ai pas le temps de jouer. Maintenant que t'es seul, on va pouvoir...

L'homme se rapprocha d'un peu trop près. À toute vitesse, Kléo saisit son bras droit et l'emmena au sol, une clé dans le dos.

– Vous allez vous en aller maintenant !

– Gamin, je te conseille vivement de me lâcher, si tu ne veux pas te prendre une torgnole.

– Vous plaisantez ! Vous me suivez jusque chez moi et je devrais vous écouter ? Je vous le redemande, qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

– Stupide morveux. Va falloir t'éduquer un peu.

La réaction fut violente et inattendue. Par une force insoupçonnée, le vieil homme, face contre terre, réussit à se détacher de la clé. Comme il l'avait promis, le revers de son poing percuta la mâchoire de l'adolescent. Kléo tomba à la renverse, sonné. Quand il voulut se relever, l'homme était déjà sur lui, les jambes campées de chaque côté de sa tête.

– Bouge pas ! Tu risquerais d'être surpris de voir ce qu'un vieux briscard comme moi peut faire.

– Que voulez-vous ? Je vous préviens, n'essayez même pas de rentrer chez...

– Oh, tu vas la boucler à la fin ? Ecoute un peu, tu vas rater une occasion d'apprendre quelque chose. Ça fait un bail que je t'observe. Non, t'as pas rêvé, c'était bien moi il y a trois semaines dans le wagon.

Il prit sa respiration, avant de rajouter.

– Je m’appelle Carlos. Je suis le guide des Maîtres des Rêves. Et toi, Gamin, t’es un Maître des Rêves.

– Un quoi ?

– Un Maître des Rêves.

– Vous vous moquez de moi, c’est ça ? Bon, où est là caméra cachée ? Allez, c’est bon, tout le monde peut sortir.

– T’as rien écouté de ce que je viens de te dire on dirait. Tu crois que je me suis tapé le trajet, de Rio à ici, pour m’amuser ? T’es le futur défenseur de l’existence et je vais te former à ça. Tu me crois pas, c’est ça ?

– Ce que je crois, c’est que j’ai devant moi un intrus qui a oublié sa doudoune.

– Les mêmes, faut tout leur apprendre. Dis-moi un truc, Monsieur Je-sais-tout, à quoi tu rêves ces derniers temps ?

– Je...

– Tais-toi, j’attends pas de réponse.

Le vieillard s’accroupit à hauteur de la tête de Kléo. Il lui parla d’une lenteur volontaire :

– As-tu mal à la poitrine par moment ? As-tu eu l’impression de sentir ton corps vibrer à Palaiseau, quand tu étais dans les nuages ?

Redressé sur ses coudes, Kléo fixait l’homme, abasourdi. Ce Carlos décrivait avec une précision inquiétante tous ses symptômes. Était-il l’auteur de ces attaques somatiques et psychiques ? Ses terminaisons nerveuses le picotaient de nouveau, comme si elles faisaient écho à une résonance extérieure.

– Bien, t’as retenu la leçon : la fermer et m’écouter. Tu dois te sentir vibrer à nouveau je parie. C’est normal, c’est parce que je suis juste à côté de toi. Et ces fichues lumières qui te sifflent dans les oreilles, elles réveillent des sentiments qui te pressent le cerveau comme un citron, j’ai pas raison ? Et ces rêves qui t’empêchent de te réveiller à l’heure ? Tout ce qui t’arrive actuellement est normal. Ton pouvoir t’appelle, et tu lui réponds pas.

– Mon pouvoir ?

– Oui Gamin. Comme ton statut l’indique, t’es capable de maîtriser tes rêves et ceux des autres.

– Des autres ?

– Toute personne endormie dans le monde. Enfin bref, t’as un don, mais pour le piger, faut que t’acceptes ce pouvoir. Si tu réponds pas aux

soupirs des Lumières – c'est leur nom – ça va empirer. Si je suis là ce soir, c'est que c'est le moment.

– Le moment ?

– Un vrai perroquet dis-donc ! Le moment pour toi d'apprendre à rêver. Ecoute bien Gamin, tu vas encore revoir ces Lumières, c'est ton lot quotidien. Sauf qu'à partir de ce soir, tu tenteras plus de t'échapper. Quand elles te bombarderont d'émotions, tu vas les accepter, et essayer de les séparer. Sépare les contraires pour gérer tes troubles. Tu verras, après avoir réussi ça, le sommeil te sera différent. Non seulement tu dormiras et te réveilleras quand tu veux mais en plus tu contrôleras tes rêves, comme si tu les imaginais éveillé. C'est ce qu'on appelle le « Premier Pas du Rêveur ».

– Je ne comprends rien.

– Fais ce que je te dis, tu pigeras en situation. Bon, j'y vais. On se revoit bientôt. Tiens, pour ta bouche.

Le vieil homme lui laissa un mouchoir en tissu bleu. « *Ça va guérir dans tes rêves bonhomme. Si t'acceptes les Lumières, elles y veilleront* ». La phrase résonnait dans sa tête alors que l'étrange personnage disparaissait à nouveau derrière le sapin.

Seule trace de sa présence avec le tissu, des empreintes de pas à la droite de Kléo, encore accoudé dans l'herbe. Il n'était donc pas fou, ce vieux touriste – Brésilien d'après ce qu'il avait compris – était bel et bien réel. Cela ne le rassurait pas.

Sa mère avait éteint les lumières quand il rentra. Il était deux heures du matin lorsqu'il trouva le sommeil.



## 6. Enquête sensible

– Oui, tout à fait. Il a été inclus dans nos effectifs cette année sur dérogation. Il est dans la classe de Terminale Scientifique 2. Delphine, allez donc chercher Kléo s’il vous plait.

La CPE s’apprêtait à s’exécuter quand Catherine intervint :

– Ce ne sera pas nécessaire, Monsieur le proviseur. À quelle heure son dernier cours se termine-t-il ?

– Eh bien, dit l’homme de petite taille en consultant l’emploi du temps des TS2, il a une heure avec Monsieur Lesueur en Physique, puis trois heures de mathématiques avec Monsieur Brocard. Il sera sorti pour midi trente.

– Je n’abuserai pas de votre temps plus longtemps. L’enquête est encore en cours, la discrétion est de rigueur. Je vous demanderai donc de ne pas parler à Kléo de ma visite s’il vous plait.

– Bien entendu.

– A-t-il fait quelque chose de grave ? demanda Delphine Chapuis.

– Comme je vous le disais, l’enquête est en cours et votre élève est un témoin potentiel. Encore merci pour votre coopération.

Catherine quitta le bureau du proviseur, une vaste pièce meublée dans le style Louis XV. Une atmosphère feutrée et sombre contrastait avec les ailes des salles d’études aux couloirs blancs et aux immenses fenêtres. Celles-ci donnaient toutes sur la cour intérieure, où quelques arbres de bonne taille gratifiaient d’un ton coloré l’établissement en forme de U.

Après observation des allées et venues de Kléo Lucien, l’analyste avait décidé de prendre des informations plus précises à son sujet. Pendant près de deux semaines, elle l’avait donc suivi à son insu dans ses moindres déplacements : bibliothèque, cinéma, foot, athlétisme, dojos dans les Yvelines ou chez l’une de ses camarades à Paris, et bien sûr chez lui. Il n’avait aucune interaction avec une quelconque personne sortant de son cadre scolaire et extrascolaire.

Tout ce que lui avaient raconté le proviseur du lycée et la CPE s'avérait cohérent avec ses propres données. Kléo avait effectué ses classes de Seconde et de Première scientifique dans un lycée situé dans la commune de Gif, proche de Saint-Rémy. Le bâtiment était en attente de fonds pour une reconstruction suite à une étrange tempête. Ce détail intriguait Catherine. Christian lui avait communiqué les relevés de Météo-France. Ce jour-là, les anémomètres avaient enregistré des vents ne dépassant pas dix nœuds dans la région. Même pas de quoi faire danser un arbuste.

Kléo avait par la suite obtenu une dérogation pour Paris. Sur les photocopies de son dossier scolaire, Catherine n'avait rien trouvé de particulier, hormis des retards répétés depuis son arrivée dans la capitale.

Depuis plusieurs semaines, Catherine bottait en touche. Sans réel moyen d'investigation, elle attendait un retour de la part de Farid. Ce dernier était parti en catastrophe deux jours après leur conversation, direction l'aéroport Roissy/Charles-De-Gaulle. La vie de grand reporter dans toute sa splendeur. Catherine comprenait. Du temps des Commandos, elle pouvait être un instant dans les Yvelines à manger avec ses parents, et trois heures après à Téhéran ou Tripoli.

À sa sortie de l'établissement, la jeune femme se sentit observée.

Ils étaient en civil mais leur démarche ne la trompait en rien. Un hochement de tête entendu ainsi qu'un mouvement de lèvres à peine perceptible, sauf pour des yeux d'ancien soldat d'élite, lui confirmèrent qu'au moins deux professionnels aguerris et dangereux n'étaient là que pour elle. Ils se croisèrent à l'angle de Louis Blanc et de Château-Landon. L'un venait dans sa direction, l'autre disparaissait au coin du lycée.

Vêtus de manteaux semi-longs, ouverts alors que la température frisait le zéro, elle devinait ce que pouvaient porter les hanches de ces colosses à la physionomie similaire. Par le passé, elle-même avait utilisé des vêtements amples pour dissimuler son arsenal.

L'agent de terrain en elle devint alors très attentif à son environnement.

Catherine ne se soucia pas de l'homme venant dans sa direction. Quelques élèves trainant devant l'entrée la protégeaient de toute intervention à découvert. Tout en continuant d'avancer, elle plaça le dossier « Kléo » dans son sac à main le plus naturellement du monde. Elle en profita pour y saisir le petit Luger qui l'accompagnait depuis son arrivée aux USES. L'arme habilement dissimulée dans la poche extérieure de sa veste, elle continua d'avancer du même pas tandis que l'homme

suspect la dépassait sans un regard. Ce visage taillé à la serpe était celui d'un professionnel, sans nul doute. Elle espérait ne pas avoir de passants trop proches d'elle au moment d'agir.

Une Golf remonta la rue Louis Blanc, en direction du pont, chemin qu'avait pris l'autre complice qui devait sûrement guetter sa venue. Le reflet des vitres du véhicule lui confirma son intuition. Il n'était pas seul. Adossés au mur, deux autres assaillants se tenaient prêts.

Catherine poursuivit de la même foulée tranquille, sans hésitation. Elle connaissait leur position, il fallait juste agir en conséquence. Le quatrième homme, dans son dos, n'était là que pour lui couper toute retraite. Il ferait demi-tour dès qu'elle aurait tourné à l'angle. Tout en dégainant, elle visualisa mentalement toutes les possibilités.

*« Non attends, se dit-elle, s'ils voulaient m'éliminer, un franc-tireur seul aurait suffi. Ils vont agir à mains nues. »*

À deux mètres du point de rencontre, Catherine décida de lâcher l'arme à feu. Prenant un risque certain, elle sortit sa main de sa veste longue. L'occasion d'avoir quelques réponses se présentait peut-être, aussi tentante que dangereuse.

## 7. Première leçon

– Bon résumons, que devons-nous retenir de ce théorème ?

Silence dans la classe. Comme d'habitude devant cette inertie, Laurent Brocard y alla de sa petite phrase bien trempée :

– Allez, un effort les jeunes. Moi, je vous donne à bouffer, si vous ne voulez pas manger...

– Monsieur, intervint Lydia. Il existe un nombre imaginaire «  $i$  » qui s'inscrit dans un univers «  $C$  », l'univers des complexes. Il permet de résoudre des équations dont il n'existe pas de solutions dans l'univers des réels «  $R$  ».

– Très bien Mademoiselle Deschain. Enfin quelqu'un qui se réveille. Mais avec tout ce que je viens de vous montrer, selon vous si je finis ma démonstration, à quoi serait égal ce fameux nombre imaginaire ?

Nouveau silence dans la classe.

– Psst, chuchota Kléo à sa voisine de table. «  $i$  » est un nombre tel que multiplié par lui-même, il est égal à  $-1$ .

La jeune fille répéta mot pour mot ce qui lui avait été soufflé.

– Je suis rassuré, dit le professeur. Je n'aurai pas parlé dans le vent aujourd'hui. Effectivement, «  $i^2 = -1$  », dit-il en inscrivant le résultat au tableau. De ce fait, apparaît un nouvel univers englobant tous les autres, l'univers des complexes.

Le quinquagénaire chevronné poursuivit sa démonstration, inscrivant chiffres et symboles mathématiques compliqués sous les yeux hagards de l'assemblée.

Avoir cours le samedi matin était une sacrée épreuve. Les élèves auraient volontiers échangé cette potentielle grasse matinée contre leur liberté du mercredi après-midi. Kléo avait depuis longtemps noté la fin du théorème sur sa feuille. Il s'était même offert le luxe d'écrire les formules liées aux nombres complexes. Formules qui seraient probablement abordées au cours suivant. Pendant que chacun grattait le papier avec crispation, son regard se porta sur la fenêtre donnant directement sur la rue

Louis-blanc. Les bras croisés, adossé à l'ancienne école communale face à la partie ouest du lycée, le vieil homme attendait.

Son rythme cardiaque s'accéléra à sa vue.

Quand la sonnerie résonna, Kléo ne suivit pas ses amis vers le métro. Devant le passage piéton, il prétexta des courses à la supérette avant son cours de Kung-fu.

– Poto, ça va ? s'enquit Sadio. T'as l'air d'avoir vu un fantôme.

– Oui, oui, je m'inquiète juste pour l'entraînement. Mon maître a prévu des exercices d'endurance et j'ai le souffle court.

– T'es sûr que ça va aller Kléo ? dit Lydia. Tu devrais peut-être manger quelque chose, tu es vraiment pâle.

– J'achèterai des petits-beurre, promis.

– Bon courage pour cet aprèm, amigo ! dit Vincent qui partait déjà. Oublie-pas, dix-heures du mat' à la Villette, demain.

– J'y serai, compte sur moi. Je vous dis à demain !

Karine fixa Kléo pendant qu'il s'éloignait. Lydia, de l'autre côté de la rue du Château-Landon avec les autres l'interpella. Elle finit par se détourner.

Kléo se situait au milieu du pont, au-dessus de la voierie des trains, quand il fut interpellé.

– Eh Gamin, faudrait peut-être regarder autour de toi quand tu marches. Même avec ma cataracte, je me serais vu arriver.

Il était derrière lui, son éternelle chemise sur le dos. « *Comment j'ai fait pour le rater ?* s'interrogea le lycéen. *Je suis forcément passé devant lui !* »

En plein jour, la physionomie du dénommé Carlos était plus appréciable. Kléo avait déjà remarqué son teint hâlé, sa barbe grisonnante et ses cheveux bouclés dans le train. Il n'avait pas distingué ses yeux d'un marron sombre, son front large strié de rides profondes, une fossette au menton, très visible malgré sa barbe ou encore son nez légèrement crochu mais néanmoins harmonieux avec le reste de son visage. Quant à sa stature physique, ses membres supérieurs étaient bien plus épais qu'il n'avait semblé à Kléo de nuit. Sans être gonflés à l'excès, ils se dessinaient nettement, preuves d'un corps sec et d'une musculature affirmée. Par ailleurs, l'homme le dépassait de quelques centimètres. Le lycéen comprenait mieux la correction d'il y a huit jours.

Carlos affichait une expression sévère, nuancée par son originalité vestimentaire. Toujours à manches courtes, il portait aujourd'hui une chemise bleue à fleurs blanches. Un pantalon en toile beige et des sandales complétaient son haut estival. Un simple regard sur le marginal suffisait à frissonner par ce froid presque hivernal. Autre preuve d'une certaine résistance physique, Carlos ne tremblait pas d'un poil.

– Alors, t'as fait ce que je t'ai dit ?

– Oui. Je rêve à ma guise, c'est ahurissant, vous avez...

– Stop, je voulais juste un « oui » ou un « non ». Tu parles trop. Viens, on a à faire.

Le jeune homme tiqua, suspicieux :

– Et où va-t-on exactement ? J'ai Kung-fu dans trois heures.

– Oublie ton cours, Gamin. Aujourd'hui, ton prof c'est moi.

– Et je dois vous suivre sans discuter ?

– C'est l'idée.

Le vieil homme passa les bras derrière son dos. Il faisait des allers-retours sur la largeur du trottoir, puis s'arrêta de profil, toisant Kléo d'un œil.

– Tu crois que c'est un jeu ? Tu doutes encore de ce qui t'arrive, hein le même ?

– Cesse de m'appeler « même » ou « gamin » ! Pourquoi je devrais t'obéir ?

– Mais c'est qu'il me tutoie maintenant, le p'tiot !

– Tu prends cette liberté avec moi, je fais de même. Tu n'as pas répondu, en quoi ai-je à suivre tes ordres ?

– C'est de bonne guerre. Parce que c'est ton rôle. T'es un Rêveur et moi le guide des Rêveurs. Ils font profil bas jusqu'à qu'ils soient prêts. Et toi, t'es loin de l'être. Si tes troubles du sommeil t'ont pas convaincu, le reste le fera.

– Le reste ?

– Tes douleurs à la poitrine, ta perception du monde qui va changer. Sans parler des autres.

– Les autres ? Qui ?

Carlos eut un moment de silence. Il semblait réfléchir à ce qu'il allait répondre.

– T'occupe pour l'instant. Ecoute, là tout de suite t'as deux choix. Tu continues de vivre ta petite vie tranquille et je peux t'assurer qu'elle le

restera pas longtemps. Ou t'apprends ce que tu dois savoir à mes côtés. Mais comme je te l'ai dit, je serai ton maître et tu la ramèneras pas.

– Et tu appelles ça un choix ?

Le vieil homme se rapprocha de lui.

– Gamin, en vérité, depuis ta naissance tu n'as jamais eu le choix. Tu es le Maître des Rêves, cela implique des responsabilités qui te dépassent pour l'instant. Dans quelques temps, quand tu connaîtras ta vraie nature, tu sauras que ton rôle dans ce monde est essentiel. Je sais que t'adores toutes ces histoires de super-héros, je t'observe depuis des années. Je vais te poser une simple question, qu'ont-ils en commun ?

Il fut pris au dépourvu par le ton posé de Carlos :

– Eh bien, leur sens de la justice ? Leur volonté de défendre les faibles ?

– Des principes utopistes. Des accessoires qui cachent leur vraie raison d'être ce qu'ils sont. Creuse plus profond, que défendent-ils tous ?

– Je... je ne sais pas.

– La vie. Ils cherchent à préserver la vie. Ça, c'est dans tes bouquins. Dans notre monde bien réel, c'est le devoir qui incombe au Maître des Rêves. Tu es un maillon fort de l'Existence avec un grand « E ». Si tu as mal à la poitrine, c'est parce que tu sens qu'une partie d'elle s'en va quotidiennement. Et plus ton pouvoir t'appellera, plus ces crises te feront déguster.

– C'est,... c'est complètement dingue. Et pourquoi ce serait moi, ce Maître des Rêves ?

– Ça, je peux pas te dire. Elles t'ont choisi. Les Lumières, tu te souviens ? Ça leur va bien comme nom, hein ? Elles sont les âmes des anciens Maîtres des Rêves, gardiennes de la vie après la mort et garantes du pouvoir des Songes. Tu dois me répondre maintenant, tu choisis quoi Gamin ?

Un TGV passa sous le pont Louis Blanc, rompant le calme ambiant de l'heure du déjeuner. Kléo entendit l'appel d'air de la machine ferroviaire comme un écho lointain, absorbé par cette discussion.

Il regardait d'une toute autre manière son interlocuteur. Quelque chose dans son esprit lui chuchotait que ce qu'il apprenait n'était pas dénué de sens. Trop de phénomènes inexplicables le touchaient. Sa voix intérieure, cartésienne avant tout, lui suggérait deux possibilités. La première, qu'il devenait aliéné. L'illusion était telle qu'il se fabriquait un monde à part, la

faute à ses lectures excessives de Goodkind, Brook, et autres maîtres du genre.

La seconde possibilité lui plaisait davantage. Des changements extraordinaires s'opéraient en lui, aussi inattendus que prometteurs. La magie n'était peut-être pas si loin ! Doubter d'un vieux bouc Brésilien était une chose, de son propre corps, une autre. Non, il ne pouvait être fou ! Pas après tous ces épisodes nocturnes répétitifs.

Avec un sourire en coin sur les lèvres, il répondit :

– Je te suivrai.

– Bon, si la parlotte est terminée, grouille ! On a du boulot.

– On va où exactement ?

– T'occupe. Suis-moi, c'est tout !

Ils avancèrent jusqu'à la fin de la rue Louis-Blanc et prirent à gauche, rue du Faubourg Saint-Denis, changeant ainsi de continent. Le quartier, appelé « Little Jafna », était occupé par une vaste communauté indienne et pakistanaise.

– Raconte, reprit le vieil homme en chemin. Qu'est-ce qui s'est passé dans tes derniers rêves ?

– Les deux premières nuits, j'étais trop accablé pour faire ton exercice. Comme dans mes nuits passées, je me suis élevé jusqu'au ciel. Les « Lumières » sont réapparues. Leurs soupirs m'ont bombardé d'émotions contraires. Elles me tournaient autour et je n'osais plus bouger jusqu'au réveil.

Dans la nuit de dimanche à lundi dernier, j'ai réussi à faire face. Comme d'habitude, le sommeil m'a transporté au ciel. Je ne me suis plus focalisé sur les humeurs qu'engendraient les soupirs.

Kléo marqua une petite pause, en pleine recherche d'un souvenir. Il répondait les mains dans les poches de sa nouvelle veste, décrivant son expérience comme il aurait pu parler du temps qu'il faisait. La tête levée vers le ciel, il ne pouvait constater l'expression étonnée de Carlos.

– Je n'y suis pas arrivé tout de suite, reprit-il. Mais j'ai pris conscience qu'il fallait que je regarde en moi-même. Je me suis alors laissé complètement envahir par ces sons, comme tu me l'avais suggéré. J'ai accepté mes émotions.

Nouvel arrêt dans sa description. Carlos ne le lâchait plus du regard.

– J'ai alors vu ces deux aspects en moi. L'un plein d'espoir et d'optimisme, avec une envie forte d'exister, de s'affirmer. Et l'autre en détresse, rempli d'un désir de s'effacer, de ne plus être. J'ai compris qu'il



fallait que je range mes émotions dans ces deux...ces deux « blocs » de moi. J'ai mis les pensées positives dans le premier aspect de ma personnalité, et les négatives dans le second.

– Et ensuite ?

– J'ai senti tout mon corps vibrer, comme dans le RER. C'était grisant ! Les lucioles ont cessé de bouger. J'ai su alors que je pouvais contrôler leurs déplacements si je le voulais. Elles semblaient attendre un geste de ma part. Je rêve toujours d'elles, mais leur soupir n'a plus cet effet oppressant. Il est au contraire apaisant. Je peux depuis créer des rêves et ils m'apparaissent, tu avais raison. D'ailleurs hier, je me suis vu du haut de la tour Montparnasse en train de...

– Rappelle-moi quand tu es arrivé à ça ? le coupa Carlos.

– Dans la nuit de dimanche à lundi.

Ils s'étaient arrêtés devant l'entrée annexe de la gare du Nord. Carlos continuait de fixer intensément Kléo.

– Quoi, qu'est-ce qui ne va pas ?

– Tu as mis trois jours seulement pour te détacher de ton rêve dans les Cieux ? Tu es sûr ?

– Oui, pourquoi ?

Malgré l'interrogation du jeune homme, Carlos resta muet. Un détail attirait son attention de l'autre côté de la rue. Kléo, qui ne cessait de lui faire des signes, tourna finalement la tête dans la direction de son regard. Il ne perçut rien de spécial, hormis la circulation. Quand il se retourna, le vieil homme avait disparu. Il se pencha vers les escaliers en bois qui encadraient une longue cage de verre abritant trois ascenseurs souterrains. Carlos les descendait précipitamment.

Quand Kléo le rejoignit, son nouveau maître venait de prendre des tickets au distributeur. Toujours silencieux, il lui en tendit un que l'adolescent refusa en montrant sa carte magnétique de transport. Ils passèrent les tourniquets d'entrée situés face aux ascenseurs.

La gare du Nord était un endroit très fréquenté. Les galeries souterraines, longues de quelques trois cent-mètres, contenaient beaucoup de petits commerces. Comme son nom l'indiquait, elle desservait la région nord de la France ainsi que Londres. Pour Kléo et Carlos, il était juste question d'emprunter la ligne D du RER. Après un soupir d'agacement quand ils s'installèrent à l'étage supérieur du train, le vieil homme daigna enfin parler :

– Arrête de me mâter avec des yeux de merlan frit ! Je vais te dire ce qui cloche. Normalement, les Rêveurs mettent au moins trois ans pour arriver à l'état que tu m'as décrit. T'es trop précoce, voilà tout !

– Et ce n'est pas bon signe ?

– J'en sais rien. T'es seulement le deuxième dans l'histoire qui réussit ça.

– Qui était l'autre ?

– Le premier Maître des Rêves de l'histoire du monde. Takou qu'il s'appelait.

Carlos perçut que son apprenti voulait en savoir plus, cramponné aux accoudoirs du siège gris et bleu. Les quelques usagers autour d'eux leurs jetaient de timides regards, intrigués par l'étrange discussion.

– Il y a trop de commères dans le coin. Ecoute attentivement, ce que t'as ressenti en t'ouvrant à ton rêve s'appelle la Dualité. Elle existe partout : le bien et le mal, le Yin et Yang, et toutes ces autres bêtises. Pour résumer, t'as perçu les deux entités originelles existant en chaque être : la Création qui s'oppose au Néant.

Carlos prit une inspiration avant de poursuivre :

– Tes émotions ne sont que le reflet de ces deux vérités. Quand on se laisse aller par l'émotion, deux choses – parmi les nuances de réactions d'un individu – peuvent se produire aux grands extrêmes.

L'émotion nous domine, nous contrôle. Nous oublions d'être rationnels et devenons primitifs, instinctifs, destructeurs, prisonniers de notre condition physique et de nos envies égoïstes. Tous nos actes nous tendent alors vers le chaos. Les criminels, les tyrans, tous sont rongés par cet état.

Ou bien l'émotion nous rend positifs, forts. On se laisse alors guider par des sentiments galvanisants, ce qui nous fait entrevoir notre potentiel de création. Les personnes qui perçoivent le mieux cet aspect de la dualité première seront les plus éclairées. Elles traceront leur route, bercées par cette force qui leur fera accomplir de grandes choses.

En tant que Rêveur, tu perçois cette dualité avec encore plus d'acuité. Toute la difficulté est de canaliser ces flux contraires en toi. De les séparer. C'est ce que tu as fait dans tes songes. Les Lumières n'ont fait que te dévoiler ce pouvoir. Ces sentiments, ce ne sont pas que leurs soupirs, ils t'appartiennent. Et tu les maîtrises dorénavant. C'est cela, le Premier Pas du Rêveur.

Grâce à ce Premier Pas, tu contrôles à présent tes propres rêves, ta propre réalité. Viendra ensuite le Second Pas du Rêveur, où tu contrôleras les

rêves de tout être vivant, dès lors qu'il dort. Il est assez simple de l'effectuer une fois le Premier Pas acquis. Enfin, il y a le Troisième Pas du Rêveur, qui te permettra de... Quoi, qu'est-ce qui te fait rire ?

– Toi, dit-il en gloussant. Tu devrais t'entendre parler. Depuis notre dernière rencontre, j'avais l'impression d'avoir parlé à un bouseux. Et là, je découvre que tu as du vocabulaire.

– Je vais trop vite. T'es pas tout à fait prêt à entendre ça. Tu réalises pas mais ce que je te transmets, c'est du sérieux.

Carlos s'arrêta, laissant la crise de rires passer. Voyant son mentor les bras croisés et silencieux, Kléo finit par se calmer.

– Je plaisantais, ne te formalise pas.

– On passe à la pratique. Tu vas penser à une scène où tu seras habillé différemment. Pense à un lieu que tu connais bien. Chez toi, par exemple. Fixe tous les détails. Dès que c'est fait, ferme les yeux et rêve.

– Tu es sérieux ? Ici, dans le train ? Tu veux que je fasse un somme ? Mais...

Carlos plaqua subitement son index sur la bouche de l'adolescent. Quelques passagers regardèrent. Ils revinrent aussitôt au paysage urbain, la tête tournée vers les fenêtres du wagon. Les yeux aux reflets glaciaux du vieil homme parlaient d'eux-mêmes. Après avoir été vulgaire et dénigrant, il montrait maintenant un visage grave. Une figure qui exprimait l'intransigeance et l'intolérance devant toute forme de rébellion. Ramenant son doigt vers lui, toujours tendu, le Brésilien donna à Kléo un ordre que ce dernier sut être sans condition.

– Ecoute-moi attentivement, jeune sot. Dorénavant, tu feras ce que je te dirai. **Rien de plus...et rien de moins !** Tu es le Maître des Rêves, ne prends pas cela pour une blague. Si tu n'écoutes pas attentivement mes directives, tu mourras prématurément. Ton prédécesseur en a subi les conséquences à Tchernobyl. Je suis ton maître avant d'être ton guide. Maintenant, je veux te l'entendre dire, que feras-tu lorsque je parlerai ?

Toutes ces expériences internes provoquaient chez Kléo questions et appréhensions. Il s'interrogeait autant qu'il en souffrait. Ce Carlos représentait, il devait le reconnaître, son seul point de repères. Il ne pouvait partager ce changement avec personne, pas même avec Marianne. Cela le faisait revenir à la même conclusion. Il n'avait aucune alternative, sinon faire confiance à l'homme en face de lui, soudainement écrasant par son autorité.

– Je ferai ce que tu me dis, affirma-t-il en baissant la tête. Rien de plus, rien de moins.

– Bien, on s’est compris. Maintenant, imagine-toi dans un autre environnement, sans omettre un seul détail. Ensuite, rêve et sépare les contraires, jusqu’à sentir ton corps vibrer. Au passage, on appelle cet état « l’Entre-Quatre » : la croisée du sommeil et de ta pensée, la rencontre du néant et de la création. Le contrôle du pouvoir des Lumières passe par cette étape. Tout ce que tu auras imaginé t’apparaîtra.

Le train venait de dépasser la gare de Saint-Denis, il continuait sur Stains. Plus attentif aux instructions de son nouveau maître, il ferma les yeux et s’exécuta.

Tout d’abord, les vêtements. Manquant d’imagination, la première image qui vint à l’esprit de Kléo fut Vincent lors de leurs séances de foot dominicales. Il s’habillait d’un pantalon de survêtement bleu-marine, d’un pull vert et de chaussures à crampons. Pour l’environnement, il choisit l’un de ses lieux préférés à Paris, le sommet de la tour Montparnasse, où l’on pouvait aussi bien se rapprocher du ciel qu’embrasser l’horizon.

Une fois sa vision totale, il tenta de s’endormir. Les minutes passèrent sans effet. Puis, sans comprendre comment, Kléo se sentit transporté vers le haut. Il retraversa les nuages. Sous un ciel bleu azur, les Lumières se trouvaient toujours au-dessus. Certaines attendaient face à lui, immobiles. D’autres, au loin, tournaient très rapidement, formant une colonne lumineuse aux reflets bleus et blancs. Leurs soupirs, positifs et puissants, lui hérissèrent les cheveux. Quelque chose se préparait à l’intérieur de cette colonne. Son corps vibrait à cette mélodie. Il voulut alors se rapprocher, pénétrer ce cylindre mystérieux.

Il n’était qu’à quelques pas du phénomène quand le mouvement se ralentit. Il n’était qu’à quelques pas quand il perçut une main blanche revêtue du haut de Vincent. À quelques pas seulement quand une gifle douloureuse le sortit de son sommeil.

– Trop tard, Gamin. C’est là qu’on descend.

Se frottant la joue, Kléo descendit à la suite de Carlos sur le quai de la gare.

## 8. Blocage ministériel

Coup de pied retourné au plexus du premier, direct sans compromis dans la trachée du second sur sa gauche, projection au sol du troisième tentant de l'attraper dans son dos. Les trois hommes qui voulaient la surprendre l'avaient sous-estimée, persuadés d'avoir le dessus sur une femme de son gabarit. Catherine les surprenait avec une dangereuse efficacité.

Péniblement, le premier revint à la charge et essaya de l'enserrer de ses bras musclés. Rompue aux exercices d'auto-défense, l'ancienne commando lui fit une clé et l'emmena au sol, lui arrachant un cri de douleur. Elle l'assomma alors d'un coup de talon au menton. Les autres requéraient son attention, il s'agissait de ne pas faire durer le combat.

Celui à la gorge meurtrie sortit une matraque télescopique. La jeune femme bloqua de l'avant-bras le coup venant à la verticale. Sans la moindre émotion, elle le fixa dans les yeux, déterminée. Un uppercut bien placé dans les reins, une béquille à la jambe pour le faire plier et un coup de genou à la tête eurent raison de son entêtement.

Le troisième était toujours à terre, la douleur le faisait se contorsionner au pied des voitures stationnées. Elle allait à sa rencontre quand on la saisit brutalement à la gorge par derrière. Le quatrième homme, celui qu'elle avait croisé devant le lycée ! Catherine conserva son sang-froid malgré le manque subit d'air.

L'homme s'était précipité. Plus grand qu'elle d'une bonne tête, son élan les amena tous deux vers les voitures. Elle en profita pour plier ses jambes sur les vitres d'une petite Smart. Les détendant promptement, l'effet de ressort fit reculer l'étrangleur contre le mur en pierres taillées du lycée. Le choc le fit légèrement relâcher son emprise. Juste ce dont elle avait besoin pour placer deux bons coups de coudes dans les côtes du colosse. Les bras se retirèrent automatiquement.

Se retournant promptement, elle vit d'un coup d'œil que l'homme dirigeait sa main droite vers l'intérieur de sa veste. Plus vive, Catherine lui

saisit son arme d'une main, sa gorge de l'autre. Tout en le balayant, elle le braqua, le canon fermement appuyé sur son abdomen.

– Je me calmerais si j'étais vous. Dites à votre homme encore conscient de se tenir à carreau. Je tirerais sans hésitations.

– Jean, c'est bon, dit l'homme. C'est valable pour vous aussi, vous commettez une grave erreur.

– Vous êtes comique, dites-donc. J'étais tranquille il n'y a pas cinq minutes, avant que vous et vos gorilles ne vous jetiez sur moi.

– D'accord, disons qu'il y a égalité dans la bêtise. Ne discutons pas ici, il y a beaucoup trop de témoins.

Catherine leva la tête. Effectivement, la rixe commençait à attirer les curieux. Des gens les observaient du café en face du lycée. Certains se rapprochaient.

– Messieurs, Dames, dit-elle en sortant une plaque officielle. Je suis la Commissaire Duvaud, de la Police Judiciaire. Avec mes collègues nous testons un programme d'auto-défense. Aucun danger, vous pouvez vaquer à vos occupations.

Cette petite improvisation suffit à éloigner la majorité de citoyens soucieuse de la violence dans leur quartier. Certains restèrent en espérant voir plus de spectacle.

– Prenez le plus gros de vos copains avec vous, reprit-elle sèchement en désignant l'homme à la matraque. Votre collègue se chargera de l'autre. Ma voiture est au niveau du rond point, sur la rue Château Landon.

– Vous pensez pouvoir nous donner des ordres ?

– Votre guet-apens m'a énervée. Si vous êtes assez généreux pour me laisser me défouler sur vous, libre à vous de ne pas coopérer.

L'homme n'appréciait pas son ton, Catherine le lisait dans son regard. Celui de quelqu'un à qui l'on n'imposait rien d'ordinaire. Son visage taillé à la serpe n'exprimait que froideur, malgré des paroles polies et mesurées. Ses yeux ne trompaient pas non plus : d'un gris sombre, sans aucun cillement. Des yeux de tueur professionnel, ne quittant pas leur proie des yeux et guettant l'erreur. Catherine savait qu'au moindre manque d'attention, il n'hésiterait pas à reprendre le dessus sur elle.

Elle avait déjà croisé ce genre de types dans les sections spéciales. Des militaires de la pire espèce, qui assouvissaient leur folie meurtrière dans les missions, officielles ou officieuses.

– Très bien, Commissaire Duvaud, dit-il en appuyant chaque syllabe, nous allons vous suivre.

Elle délesta discrètement ses trois équipiers de leurs armes. Les deux qui étaient inconscients se réveillèrent, encore étourdis des coups de la jeune agente. D'un regard entendu, elle montra à tous la forme pointue dans la poche de sa veste. Son autorité démontrée, ils traversèrent la rue vers son 4x4. Dans l'atmosphère maussade de la fin de matinée, les derniers badauds se dispersèrent, décidant qu'il n'y avait plus rien à voir d'intéressant.

Catherine invita les quatre individus à la carrure de Rugbymen à s'asseoir sur la banquette arrière. Malgré la largeur du véhicule, ils étaient serrés. Une contrainte intentionnelle, ils n'avaient ainsi aucune marge d'action pendant qu'elle conduisait. Le canon du revolver restait braqué sur celui qui semblait être le chef, assis côté passager. Elle descendit la rue Louis Blanc jusqu'au métro Jean-Jaurès, où elle stationna devant le canal de l'Ourcq.

– Vous n'êtes pas de la police judiciaire, dit l'homme aux yeux perçants. À votre façon de vous battre, je dirais que vous êtes une militaire.

– Qui êtes-vous ? Des agents ? Des mercenaires ?

Ils eurent un rire prétentieux. Rire qui s'interrompit quand le Luger se rapprocha des yeux du chef.

– Vous ne savez vraiment pas ce que vous faites. Mes hommes sont les gardes du corps personnels de Lydia Deschain ? Cela vous dit quelque chose ?

– La fille du ministre ?

– Parfaitement. Vous séquestrez quatre agents de l'Intérieur en mission permanente. Si vous ne me croyez pas, regardez dans la poche intérieure droite de ma veste. Je suis l'Adjudant Claude Boucher.

Avec précaution, Catherine fouilla d'une main dans l'habit pour en extraire les papiers. « *C'est bien ma veine, il ne ment pas. Mon enquête peut s'arrêter là.* » se dit-elle. Tout en rengainant son arme, elle dit :

– Capitaine Catherine Duvaud, de la DGSE. Oui Adjudant, je suis effectivement militaire, actuellement en charge d'un dossier Secret-Défense.

– Nous protégeons la fille de votre grand patron. Secret-Défense ou pas vous allez nous en dire plus ! Vous suivez Mademoiselle Deschain d'un peu trop près.

– Il ne s'agit pas de la fille du ministre mais d'une de ses fréquentations, éluda-t-elle. Et je vous suggère de réviser vos grades, « Adjudant ». À votre retour en caserne, faites des recherches sur les

registres du personnel de l'armée, vous m'y trouverez un cran au-dessus de vous. En attendant Soldat, j'ai des questions. Je voudrais des informations sur les amis proches de Lydia Deschain !

Les trois subalternes regardèrent leur chef avec une certaine inquiétude. En bon militaire, l'adjudant Boucher savait obéir. Mais cela ne l'empêchait pas de fixer Catherine de manière assassine. La jeune femme ne cilla pas, montrant qu'elle aussi maîtrisait l'exercice d'intimidation.

L'un des hommes de l'adjudant prit finalement la parole :

– Rien de spécial Capitaine. Sadio Tougo, Vincent Da Silva et Karine Ishiguro. Tous les trois des amis de longue date de Mademoiselle Deschain. Kléo Lucien fréquente la fille du ministre depuis quelques semaines. Il vit avec sa mère, Marianne Lucien, employée de mairie dans les Yvelines. Aucune déclaration de paternité n'a jamais été établie à la naissance du garçon. Le père supposé serait mort dans un accident de voiture.

– Et vous êtes ?

– Brigadier Casalmi, Madame, euh Capitaine.

– Merci Brigadier. Bien, je crois que nous en resterons là pour aujourd'hui. Les cours se terminent bientôt, je suppose que vous devez reprendre votre surveillance.

Catherine repartit vers le lycée, dans une atmosphère silencieuse. Les quatre hommes descendirent du 4x4, à l'endroit même où ils avaient été tenus en respect quelques minutes auparavant.

L'Adjudant ne desserrait pas les mâchoires. Les veines saillantes sur ses tempes indiquaient son état de rage. Il ne se retourna pas quand Catherine ouvrit la fenêtre, côté passager.

– Nous aurons l'occasion de nous croiser régulièrement, vos hommes et moi, Adjudant. Tâchez de ne pas me gêner dans mon enquête. De mon côté, soyez assuré que je ne mettrai pas en péril la protection de Mademoiselle Deschain. Bon samedi, messieurs !

Sans un mot, l'homme, toujours de dos, donna ses ordres d'un simple mouvement de tête. Les brigadiers en civil reprirent leur position de surveillance, dissimulés autour du lycée.

Catherine n'aurait vraiment pas aimé être à la place de la jeune fille, suivie en permanence. Elle remerciait ses parents qui, malgré leur aisance financière, faisaient partie des anonymes de la population française. Durant sa jeunesse, elle avait été libre de tous ses faits et gestes.



L'adjudant Boucher s'en alla au volant d'une Peugeot 306 noire. L'analyste en conclut qu'il n'avait été là que pour elle. Catherine aurait dû se renseigner sur les fréquentations de Kléo Lucien. Il s'était fait une amie de la fille d'un des hommes clés du pays. Était-ce un hasard ? Savait-il qu'elle étudiait à Colbert ? Non, rien ne le laissait supposer. « *Ecarter la théorie du complot, se baser sur les faits !* » s'imposa-t-elle.

La discrétion de son enquête était compromise. Sa confrontation avec ces gendarmes allait remonter aux oreilles de la DGSE, si ce n'était pas déjà fait. En attendant, pour la cinquième semaine consécutive elle se retrouvait à guetter la sortie de cours de Kléo Lucien.

À midi trente, une foule d'adolescents sortit de l'établissement. Garée à la place laissée vacante par Boucher, Catherine consulta son rétroviseur extérieur droit. Elle finit par apercevoir Kléo. D'ordinaire il suivait ses amis sur Louis Blanc en direction du métro du même nom. Cette fois, il vint seul dans sa direction.

Prise au dépourvu, elle chercha le plan de Paris dans sa boîte à gants et fit mine de le consulter. Le jeune homme passa devant le véhicule sans un seul regard pour les vitres teintées. Il semblait très troublé.

– Eh Gamin, faudrait peut-être regarder autour de toi quand tu marches. Même avec ma cataracte, je me serais vu arriver.

« *Mais d'où il sort celui-là ? C'est la trentaine passée qui me fait perdre mes réflexes ?* ». Un homme sorti de nulle-part se rapprocha de Kléo. Ce dernier s'arrêta au niveau du pont. Visiblement, tous deux se connaissaient. Ils parlèrent pendant près d'un quart d'heure.

– Bon, se dit-elle à voix haute, depuis plus d'un mois, tu le suis sans rien trouver. Maintenant, ce type louche apparaît et Kléo lui parle comme si de rien n'était. Il a forcément un lien avec l'IEM.

Mais quel était ce lien ? Une question supplémentaire à poser à Farid. Après sa filature, Catherine comptait lui rendre visite.

Kléo Lucien et son nouvel ami se déplacèrent ensemble. Ils dépassèrent le pont en direction du métro La Chapelle. Avec circonspection, Catherine sortit de son stationnement et les suivit.

Ils tournèrent à gauche. Pour les automobilistes, la rue était interdite dans ce sens de circulation, exceptés pour les taxis et transports en commun qui avaient une voie réservée. Risquant une interpellation fortuite, elle les suivit, toujours à bonne distance.

Ils s'arrêtèrent devant l'entrée secondaire de la Gare du Nord. À quelques mètres d'eux, elle mit ses feux de détresse. L'homme en

chemises courtes sembla soudainement l'observer. « *Impossible*, pensa-t-elle en se baissant malgré tout sous le volant. *Mes vitres sont teintées, il ne peut pas me voir.* » Quand elle releva la tête, le vieil homme n'était plus là et Kléo Lucien se précipitait dans les escaliers. Elle sortit son téléphone:

– Allo ?

– C'est Cat.

– Comment vas-tu ? Ne me dis pas que t'es au bureau !

– Non mais j'ai besoin de ton aide, ça urge. Tu vas rentrer dans les bases de la SNCF et chercher deux personnes. Un ado et un vieillard en chemise d'été en train de descendre l'escalier de l'entrée latérale de la Gare du Nord. Dix secondes Chris !

L'ingénieur était de repos ce week-end. Aux côtés de sa copine, lovée contre lui sur son canapé en cuir blanc, il regardait un film. Christian Tran ne réfléchit pas. Il sauta de sa place moelleuse pour courir vers sa chambre. Habitée, la petite-amie, une charmante Asiatique, lui demanda en mâchant des chips « Le boulot ? ». « Le boulot ! » répondit-il pendant son sprint. Mets pause, j'arrive ».

La tête penchée sur l'épaule pour tenir son téléphone, Christian commença à pianoter sur son PC personnel, à savoir, un maelstrom de fils connectés à trois écrans dans une pièce contigüe.

– Je suis sur les caméras. Oui, je les vois, ils viennent juste de passer les tourniquets. C'est lui l'ado dont tu m'as parlé ? Je croyais que moins j'en savais, mieux je me portais ?

– Au rythme où vont les choses, tout le monde sera bientôt au courant. Ils prennent quelle direction ?

– J'en sais rien. Chaque quai accueille deux lignes. Par ailleurs, je ne peux pas savoir où ils s'arrêteront.

La chef-analyste réfléchit à toute vitesse.

– Chris, ils ont passé les tourniquets ?

– Oui, pourquoi ?

– Kléo a dû utiliser son pass. Mais l'autre type, qu'a-t-il ?

– Un ticket mais... Oh je vois, brillant, très brillant !

Nouveaux pianotages rapides où des listes et des codes apparurent à la volée. Christian les parcourut rapidement et finit par s'arrêter sur l'écran l'intéressant.

– J'ai trouvé. La borne sur laquelle il a passé son ticket a enregistré un trajet Paris/Garges-Sarcelles. Je t'envoie l'itinéraire sur ton GPS ?

– Pas la peine, dit Catherine pensive, je connais bien là-bas. Merci Chris. Désolé d’avoir interrompu Avengers.

– Comment sais-tu qu’on le regardait ?

– J’ai l’oreille qui traîne très cher. Allez, bon week-end, salue Thy de ma part.

– Pas de problème, ce sera fait. Cat, fais quand même attention à toi.

Catherine fit demi-tour en faisant crisser ses pneus, le gyrophare posé sur le toit de son véhicule, et la sirène hurlante.

Le doute l’avait légèrement gagnée en entendant le nom de la gare d’arrivée. Etait-ce une simple coïncidence ?

## 9. Entraînement spécial

- Fais pas ta chochette. Et retire ta main de ta joue, tu me fous la honte.
- Une tape sur l'épaule aurait suffi !
- La baffe était plus appropriée. Fallait que je rétablisse mon autorité.

Tu m'as gonflé tout à l'heure.

- Mais tu es puéril, ma parole !
- T'avais qu'à pas te foutre de moi, sale gosse !

Le duo atypique empruntait le long escalator, grinçant et cahotant, qui menait des quais à la sortie.

La ligne de trains constituait la frontière conventionnelle entre les villes de Garges-Lès-Gonesse et de Sarcelles. L'entrée de la gare surplombait les rails d'une vingtaine de mètres. La station, construite au-dessus du fossé ferroviaire, était plutôt originale. Le toit de verre, découpé en trois énormes vitraux en forme de chenille, offrait une grande luminosité au hall de gare.

À l'extérieur, Garges-Sarcelles faisait également gare routière. Parmi les bus prêts à partir, quelques véhicules particuliers attendaient de récupérer un ami ou un parent. En portant son regard quelques mètres plus loin, le pont au-dessus de la voie ferrée se prolongeait sur une route traversant les deux villes. À travers un haut grillage, il offrait une vue hypnotique sur la tranchée du chemin de fer qui s'enfonçait dans les grands ensembles d'immeubles...

Sortant par des portes en verre, Carlos s'arrêta devant les stations de bus, sous l'œil interrogatif de Kléo. De nouveau, un détail déplaisant semblait le préoccuper. Au bout de plusieurs minutes, il prit la direction de Garges, le lycéen à sa suite.

Kléo était déjà venu dans cette ville, deux ans auparavant, accompagné par Marianne en voiture. Un jour mémorable, il avait décroché la coupe interdépartementale de Kung-fu au gymnase Jean-Jaurès.

Aujourd'hui, la ville ne lui apparaissait pas comme des plus accueillantes. Jean-Jaurès se trouvait dans une zone pavillonnaire très

sympathique. Proche de la gare, le décor différait. Des immeubles vieux, presque délabrés, avec des citadins semblant ne pas vouloir s'attarder dans les rues. Les expressions sur les visages exprimaient méfiance et distance pour la plupart. « *Peut-être est-ce à cause du froid*, se dit Kléo. » Il était vrai que des personnes d'aspect suspicieux stagnaient à la gare. Mais ce n'était rien en comparaison des bandes qui squattaient la Gare du Nord du matin au soir.

Toutefois, les espaces verts étaient proprement entretenus. La ville n'avait à proprement parler rien d'un ghetto, elle ne ressemblait pas non plus à une banlieue modèle.

Malgré ses aspects négatifs, Garges se transformait. La ville était en chantier un peu partout. Des immeubles se rénovaient, d'autres se construisaient. Surtout, une rame de tramway qui allait vers Sarcelles avait vu le jour.

– Carlos, que vient-on faire ici ?

– Tu veux vraiment savoir ? T'avais pas l'air intéressé par ce que je racontais tout à l'heure.

Le vieil homme avait pris un ton faussement indigné, la tête tournée de manière théâtrale. Le lycéen ne se laissa pas berner. Avec son ton familier, la personne menaçante de tout à l'heure avait également disparu.

– Arrête tes simagrées. Les vieux singes savent mieux faire la grimace que les jeunes, paraît-il.

– Tu me compares à un singe, Gamin ?

– N'es-tu pas en train de te comporter comme tel ?

Ils longèrent un immeuble à la peinture jaunâtre faisant face à la rue principale. Le soleil s'invita finalement à la ballade en ce début d'après-midi. Il perçait les nuages et les feuilles des arbres bordant l'allée qu'ils traversaient. La nature, de quelques rayons pertinents, approuvait visiblement cette entente entre maître et élève.

– Ah là, là, soupira Carlos, t'as vraiment besoin d'éducation, tu respectes pas les aînés. On va supposer que t'as les oreilles grandes ouvertes, hein ?

– Je t'écoute.

– Pour te réexpliquer, ton pouvoir est à trois niveaux. Le Premier Pas, tu l'as effectué, tu rêves comme tu veux. Le Second Pas du Rêveur, c'est celui où tu peux visiter et manipuler les rêves des autres. Il viendra vite, je m'en fais pas. Par contre, le Troisième Pas... C'est le plus important, celui

où tu t'appropries la force des Lumières. Ça va être ta principale difficulté. Il te permet d'utiliser ton potentiel de création sur toi-même.

– Attends un peu, je suis perdu. Je ne comprends toujours rien à cette histoire de création. Au final, que pourrai-je faire avec ce « Troisième Pas » ? Et que m'apporte le fait de rêver à ma guise ?

– Tu percutes pas très vite.

Carlos sourit en disant cela. Mi-carnassière, cette expression fit légèrement tiquer l'adolescent. La bouche tirée à l'extrême laissait entrapercevoir des dents très blanches, contrastant avec l'allure décalée du personnage.

Après quelques pas, Carlos s'arrêta. Il fixa Kléo, une intense lueur dans le regard. Il redevenait sérieux.

– À partir de tes rêves, tu pourras devenir ce que tu veux.

– Ce que je veux ?

– Ce que tu veux. Un Rêveur a divers talents et l'un d'eux est d'arriver à transformer un rêve banal en réalité. C'est ça ton potentiel de création. Et c'est ça, le Troisième Pas du Rêveur ! Tu ne pourras pas agir sur l'environnement, uniquement sur ton corps. Pour résumer, tu peux te transformer et avoir des pouvoirs à ta guise. Mais la pratique est un peu plus compliquée que la théorie.

Le vieil homme repartit tandis que Kléo méditait sur place sur ce qu'il venait d'apprendre. Il repensa à la vibration qu'il avait ressentie, bien éveillé dans le monde réel en octobre dernier. Elle l'avait repris à quelques reprises lors de ses derniers rêves, ceux qu'il maîtrisait. Une sensation agréable, grisante, qui le rendait presque euphorique.

Dans ces songes, Kléo s'était imaginé voler au-dessus de sa maison et des champs. Il avait même changé d'endroit d'une simple pensée durant son vol. Il s'était alors retrouvé au-dessus des montagnes, des océans et de bien d'autres lieux d'évasion. Avant ce « Premier Pas », le jeune homme perdait la faculté de se maintenir dans les airs, et finissait par tomber du ciel de manière vertigineuse. Mais depuis, ce n'était plus le cas. Quelque chose semblait vouloir s'affirmer en lui. Une vérité que son corps cherchait à lui démontrer. La possibilité de réellement se transformer ? De vraiment pouvoir voler ?

Kléo sortit de ses réflexions, Carlos avait pris de la distance, les mains dans les poches. Il courut pour le rattraper.

– Je pourrais devenir élastique ? Invisible ? Indestructible ?

– Ta seule limite sera celle de ton cœur, dit Carlos, sibyllin.

– Mon cœur ? Qu’a-t-il avoir avec mes rêves ?

– Pas au sens propre, banane ! Oublie, j’y reviendrai plus tard. Oui, élastique, invisible, ou même plus dur que l’acier. Seulement, tu dois t’entraîner avant.

– Comme dans le train ?

– À peu de choses près.

Ils traversèrent la place du marché, une construction circulaire, peinte en blanc et aux contours en céramique bleu-foncée. Ils prirent ensuite à droite, descendant les marches d’une sorte de mini-amphithéâtre – la fin de ce marché circulaire. Devant, se trouvaient une école primaire ainsi que le centre sportif, composé d’une piscine et d’un immense complexe qui abritait notamment la patinoire de la ville.

Ils longèrent la piscine par la gauche. Derrière, un petit terrain de football en cage était aménagé. Quatre adolescents d’une quinzaine d’années environ y jouaient, enchainant prouesses techniques et tirs puissants pour un espace aussi restreint. Carlos s’arrêta finalement sur le parking d’un bâtiment qui faisait face au terrain. Le quartier de ce côté était très calme, sans aucun passant et donnait sur une autre école. Vide et silencieuse, celle-ci accentuait un sentiment de cloisonnement du quartier.

– Ouais c’est parfait ici, dit le mentor, son sourire inquiétant à nouveau sur les lèvres. On va voir ce que tu vaux.

– Que dois-je faire au juste ?

– Je vais te parler un peu de ces cités. Ici, on est à Garges bonhomme. Comme dans beaucoup de banlieues, les mômes du coin sont très fiers de leur ville. Juste à côté, t’as Sarcelles que t’as vu à la gare.

– J’avais un peu deviné, merci.

– Laisse-moi finir. Les jeunes de là-bas sont des durs à cuire aussi. Tu peux imaginer ce qui se passe quand des bandes rivales des deux villes se rencontrent. Deux groupes de coqs qui se lynchent et se tabassent sans réfléchir. Leur coin préféré il y a quinze ou vingt piges, c’était le pont Walt Disney dans le quartier de la Zone 4, juste entre les deux villes au-dessus du chemin de fer. Ils s’y donnaient rendez-vous, armés de barres de fer et de coups de poings américains. Une vraie hécatombe où chacun allait ensuite pleurer à l’hosto. Aujourd’hui, les règles sont un peu différentes, ils se prennent en traître.

– J’ai deux questions. D’une, comment un type venant du Brésil – tu viens bien de Rio ? – connaît tous ces détails sur les mœurs d’une ville française ? De deux, pourquoi tu me racontes tout ça ?

– Détends-toi, Gamin. J'ai moi aussi quelques talents particuliers. Je peux savoir ce qu'il se passe d'un coin à l'autre du monde en me concentrant un peu. Pour ta deuxième question...

Carlos se racla la gorge bruyamment, toussa et inspira profondément.

– Hey, les boloss de Garges ! hurla-t-il en direction des jeunes dans la cage de foot. Sarcelles vous nique vos mères !

Sa voix bourrue avait fait place à celle, plus jeune, de Kléo. Ce dernier ne réalisa pas tout de suite que les jeunes en question s'étaient arrêtés de jouer et venaient dans leur direction, roulant des mécaniques.

– Comment tu as fait ça ? s'exclama-t-il, les yeux grands ouverts.

Le vieil homme s'était accroupi derrière une Mercedes gris métallisée.

– Si j'étais toi, je penserais plutôt à me préparer. Ils ont pas l'air de plaisanter. Ça fait partie de ton entraînement Gamin, bon courage !

Kléo tourna la tête vers le terrain et vit le groupe arriver sur lui. Il reporta son regard sur la Mercedes. Plus de trace de Carlos. Son cerveau repassa en vitesse normale quand les quatre amateurs de foot – aussi grand que lui en taille – n'étaient plus qu'à une quinzaine de mètres. Ils venaient de se faire insulter. Gravement, s'il en croyait l'histoire racontée par le Brésilien.

– Qu'est-ce t'as dit, bâtard ? Comment tu nous parles ?

– Non, non, tenta d'apaiser Kléo. Ce n'est pas moi, je t'assure. Je ne me serais pas permis, écoute, j'étais avec...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Le poing du Gargeois fusa sans prévenir. Kléo tomba à la renverse. Les amis de l'agresseur se placèrent autour de lui.

– On va te niquer ta race ! Tu vas rentrer à Sarcelles à quatre pattes, baltringue ! T'as cru qu'on était qui ici ?

Kléo se releva lentement, une expression nouvelle sur le visage. Bien que jeune amateur d'art-martiaux, il abhorrait la violence. Se battre sur un tatami n'était pas vraiment se battre mais plutôt tester son corps. Echanger avec l'adversaire, que l'on respectait avant tout, apprendre de lui et lui apprendre également. Le peu d'altercations qu'il avait pu avoir s'était terminé sans heurt, quitte à ce qu'il se débine. Tant que le contact physique s'évitait, il était en paix.

Mais il venait d'être frappé gratuitement. Même s'il savait la remarque de ce vieux singe en être la cause, quelque chose en lui ne tolérait pas cette



atteinte à sa personne. Il répondit, les traits fermés par une concentration qu'il n'avait d'ordinaire qu'en exécutant ses taos<sup>12</sup>.

– Ecoutez, la personne qui vous a insulté s'est enfuie. Et je ne viens pas de Sarcelles. Restons-en là, il le vaut mieux...pour tous. Je m'excuse pour...

À nouveau Kléo ne put finir de parler, un deuxième coup de poing le menaçant. Excepté que cette fois, il l'esquiva et en profita pour tirer le bras de son agresseur, changeant de place avec lui. Sorti de ce carré belliqueux, il reprit, plus tranchant.

– Je me répète, évitons des actes regrettables !

– T'es mort sale bâtard ! cria l'agresseur. Sortez les chlass là, on va l'fumer c'pédé !

Deux des quatre jeunes sortirent des canifs. Ceux à mains nues vinrent en premier sur Kléo. Ce dernier réagit en modérant sa force. Un coup de pied retourné, placé avec précision à la tête envoya le premier dans les buissons séparant le parking du trottoir. Le deuxième chercha à donner des coups de pieds chassés. Le lycéen lui saisit une jambe et lui faucha l'autre.

Il recula alors très vite, jetant son sac à dos par terre pour être libre de ses mouvements. Se créant un espace suffisant pour accueillir les deux couteaux, il attendait, l'œil sautant de l'un à l'autre. Ce fut le chef, peu avare en vulgarités, qui avança :

– J'vais t'fumer, pédé. Sur la vie d'ma mère, j'vais t'planter !

Ne sachant pas du tout manier l'arme blanche, il essayait de tailler Kléo au hasard, sans réelle technique. À chaque attaque, lui et son acolyte ne rencontraient que l'air. Etonnés et apeurés par la maîtrise de leur victime, ils ramenaient précipitamment leur canif contre eux.

Voyant que les deux autres Gargeois revenaient à la charge, Kléo se décida à contre-attaquer, désarmant ses agresseurs de deux coups de pieds rapides aux poignets.

– J'te tiens enculé, bouge pas !

Kléo s'était fait saisir les bras par derrière. Ses deux premiers adversaires avaient fait le tour du fourgon à côté duquel se déroulait la bagarre.

Le quartier se réveillait. Le bâtiment face au parking voyait ses fenêtres s'ouvrir. Les habitants, spectateurs habitués de ces scènes, s'y accoudaient nonchalamment.

---

<sup>12</sup> Equivalents des kata au Karaté. Combat imaginaire face à un ou plusieurs adversaires fictifs permettant de réviser des techniques d'arts martiaux chinois.

D'une talonnade dans l'entrejambe, Kléo se débarrassa de l'un des deux. L'autre eut droit à un coup de genou au sternum qui lui coupa le souffle. Mais on revenait déjà sur lui pour un second round, couteaux à nouveau en mains.

La fatigue gagnait le lycéen. Il riposta donc plus agressivement. Quand le chef du petit groupe tenta de le planter, il bloqua le bras armé. La tension le fit lâcher le canif. Un coup de coude porté avec force à la tempe assomma son possesseur pour de bon. Son ami, arrivant sur le côté, n'eut même pas le temps de porter l'attaque. Un coup de pied fouetté à la tête le mit au sol.

Ils étaient tous les quatre hors d'état. Kléo reprenait son souffle, campé sur ses genoux.

– Tu es content, Vieux Singe ? cria-t-il, la poitrine se gonflant et se dégonflant au rythme de sa respiration saccadée. J'ai passé ton test, alors sors de ta cachette maintenant !

Pour toute réponse, les portes des halls alentours s'ouvrirent. Du côté de la piscine, comme à l'opposé de l'immeuble, des têtes sortirent de nulle-part. Des bouts de bois à la main pour certains, des barres de métal pour d'autres, la moitié de la douzaine de jeunes qui se regroupait autour de Kléo était armée.

« *Je suis très mal parti, songea-t-il, d'où viennent-ils ?* »

Deux vinrent sur lui, cherchant à l'atteindre avec des branches d'arbres épaisses. Tout en souplesse, Kléo esquiva le premier puis s'empara du bâton de fortune. Le tenant comme une épée, il bloqua le second pour riposter. Au moment où il voulut frapper la tête, Kléo hésita et détourna son attaque vers le ventre. Le morceau d'arbre était pointu par endroit, il ne voulait pas d'effusion de sang. Le garçon tomba, le souffle coupé.

Cette erreur, le pratiquant d'arts-martiaux la paya.

Il se défendit du reste de la bande avec la même réserve, cherchant à mettre hors d'état sans blesser. Cela réussit pour les trois suivants mais le manque d'endurance eut raison de sa technique irréprochable.

De moins en moins vif, Kléo reçut un premier coup de pied chassé dans le dos qui le fit tomber. Une pluie de coups s'abattit alors sur lui. La horde se déchainait, à la force des pieds et des bâtons. En position fœtale, Kléo ne pouvait plus que subir, impuissant.

– OH STOP ! IL S'PASSE QUOI ICI ? cria une voix puissante. Madou, qu'est-ce tu fous dehors ?

Tous s'arrêtèrent de frapper, pétrifiés. Le dénommé Madou prit peur. Il s'enfuit derrière le bâtiment blanc. Plusieurs de ses complices firent de même, s'éparpillant dans toutes les directions.

Kléo, toujours recroquevillé au sol, hasarda un regard entre les jambes qui l'entouraient. Sonné, sa vision était trouble. Il perçut cependant la silhouette responsable de la débandade de ses agresseurs. Celle-ci avançait sans hésitation, tandis que d'autres jeunes s'enfuyaient, effarouchés.

– J'vais passer voir vos frères et vos darons, un par un ! cria le nouveau venu en direction de ceux qui couraient. Vous allez voir vos têtes ! Et vous, là ? dit-il à ceux restés, la tête baissée. Il s'passe quoi, pourquoi vous le tap... Kléo ? Punaise, tu fais quoi ici, Poto ?

– Sadio ?

Kléo tenta de se relever, un peu trop vite. À peine sur ses jambes, il retomba au sol, pris de vertiges. Assis, la tête entre les genoux, il peinait à reprendre son souffle.

– C'bâtard il a mis à terre Mousse, Samba, Kamel et Karim, expliqua véhément l'un des garçons. On n'a pas laissé faire, Sadio. Hein, Mousse ?

– Ouais Sadio, poursuivit l'un des quatre joueurs de foot. Il a dit qu'il niquait les mecs de Garges, ce bouffon de Sarcelles. On voulait l'défoncer pour lui faire capter...

Une gifle partit pour Mousse. Puis une autre pour le premier qui avait prit la parole. Aucun des deux ne broncha.

Kléo leva la tête. Il cligna plusieurs fois des yeux pour chasser le flou qui le gênait. Il espérait que le liquide lui obstruant la vue n'était que de la sueur. La sensation de vertige le reprit, comme une vague reculant pour se déverser dans son bas-ventre.

Sadio avait le visage fermé face aux deux jeunes. Ces derniers n'osaient toujours pas affronter son regard, le menton dirigé vers leur poitrine. Un silence s'installa, pendant lequel l'ami de Kléo les regardait avec sévérité.

– C'est votre solution ? Quand on vous insulte, ou quand un de vos potes se fait retourner en un contre un ? Vous avez super mal parlé de mon poto là. Et vous l'avez mis à l'amende à plusieurs en plus. Faut que j'vous monte en l'air aussi, si je raisonne comme vous ?

Les mentons s'enfoncèrent encore plus dans les poitrines.

– Je vous connais depuis petits. Arrêtez d'faire les oufs, quand on se met à plusieurs sur une seule personne, y'a pas de quoi s'la péter.

– Pardon Sadio. Mais voilà, il l'a cherché aussi.

– Mousse, j't'ai vu la dernière fois contre l'équipe de Villiers-le-Bel. Quand tu t'embrouilles sur le terrain, tu tapes direct sans parler. Dis-moi que t'as essayé de discuter avec le gars qui est là. Vas-y, j't'écoute.

Le garçon ne répondit pas.

– C'est bien c'que j'pensais, dit Sadio. Bon, barrez-vous ! Mousse, tu ramasses Karim et les deux autres à terre. C'est Mehdi et Sofiane, non ?

– Oui Sadio. S'te plait, le dis pas à Boubakar, il va me défoncer.

– T'avais qu'à y réfléchir avant. Je vois ton frère mercredi à l'athlé. J'te laisse lui parler avant. Allez, rentrez chez vous, j'ai dit !

Les jeunes s'en allèrent, honteux et anxieux de la suite des événements. Kléo tenta à nouveau de se relever. Sa respiration commençait à se calmer. Quand il fut complètement debout, soutenu par son ami, le vertige le reprit. Il ferma les yeux un instant. Il eut l'étrange sensation de sentir son corps vibrer.

– Nous aussi, va falloir qu'on bouge, Poto. Les keufs vont pas tarder. J't'emmène chez ma tante.

Kléo s'appuyait sur son épaule pour avancer. Ils s'enfoncèrent dans la cité, passant devant des petits commerces de proximité.

– Merci Sadio. Ils m'auraient sûrement tué si tu n'avais pas été là.

– Non, abuse pas quand même, sourit-il. Ils t'auraient cafouillé mais pas buté. En tout cas, excuse-les. Je connais tous ces abrutis depuis tout gosse et ils réfléchissent pas. C'est chez eux ici et s'ils s'sentent menacés, ils frappent avant d'être frappés. C'est comme ça, Garges.

– Tu as vécu ici ?

– Quand j'suis arrivé du Cameroun avec mes parents, on a été hébergé par ma tante, la sœur de ma mère. Je suis resté ici jusqu'à mes douze ans. Après, on a eu un appartement social dans Paname. Ma mère bosse à la mairie du dixième, ça aide. Je passe par là presque toutes les semaines pour voir la famille. J'ai aussi des potes qui font de l'athlé. On s'motive à l'entraînement dans le vieux pays de Garges. Donc ouais, j'connais très bien. C'est ma zone et j'la kiffe. Mais toi je capte pas, qu'est-ce que tu fous là ? T'étais pas sensé aller au Kung-fu ?

Kléo hésita avant de répondre. Il n'allait pas parler de ses rêves et de ce vieux singe en chemise hawaïenne. Le Brésilien savait-il, grâce à son prétendu don, que son ami avait des attaches avec la ville ? Surement mais ça ne pardonnait en rien cette soit disant leçon.

– J'ai décidé de zapper la séance d'aujourd'hui, mentit-il. Je me suis dit qu'il fallait que j'aille voir un peu ce qu'il se faisait à Garges en termes

d'arts-martiaux. Je visite souvent d'autres clubs. Je cherchais à me renseigner quand ils me sont tombés dessus. Quelqu'un les a provoqués, ils ont cru que c'était moi.

– T'es pas croyable ! Y'a deux mois tu m'aurais parlé de ça, je me serais foutu de toi. Franchement, pratiquer les arts-martiaux et se faire lasser par des petits.

– Tu les trouves si petits que ça ? Certains me dépassaient. En plus, ils étaient nombreux.

– Cherche pas d'excuses. Ils savent pas se battre. Et toi, Samouraï Fromage Blanc, tu t'es fait ramasser.

Malgré la douleur lancinante dans ses côtes, très certainement fêlées suite aux coups de pieds, Kléo ne put réprimer un rire. Durant la marche, ses vertiges passèrent. Il boitait très légèrement mais tenait seul sur ses jambes.

Ils traversèrent une avenue pour arriver devant un ensemble d'immeubles en bordure d'une zone pavillonnaire. Ils pénétrèrent la tour qui faisait face à un lycée professionnel. Sadio y salua des connaissances dans le hall.

– Ils doivent tous être en train de faire les courses, dit Sadio en ouvrant la porte de l'appartement situé au dixième et dernier étage. Madou n'est pas rentré, il sait c'qui l'attend s'il se pointe ce p'tit con. Désolé pour lui, il fait partie de ceux qui t'ont tabassé. C'est mon petit cousin, il est super influençable.

– Il aura compris la leçon en te voyant. Où est-ce que je peux me rincer ?

– La salle de bain est sur la droite. T'as ce qu'il faut dans la boîte à pharmacie pour ta tronche.

Kléo s'observa dans le miroir au-dessus du lavabo. Il avait effectivement une sale tête. L'une de ses pommettes – celle où il s'était pris le premier coup – était tuméfiée. Sa lèvre supérieure gonflée et en sang, tout comme l'une de ses arcades sourcilières. Il aurait du mal à expliquer tout ça à Marianne. Mais il n'était pas question de mentir, si ce n'était par omission.

– Poto, tu manges un truc ? demanda Sadio de la cuisine.

– Je ne dis pas non.

– Ok.

– Dis-moi, mon portable est cassé. Je pourrais appeler ma mère d'ici ?

– Dans le salon, ya le téléphone fixe. C’est la porte juste en face de la salle de bain.

Il se rendit dans la pièce aux teintes africaines et occidentales. Une longue table en métal sombre trônait au centre de l’espace clair et lumineux. Tout autour, des sédaris marocains épousaient les coins du séjour, recouverts de draps aux motifs colorés et géométriques. Les murs, peints en blanc, s’ornaient de photos de familles. Un balcon avec baie vitrée faisait office de quatrième mur, offrant une vue sans vis-à-vis. Le téléphone se trouvait sur un petit secrétaire, juste à côté.

À la fin de la conversation avec Marianne, il souffla de soulagement. Il avait argumenté un accident malheureux à l’entraînement. Le ton de sa mère n’était toutefois pas comme d’habitude. Il appréhendait plus sa réaction que de se retrouver à nouveau face à une bande en colère.

Kléo fut naturellement attiré par le balcon. Il en ouvrit la porte-fenêtre sans trop réfléchir. Au-delà de la cour du lycée, une zone pavillonnaire s’étendait à perte de vue. Ça et là, quelques tours pointaient. Le jeune homme reconnut au loin les gratte-ciels du quartier d’affaires de La Défense.

Dans quel monde s’embarquait-il en compagnie de cet étrange mentor ? L’adolescent aimait l’idée d’être utile à quelque chose et d’agir à bon escient. Le Troisième Pas du Rêveur, un pouvoir – ou plutôt, une multitude de pouvoirs – qui allait lui permettre de servir un dessein noble. Le petit garçon en lui ne pouvait qu’être attiré, même si prudence et méfiance retenaient son excès de joie. Transformer son imaginaire en réel n’était que théorique pour l’instant. S’il avait promis de lui obéir, Kléo n’accordait pas un crédit total au Brésilien. Cet entraînement refroidissait quelque peu sa confiance.

Sans être d’un bleu azur pur, le ciel s’était assez dégagé pour permettre à l’esprit du jeune homme de s’y perdre en contemplation. « *Et si je pouvais vraiment voler grâce à mes rêves ? Et si ce Troisième Pas me donnait cette possibilité ?* »

Ses pensées nocturnes revenaient en plein jour. La hauteur avait toujours le même effet sur lui, l’évasion au gré du vent et de sa volonté. Il resta ainsi, un sourire sur les lèvres, jusqu’à ce que son ami arrive, sandwichs et canettes dans les mains.

– Tu fais une tronche, on dirait que t’as vu la Vierge. Mais t’as pas froid à rester là ?

– Merci, ça a l’air bon, fit-il en prenant sa part. C’est plutôt à toi qu’il faut poser la question. J’ai ma veste et toi juste un T-shirt. D’ailleurs, Lydia va m’assassiner, elle est toute sale.

– C’est du cuir, tu peux nettoyer ça à l’aise. Nan c’est cool, je ne suis pas frileux. J’suis un vrai guerrier, moi Monsieur. Regarde moi ce torse de colonel !

Sadio se tapa violemment la poitrine du poing. Quand il ouvrit sa canette secouée par le mouvement, le liquide gazeux gicla sans surprise, aspergeant les deux amis hilares. Ils dégustèrent leur repas, discutant de tout et de rien.

Profitant d’un moment de silence, Kléo dit :

– Dis, je peux te demander un service ?

– C’est quoi ce délire ? Sois pas gêné, balance.

– J’aimerais que tu ne parles pas de ce qui s’est passé aux autres.

– Ça va être dur. Avec ta face, tu vas pas passer inaperçu lundi en cours.

– Je prétexterai un entrainement trop intensif. Je ne veux inquiéter personne.

Sadio le regarda avec curiosité.

– T’es sûr qu’il n’y a que ça, Kléo ? On est potes maintenant, tu peux compter sur nous si t’as des soucis.

Pincement au cœur ou vertige à nouveau ? Kléo ne sut le dire. Mais le regard aussi inquiet que scrutateur de Sadio le rendit honteux de dissimuler les choses ainsi. Posant une main sur l’épaule de son ami, il lui dit :

– Depuis que je vous connais tous les quatre, je le sais bien. Non, il n’y a rien de spécial mais je tiens à ce que personne ne le sache. Promets-le-moi, s’il te plaît.

– Ok, ok, fit Sadio tout en retirant la main de Kléo. Fais-moi plaisir, évite les gestes rapprochés de ce genre. On est des mecs toi et moi, pas besoin de ces trucs de meufs.

Tout en souriant, Kléo rentra dans le salon.

– Je vais y aller, merci pour le repas... et le sauvetage.

– Tranquille Poto, c’est queue dalle. Tu vois comment repartir ?

– Moi et le sens de l’orientation, ça fait deux.

– Tu suis l’avenue Mitterrand sur la droite et tu tomberas sur l’avenue qui mène à Garges-Sarcelles.

– Ok je vois, merci. Demain, je ne viendrai pas au foot, tu t’en doutes. Passe un bon week-end.

– Bon week-end, Poto.



## 10. Rapports journalistiques

« Mais c'est qui ce gosse à la fin ? »

Cachée dans le hall du bâtiment face au terrain de foot, Catherine était aussi agacée que frustrée.

Peu s'en était fallu pour qu'elle ratât la sortie de gare de Kléo Lucien. Elle avait eu à nouveau ce sentiment d'être découverte par cet original aux allures de touriste qui l'accompagnait. Ce regard vers le pare-brise de son tout-terrain, ce ne pouvait être un hasard. La jeune femme en avait profité pour le prendre en photo en vue d'une identification ultérieure. Elle les avait alors suivis à pieds, jusqu'à la place du marché.

– Eh les boloss de Garges, Sarcelles vous nique vos mères !

« *Mais qu'est-ce qui lui prend, il est fou ?* »

Dissimulée derrière l'entrée de service de la piscine municipale, elle s'était rapprochée du théâtre des hostilités à toute vitesse. Le vieil homme avait disparu et Kléo Lucien, malgré un danger important, s'était contrôlé dans une agression de groupe.

« *Il préfère se faire malmener plutôt que de les blesser. Il est soit stupide, soit trop conscient de ce qu'il pourrait leur causer comme dommages. Il n'a pas pu apprendre ça dans le civil !* »

Catherine voulut agir quand Kléo se retrouva au sol. Mais Sadio Tougo la dépassa en courant. « *Je dois définitivement mieux me renseigner... Que fait-il là, celui-là ?* »

Et maintenant tous s'étaient dispersés, les deux lycéens y compris. Une sirène de police hurlait en provenance du marché.

Que cherchait Kléo Lucien ? D'abord lié à une potentielle tentative d'attaque informatique, il était maintenant mêlé à des histoires de rues. Rien ne liait ces événements isolés. Aucun des actes du garçon ne suivait de logique perceptible pour l'agente.

La seule piste exploitable était aussi la plus délicate à utiliser. Il côtoyait la fille du ministre de la Défense. Mais avec ces gêneurs de gendarmes, creuser s'avèrerait ardu.

« Non, c'est beaucoup trop gros. Que pourrait-il faire tout seul face aux plus hautes sphères de l'Etat ? Quel serait l'objet d'un tel espionnage ? Je raisonne mal, il y a autre chose. »

– Madame, on nous a signalé une rixe dans le secteur. Avez-vous pu voir ce qui s'est passé ? Nous décrire les individus ?

Catherine sortit subitement de ses réflexions. Pendant qu'elle cogitait, les gyrophares s'étaient rapprochés pour finalement se retrouver à tourner devant ses yeux fixés au loin. Deux voitures des forces de l'ordre s'étaient arrêtées sur le parking entre le terrain et le bâtiment. Le gardien de la paix qui lui avait parlé tenait une matraque en main, accompagné de cinq collègues.

– Non, répondit-elle innocemment. Je sors à peine de chez moi. Une rixe ? Oh mon Dieu, on n'est vraiment plus en sécurité ici ! Désolée de ne pouvoir être plus utile messieurs les agents.

– Aucun souci, Madame. Soyez prudente et appelez le 17 si vous voyez quelque chose de suspect.

– Je n'y manquerai pas. Par contre, c'est Mademoiselle, pas Madame.

« J'ai l'air d'avoir une bague au doigt ? pesta-t-elle intérieurement. »

Les hommes en noir coururent vers le terrain de foot. Ils n'allaient trouver personne. Catherine connaissait la ville et ses jeunes. Ils s'étaient tous dispersés dans les halls et les commerces de proximité à l'heure qu'il était.

Elle quitta le quartier de la Dame Blanche pour celui de la Zone 4, dont les limites flirtaient avec les lignes SNCF. Sa destination était justement l'un des bâtiments faisant face au mur antibruit protégeant les riverains des rails : la rue Toulouse Lautrec. Garée devant le dernier hall d'entrée de l'immeuble, elle monta prestement deux étages par les escaliers pour frapper à une porte blindée.

– Catwoman ? Je suis surpris, à quoi dois-je cet honneur ?

– Coucou Farid ! Je me rappelle juste à ton bon souvenir, des fois que tu m'aies oubliée. Comment c'était Rangoon ?

Ils s'installèrent dans la cuisine, équipée simplement du nécessaire. Il avait beau être rémunéré à la hauteur de son poste, le standing de ce pied à terre était le dernier des soucis du journaliste international.

Farid mit deux casseroles à bouillir sur la gazinière ; l'une remplie d'eau et l'autre de lait. Il prépara deux tasses : café pour Catherine, chocolat pour lui. Ses papilles gustatives n'acceptaient que des choses

enfantines à boire. Tout ce qui était amer ou alcoolisé n'était présent sur les étagères que pour contenter ses invités.

La jeune femme se massait douloureusement l'avant-bras gauche tandis qu'il s'affairait. Ce gendarme n'y était pas allé de main morte avec sa matraque. Elle sentait l'hématome gonfler son membre habituellement fuselé. Son patron était-il averti de cette rencontre ? Certainement pas, il l'aurait déjà appelée pour la fustiger de tous les noms d'oiseaux possibles.

– Je n'ai même pas pu approcher du portail d'Aung San Suu Kyi<sup>13</sup>, répondit-il. Caroline et moi avons gentiment été invités à rebrousser chemin par les militaires Birmans. Ils étaient si polis qu'ils nous ont montrés le chemin du bout de leurs mitraillettes. Elle a tout de même réussi à prendre quelques clichés, mais rien de plus que ce qu'a déjà pu voir le monde entier. Après six jours, j'ai finalement décidé de revenir sur Paris. La rédaction m'a un peu soufflé dans les bronches mais je leur ai pondu en vitesse un petit entrefilet.

– Tu veux dire que tu es rentré depuis une semaine ?

– Oui, à peu près, sourit Farid de toutes ses dents.

Il affichait cette expression espiègle qui avait raison des personnes les plus irritées. Catherine le fusilla cependant du regard.

– Heureusement que j'ai accès aux registres de vols des ADP<sup>14</sup>. Tu comptais me prévenir quand ?

– Dis-donc, Catwoman, tu te fais du souci pour moi ?

– Tu avais un petit service à me rendre avant de partir. J'attends toujours.

Le sourire méditerranéen s'estompa. Il versa l'eau et le lait dans les tasses.

– Tu n'es venue que pour ça alors ? J'aurais dû m'en douter.

– Pourquoi d'autre serais-je ici ?

Le sourire désarmant disparut complètement. Catherine sourit en voyant que ses mots avaient produit leur effet. Vengeance, il était lui aussi touché ! Derrière cette enveloppe burlesque et fière, Farid était un vrai sensible.

– Je ne sais pas, répondit-il en s'asseyant. Pour moi, par exemple.

---

<sup>13</sup> Aujourd'hui parlementaire élue par le peuple Birman, elle est le chef de l'opposition politique du pays. Elle fut de nombreuses années séquestrée dans sa maison familiale, d'où elle continuait de militer.

<sup>14</sup> Aéroports De Paris.

Il boudait. Après quelques secondes, Catherine n'y tint plus. Elle repoussa les tasses fumantes et s'assit sur les genoux du journaliste. Elle caressa son menton rêche d'une main, l'arrière de son crâne de l'autre.

– Imbécile, dit-elle affectueusement. Tu sais bien qu'à chaque fois que tu prends l'avion, j'ai peur pour toi. Serais-tu capable de faire ton job si je te le faisais constamment savoir ?

– Peut-être pas, dit-il l'air théâtral. Tu me tortures à mettre cette distance entre nous. J'ai l'impression de ne pas compter.

Catherine lui plaqua les joues de ses deux mains, lui faisant une bouche de poulpe.

– N'en profite pas pour recommencer à jouer les victimes. Tu n'en rates jamais une pour t'apitoyer sur ton sort. Pauvre petit chou va.

Sans prévenir, Farid la bascula en arrière, la retenant de ses bras naturellement bronzés. Il plongea dans ses yeux gris, se perdit dans l'abîme de ces iris perçants.

Ce qui l'avait tout de suite séduit chez Catherine, c'était cette intelligence dans le regard. Cette sensation d'être mis à nu à chaque clignement d'yeux, un peu comme un objectif qui immortaliserait les moindres recoins de sa pensée et de son être. Cette attente d'une réponse à cette accroche visuelle était un véritable accélérateur cardiaque.

Catherine s'agrippa à son cou et l'embrassa avec fougue. Elle fondait quand il la regardait ainsi, pétillant d'une attention muette mais intense. Un regard émerveillé, comme s'il la redécouvrait à chaque rencontre.

Nullement impressionné par son statut dans l'armée, ni par ses diplômes, dès le début il s'était obstiné à la déstabiliser à force de dérision. Après l'agacement s'était profilée la curiosité. L'ayant rencontrée en mission, le journaliste n'avait pas tout de suite constaté que physiquement, elle était à l'image de son QI : au-dessus de la moyenne. Quand elle retira pour la première fois son casque de militaire, il n'avait plus eu de doute. Ses cheveux châtain, coupés courts à l'époque, affirmaient avec force les contours d'un visage aux traits aussi beaux que déterminés. Une silhouette, dessinée avec grâce et empreinte de la solidité propre aux athlètes, portait ce cadre enjôleur. Ni fine, ni en excès de poids, la jeune femme avait affiché en t-shirt militaire un corps étonnamment bien proportionné, des bras harmonieusement musclés, un buste laissant deviner des formes généreuses sans être opulentes et de longues jambes dissimulées sous un pantalon de combat vert clair.

Toute sa personne n'était pas simplement belle à regarder et à écouter. Elle criait avec force son caractère combatif.

– Pour le lycéen, dit Farid étourdi par l'étreinte, j'ai fait mes propres recherches et...

– Chut, coupa-t-elle, l'index posé sur sa bouche. Aujourd'hui il n'y aura ni agent du gouvernement, ni journaliste. Aujourd'hui il n'y aura que toi et moi. Tu m'as manquée Farid !

– Toi aussi, tu m'as manqué Cat !

S'enlaçant une nouvelle fois, ils créèrent une bulle amoureuse dans laquelle ils exprimèrent tout l'attachement qu'ils avaient l'un pour l'autre. Ces moments rares demeuraient leurs instants privilégiés dans la vie folle qu'ils menaient. Ils étaient coupés du monde, coupés du temps, en liaison directe avec leur cœur.

Deux semaines plus tard, Catherine surveillait à nouveau Kléo Lucien. Sous escorte cette fois.

– C'est lui, ne le lâchez pas d'une semelle !

– À vos ordres, Capitaine. Mais il est en compétition. En dehors des tatamis, il n'ira pas bien loin.

– Ne le quittez pas des yeux, Sergent. Même aux toilettes, il doit être en permanence en visuel, j'ai mes raisons. Me suis-je bien fait comprendre ?

– Oui Capitaine.

– Alors exécution !

L'un des deux agents en civil avait eu l'audace de discuter ses directives. Le regard sévère de la jeune femme venait de lui faire regretter cette intervention spontanée. Catherine, outre sa réputation, avait un certain charisme. À travers ses pupilles grises se manifestait une volonté que ses interlocuteurs devinaient ne pas devoir tester.

Bientôt deux mois qu'elle espérait un quelconque indice. Résultat, le néant total. Hormis son escapade à Garges, Kléo Lucien avait continué sa routine anodine d'adolescent : cinéma, sorties, sport et études. Seul changement observable, un passage en boîte de nuit dans le centre de Paris, le samedi précédent. Vers cinq heures du matin, Vincent Da Silva en était ressorti quelque peu éméché et épaulé par Sadio Tougo.

– Tu ne nous traineras plus jamais dans tes boîtes miteuses, Vince ! avait ragé Karine Ishiguro. Plus jamais !

De son 4x4, Catherine avait pu voir tout le groupe, la Japonaise en tête, se diriger vers une bouche de métro. Kléo Lucien avait suivi, hilare, en

compagnie de Lydia Deschain. Les trois gardes du corps, dont le brigadier Casalmi, avaient fermé la marche, quelques secondes plus tard.

Aujourd'hui, la présence de deux agents du service Action de la DGSE n'arrangeait rien. Le lendemain de son petit échange de politesses avec la garde rapprochée de Lydia Deschain, Catherine avait été convoquée.

– Je ne voulais pas vous servir quelque chose d'incomplet, mon Général, s'était-elle justifiée. Ce Kléo Lucien n'est qu'un jeune garçon sans aucun lien avec qui que ce soit d'important. Je ne m'explique toujours pas comment il a pu déclencher l'IEM.

– Vous auriez dû m'en parler ! Savez-vous que le ministre ne m'a pas lâché de toute la soirée ?

– Que lui avez-vous dit ?

Xavier Barnabé avait cessé ses allers-retours nerveux dans son bureau, l'observant comme un père qui cherche la meilleure punition.

– Juste ce qu'il avait besoin de savoir. Que la chef des USES suspecte un membre du lycée de sa fille d'être l'instigateur de notre bug. Vous m'avez déçu en ne venant pas me voir directement...

– Patron...

– Stop, avait-il dit en levant une main. Vous allez travailler avec deux agents. Si vous soupçonnez quelque chose, mieux vaut se donner les moyens d'en trouver les preuves sans agresser n'importe qui.

La jeune femme avait accusé le coup. Il fallait remettre les choses à leur place, elle avait été agressée, pas l'inverse. Barnabé lui avait assigné ces deux gaillards depuis deux semaines maintenant. Plus qu'un soutien opérationnel, les deux militaires devaient officieusement tempérer son ardeur. Ils étaient en quelque sorte l'assurance garantie du général pour une éventuelle faute. Preuve en était la remarque du Sergent Durand. Elle ordonnait et les militaires exécutaient, point. « *S'ils ont à y redire, je me ferais comprendre !* » décida-t-elle en les regardant du coin de l'œil, bras croisés.

Les premiers combats calmèrent quelque peu sa montée de sang. Curieuse d'observer plus en détails le style particulier du lycéen, elle braqua ses yeux sur les tatamis.

Une manifestation sportive donnait un moyen d'échanges discret avec un quelconque complice. Si Kléo devait voir quelqu'un, cela ne pouvait être qu'ici, dans ce complexe. La présence de la mère du garçon dans les gradins la fit cependant tiquer. Sauf si cette femme avait un lien avec l'onde électromagnétique, tout son raisonnement tombait à l'eau.

## 11. Attaque de front

- Allez Kléo, tu vas gagner, tu déchires !
- Ouais, vas-y Poto, fais les morfler !

L'ambiance était au sérieux et à la concentration dans le dojo principal de l'Institut du Judo de Paris. Salle immense avec un toit arqué qui finissait en mur, pas moins de huit grands tatamis y étaient disposés. En ce dimanche après-midi, ils permettaient à des combattants, venus d'un peu partout dans le monde, de montrer leur talent.

Kléo entamait son cinquième et dernier combat de la journée dans la catégorie full-contact. Les quatre précédents avaient été expéditifs : une projection en dehors de l'espace de combat, une clé au sol avec abandon pour les deux premiers. Un peu essoufflé avec ses deux adversaires suivants, il s'était laissé toucher dans le troisième combat. Mais le K.O. avait aussitôt suivi, de même que dans le quatrième.

Il bluffait ses amis venus assister à l'événement. Trainés de force par Karine et Lydia, Sadio et Vincent avaient d'abord rechigné à venir. À coups de décibels et de menaces, elles les avaient tannés : « Il était présent à toutes vos compètes, foot comme athlé ! ». La tête baissée, ils avaient fini par reconnaître qu'ils auraient été bien « nazes » de ne pas venir. En dépit de la tension qui régnait pour le dernier combat de la journée, les deux fanfarons se comportaient à présent comme de vrais supporters dans un stade.

Depuis leur sortie au bowling, Kléo s'était irrémédiablement rapproché de ses quatre camarades. Plus une seule sortie n'était envisageable sans appeler « le p'tit Kléo ». De la même manière, plus aucun contrôle n'était correctement préparé pour le benjamin de la classe s'il ne les avait pas aidés à réviser. Aide que Vincent et Sadio négligeaient en toute légèreté.

– Oh tu sais Poto, lui avait dit Sadio un jour d'étude chez Karine, si j'y réfléchis trop longtemps, j'perds toutes mes capacités. C'est malheureux,

mais voilà, c'est comme ça. Les toubibs m'ont dit que j'étais narcoleptique.

– Ouais, ouais ! avait ajouté Vincent. Pareil pour moi. On n'y peut rien, tu vois.

– Les gars, la narcolepsie c'est quand vous avez des crises de sommeil. Et croyez-moi, j'en connais un rayon... Vous vous endormez n'importe où et n'importe quand sans pouvoir vous réveiller.

Se regardant gravement, les deux cancre s'étaient aplatis en même temps sur la table en bois massif du séjour. Une crise tombant à point. Etrangement, le manuel de Sciences et Vies de la Terre de Karine, s'écrasant avec fracas entre leurs oreilles, les réanima instantanément.

Le jeune combattant regardait en direction de Marianne d'un air très déçu sur le visage. Elle lui fit un petit clin d'œil qu'il ne lui rendit pas.

– Qu'est-ce qu'il a, Marianne ? demanda Lydia. Il n'est pas content d'être en demi-finale ?

– Il attendait un certain Rillow. Il se faisait une joie de venir à cette compétition pour le combattre. Regarde-le bouder, sourit la jeune maman, un vrai bébé !

– Il est mignon quand il boude. Oh, euh, je...

La jeune fille s'était laissée aller. Non seulement devant ces deux macaques de Vincent et Sadio – qui la narguaient silencieusement en simulant des bisous – mais aussi devant la mère de l'intéressé. Marianne fit mine de n'avoir rien entendu, le regard fixé sur son fils rentrant sur le tatami. Mais son sourire en coin ne trompait pas.

Kléo ne pensait effectivement qu'à une chose en venant à ce tournoi, prendre sa revanche sur ce rival qui l'avait laissé sonné à Palaiseau l'année précédente. Plus vieux que lui d'une année, Rillow Snet était également le gagnant de la précédente édition du tournoi de full contact. Par ailleurs, il avait étudié dans le même lycée que lui à Gif. Souvent, Kléo avait pu le voir se faire malmener par la terreur de l'établissement, sans broncher. Dès le début de leur affrontement, la surprise avait été de taille. Au bout d'une minute, Kléo avait connu le premier KO technique de sa jeune vie. Le lendemain de sa défaite, l'adolescent avait voulu saluer son adversaire avant les cours. Il ne put jamais le faire. Dans la nuit qui suivit, son lycée s'écroulait.

En tant que dernier champion, Rillow avait la possibilité de ne concourir qu'à partir des demi-finales et choisir ainsi l'adversaire qu'il



estimait à sa hauteur. Il était dix-sept heures passé et personne ne s'était manifesté au bureau du jury.

Kléo avait changé de tenue pour l'occasion. Toujours deux kimonos l'habillaient lors de ses compétitions. Sa vieille tenue d'entraînement quotidien lui servait pour les premiers combats. Le haut blanc cassé était fait de coton épais, doublé à l'encolure et aux extrémités. La rigidité de l'habit lui assurait une résistance suffisante lors des luttes. Le bas, de la même couleur, était un peu moins épais. Il lui permettait d'optimiser la vitesse de frappe de ses jambes.

Arrivé aux demi-finales, Kléo savait qu'il n'avait pas affaire à des chiffonniers ne cherchant qu'à s'accrocher à l'adversaire. Ses concurrents combattaient avec technicité et style. Il se permettait donc de porter une tenue traditionnelle chinoise. De couleur bleu-vert avec une encolure noire, le pantalon, tout comme le haut, étaient souples et légers. Tenu par une ceinture noire, la qualité du tissu était propice à des déplacements fluides et sans encombre.

Kléo affectionnait cette couleur. Il avait demandé à Marianne de confectionner l'habit à l'occasion de son anniversaire. Il le revêtait donc pour la première fois. Sa mère s'était inspirée de ces combattants qu'il idolâtrait: les fameux moines guerriers de Shaolin, en Chine.

Douée pour la couture, à Saint-Rémy Marianne avait sa petite clientèle pour combler les fins de mois difficiles. Pour cette tenue, elle n'avait eu besoin que de quelques photos tirées d'internet, ses connaissances en tant qu'historienne de formation et des mensurations de son fils.

Sur le tatami face à Kléo se tenait Ricardo Oliveira, un Brésilien spécialiste de Jujitsu. Avant même le salut, les deux demi-finalistes se saluèrent de la tête, signe de leur entente cordiale.

Ricardo affrontait régulièrement le lycéen depuis deux ans. Malgré ses vingt-trois ans, il n'arrivait jamais à sortir vainqueur. Pire, il appréhendait maintenant d'utiliser son art-martial de prédilection. Le Jujitsu nécessitait une proximité physique, il s'agissait essentiellement de dominer le combat au corps à corps. Kléo était très dangereux dans ces rapprochements. Il frappait aux articulations et paralysait les membres avec précision.

Après salut, les deux combattants se mirent en garde, la main autoritaire de l'arbitre placée entre leurs poings. Quand celle-ci se baissa, aucun des deux protagonistes ne bougea. Un moment d'observation mutuelle qui parut interminable pour le public devenu muet.

Un sursaut collectif ranima les gradins quand Kléo attaqua d'une série de coups de pieds aussi rapides que précis. Peu d'adversaires du Brésilien osaient s'adonner à ce type de coups. Ricardo attrapait la jambe à la moindre occasion. Sa contre-attaque – une clé le plus souvent – était radicale et douloureuse.

Mais aujourd'hui, la donne était différente. Il s'agissait de Kléo.

Trop rapide pour la saisie, trop dangereux pour le contact, le Jiu-jitsuka se contentait d'esquiver en reculant. Quand le bord du tatami fut proche, il riposta. Basculant sur la gauche en se baissant, il esquiva un coup de pied fouetté. La flexion lui permit de placer un coup de pied sauté dans les côtes de Kléo. Déstabilisé, ce dernier n'eut d'autre choix que de tomber et rouler pour amortir la chute.

Quand d'un bond il se releva, son aîné était déjà sur lui. Une vague de poings et de genoux déferla. La défense du jeune homme ne laissait passer aucun coup. L'enchaînement tenait en haleine tout le gymnase. Si l'un donnait l'impression d'être un rouleau compresseur, l'autre apparaissait comme un mur infranchissable.

Le suspense dura, sans changement du rapport de force. Attaques d'un côté, blocages de l'autre, et un florilège de techniques tenant plus de l'art que de la vulgarité de l'affrontement. Personne ne s'y trompait cependant, un seul faux-pas et la danse guerrière s'interromprait pour le malhabile.

– Il est vraiment balèze ! dit Sadio sans le quitter des yeux. C'est son cinquième combat et il n'a pas l'air essoufflé.

L'athlète se demandait ce que pouvait valoir Kléo en course de fonds – curiosité liée à sa propre discipline. Il constatait surtout que derrière son apparente sensibilité – Kléo était aussi émotif qu'une nana, les larmes en moins selon lui – le petit nouveau était redoutable si on s'approchait d'un peu trop près. Et dire qu'il l'avait vanné sans discontinuer pendant plusieurs semaines. S'il s'était douté qu'il chambrait Marc Dacascos<sup>15</sup>, aurait-il continué ? Probablement, cela l'aurait aidé à travailler son sprint. « *Comment les petits de la cité ont pu l'approcher avec son niveau ?* » se demanda-t-il.

– En vérité, Kléo a une faible endurance, dit Karine le regard également rivé sur le combat. La concentration le fait tenir. C'est l'énergie interne, Sadio. Tu ne t'en rends pas compte mais toi aussi tu l'utilises. Même si tu

---

<sup>15</sup> Acteur de films d'arts-martiaux. Connu notamment pour ses rôles principaux dans *Crying Freeman* de Christopher Gans et *Only the strong* de Sheldon Lettich

as de bonnes capacités, tu travailles inconsciemment sur ta respiration pour améliorer tes performances. Il fait pareil, à un autre niveau.

– Mais l’autre type à l’air super chaud Karine, intervint Vincent. Kléo ne va pas tarder à se prendre une beigne et à un autre niveau aussi.

La blague fit réagir Lydia.

– Vince, t’es naze ! C’est vrai ce qu’il raconte, Karine ? Il est sur le point de perdre ?

La Japonaise détourna les yeux du tatami et regarda son amie. Elle était crispée. Ses yeux exprimaient impatience et angoisse. « *Elle s’inquiète pour lui.* » constata-t-elle avec un sourire.

– Lyd’, il ne s’agit que d’une compétition. Je suis certaine qu’il en a vu d’autres.

– Mais il est mal parti, il n’attaque pas !

– C’est l’impression qu’il donne, c’est vrai. Mais observe-le bien.

En signe d’invitation, elle hocha la tête vers le tapis. Lydia reposa les yeux sur lui avec appréhension, en essayant tout de même de se concentrer sur l’échange de coups. Kléo n’attaquait toujours pas. En revanche, un fin sourire s’était dessiné sur ses lèvres. Lydia commençait à connaître ses mimiques. Elle se surprit à revoir cette expression dans un flash d’il y a quelques semaines, lors de son troisième match de foot. Après s’être entremêlé les jambes dans ses premiers dribles, il avait assimilé en quoi consistait l’art du ballon rond. Elle se rappelait le premier contre conquérant face à Vincent. Et ce sourire en coin avant l’action, si juvénile, si communicatif, si...

Quand Kléo faucha son adversaire par un balayage et l’immobilisa au sol, le cœur de la jeune fille cognait d’émotion dans sa cage thoracique. Au bout de plusieurs secondes, Ricardo Oliveira frappa vivement le sol pour déclarer forfait.

La foule, surprise par ce retournement, applaudit, accompagnée par les sifflements de hurra des Deux Ombres. Kléo salua son adversaire et le serra chaleureusement dans ses bras.

– Tu es décidément très fort Kléo, dit le Brésilien avec un accent traînant. Je te félicite, c’est ma quatrième défaite contre toi – et la quatrième de ma carrière d’ailleurs... Je vais passer un peu de temps à Paris. Ce serait un honneur de m’entraîner avec toi le temps de mon séjour.

– Com plazer Ricardo, dit un Kléo essoufflé, obrigado (avec plaisir Ricardo, merci)!

– Tiens, s’étonna le Brésilien, tu parles portugais ?

- Comment ça, je ne comprends pas ?
  - Tu viens de me dire « merci » dans ma langue.
  - J’avais pourtant l’impression de parler en français. Et puis je ne connais pas le portugais, tu es sûr ?
  - Ton fauchage m’a un peu sonné mais je reconnais encore ma langue maternelle.
  - Si tu le dis. C’est quand même bizarre.
  - « *Oui bizarre* », songea Karine, descendue avec le reste du groupe pour féliciter le finaliste. Elle s’apprêtait à lui parler quand on la devança.
  - Kléo Lucien ?
  - Oui, c’est moi. Qui êtes-vous ?
  - Catherine Duvaud, Police Judiciaire de Paris
- Précédée des deux agents à l’allure stricte, la jeune femme montra son insigne.
- Que me voulez-vous, Madame Duvaud ?
  - C’est mademoiselle, pas madame. J’aurais quelques questions à vous poser.
  - Quel genre de questions ? Ai-je fait quelque chose de mal ?
- Derrière lui, ses quatre amis et sa mère se regardèrent, intrigués.

Malgré son jeune âge, Catherine faisait montre d’un sérieux implacable en intervention. Dès les premiers mots, l’interlocuteur – ou le suspect – lambda savait qu’il n’avait pas affaire à n’importe qui. Aux premiers échanges, elle arrivait à déterminer le profil de la personne. Tout le jeu consistait à défaire le vrai du faux en étudiant la gestuelle, les regards, la sonorité de la voix. Mais aujourd’hui, cela ne se passait pas comme d’habitude. Aujourd’hui, la responsable des USES n’arrivait pas à décrypter l’attitude de ce garçon.

Catherine aurait voulu l’isoler et l’interroger. Mais le groupe qui l’entourait ne l’aurait pas laissée faire. Autour de l’objet de son enquête, tous avaient une attitude protectrice. Elle réfléchit à toute vitesse :

- Rien de tel, rassurez-vous. Vous avez peut-être été le témoin indirect d’un vol important près de votre lycée. Les caméras extérieures de Colbert vous montrent en train de sortir de l’établissement au moment présumé du délit. Je vous laisse ma carte, présentez-vous dès que possible au quai des Orfèvres. Appelez-moi au numéro indiqué.

- Euh, d’accord, dit Kléo qui prit le petit carton. Mais je ne me rappelle rien de spécial.

– Mon fils aura du mal à vous aider mademoiselle la commissaire, intervint Marianne. Si une telle chose s’était produite sous ses yeux, Kléo m’en aurait parlé.

– Madame Lucien, il ne s’agit que d’éléments indirects liés au vol que Kléo aurait pu voir. Il est la seule piste que nous ayons à ce jour. Etant donné qu’il est encore mineur, vous devrez l’accompagner ou lui donner l’autorisation de venir seul. Je vous laisse libre de l’heure et du jour.

– Très bien, il le fera.

– Merci d’avance pour votre coopération. Au fait Kléo, très beaux combats ! Où avez-vous appris à vous battre ainsi ?

– Je suis passé par beaucoup de disciplines différentes.

– C’est drôle, à vous voir j’aurais juré que vous aviez certaines techniques propres aux militaires.

– Je... Je ne sais pas. J’aime les arts-martiaux. Et j’apprends un maximum de choses depuis tout petit.

– Hum, je vois...

Sadio et Vincent étaient réduits au silence. Mais Catherine ne maîtrisait seulement qu’à moitié son interrogatoire. La gente féminine que représentaient la mère et les deux filles n’était nullement impressionnée. Les bras croisés et le regard inchangé, elles étaient presque provocantes. Une attitude qui signifiait qu’elles voulaient la voir partir.

Plus particulièrement l’Asiatique, Karine Ishiguro. Ses yeux la détaillaient comme si elle cherchait à percer une vérité qu’elle savait accessible. Catherine n’aimait pas ces yeux. Elle savait avoir les mêmes par moment. Deux prunelles explorant les recoins de la pensée, sans barrière qui les empêchaient de creuser trop profond. Presque un sixième sens.

– C’est la petite fille d’un grand pont de l’énergie électrique au Japon, lui avait dit Farid après quelques recherches. Elle vit seule sur Paris depuis que ses parents sont rentrés au pays. Elle ne semble pas s’intéresser aux affaires familiales. Elle connaît Lydia Deschain depuis son enfance.

« Eh bien, s’était dit Catherine. Avec une héritière nipponne, une fille de ministre, un fils d’artisan et un jeune issu des quartiers sensibles, ce Kléo a un drôle de groupe qui l’entoure. »

– Je ne vais pas vous retarder plus longtemps. J’imagine que Kléo doit se reposer pour la finale de la semaine prochaine. J’attends votre appel.

Elle s'en allait, quittant les surfaces de combat pour se diriger vers la sortie, quand son regard s'arrêta sur une silhouette immobile dans la foule mouvante. L'homme en chemise d'été.

La piste qu'elle espérait se présentait peut-être.

Avant de l'explorer, il fallait d'abord se débarrasser de ses deux chaperons.